

Universitas

BIBLIOTHECA

Ottaviensis

Henri Rossel
Coll. spic.

Henri Rossel,
Avocat-Avoué.

N 77. B. 2
D'Alambert
MÉLANGES

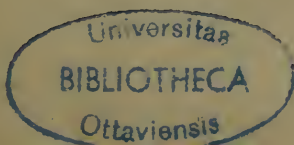
DE
LITTÉRATURE,
D'HISTOIRE,
ET
DE PHILOSOPHIE.

TOME SECOND.



A B E R L I N.

M. DCC. LIII.



ALBANY

1871

ALBANY

ALBANY

ALBANY



ALBANY

ALBANY

REFLÈ⁷XIONS
ET ANECDOTES
SUR
CHRISTINE,
REINE DE SUEDE.

Descends du haut des Cieux , auguste Vérité :
Répands sur mes écrits ta force & ta clarté ,
Que l'oreille des Rois s'accoutume à t'entendre.

Henriad. Chant I.

B
1933

.M4

1753

v. 2

Gold spec



REFLÉ¹XIONS
ET ANECDOTES
SUR
CHRISTINE,
REINE DE SUEDE.

LA science de l'Histoire, quand elle n'est pas éclairée par la Philosophie, est la dernière des connoissances humaines. L'étude en feroit plus intéressante, si on eût un peu plus écrit l'histoire des hommes, au lieu de tant écrire celle des Princes qui n'est dans sa plus grande partie que les fastes du vice ou de la foiblesse. C'est bien pis quand on mêle à cette histoire une multitude de faits encore moins intéressans qu'elle. Il seroit à souhaiter que tous les cent ans on fît un extrait des faits historiques réellement utiles, & qu'on brûlât le reste. Ce seroit le moyen d'é-

pargner à notre postérité l'inondation dont elle est menacée , si on continue d'abuser de l'Imprimerie pour apprendre aux siècles futurs des choses dont les contemporains ne s'embarrassent guere. Je ne doute point qu'un desir si raisonnable ne soit pour bien des Savans un crime de leze-érudition , digne des injures & des anathêmes de tous les compilateurs ; mais heureusement ces anathêmes sont moins redoutables que ceux de Messieurs les Théologiens. Les sages devroient seuls être en droit de peindre les hommes comme de les gouverner. L'histoire & les hommes en vaudroient mieux.

Je n'ai pû m'empêcher de faire ces réflexions à la vûe de deux gros volumes de Mémoires sur Christine Reine de Suede , qu'on vient de publier en Hollande. Si l'Auteur de ces Mémoires a eu pour but de faire connoître son Héroïne , je doute qu'il y soit parvenu. Je connois en France plusieurs Savans , assez aguérés aux lectures rebutantes , qui n'ont pû soutenir celle de son Ouvrage , ni dévorer paisiblement ce fatras d'érudition & de citations où l'histoire de Christine se trouve comme

absorbée. C'est un portrait assez mal dessiné , déchiré par lambeaux & dispersé sous un monceau de décombres.

Cependant le desir que j'ai toujours eu de me former une idée de cette Princesse singulière dont on a parlé si diversément , m'a engagé , je ne dis pas à lire , mais à parcourir avec quelque soin une si énorme compilation. Je l'ai envisagée comme ces perspectives dans lesquelles le Peintre a dessiné d'une manière difforme une figure humaine qu'on ne peut démêler qu'à un certain point de vûe , où elle paroît avec ses justes proportions , & débarrassée de tous les objets étrangers dont le mélange la rendoit méconnoissable. J'ai tâché de saisir ce point de vûe ; mais je ne me flatte pas de l'avoir trouvé.

Quoi qu'il en soit, voici quelques réflexions & quelques anecdotes qui sont le fruit de cette lecture. Si on les trouve ennuyeuses , mon excuse sera celle de l'Abbé de Saint-Pierre , que je me suis amusé à les écrire ; & au pis aller , je n'empêche personne de recourir à l'original même , & d'y trouver plus de plaisir que moi.

Mon premier dessein étoit de don-

ner sur ces Mémoires une histoire abrégée de Christine. Mais après y avoir mieux pensé, j'ai senti qu'un tel Ouvrage n'étant point de mon goût, je ne pouvois manquer d'y échoïer. La marche uniforme & le style un peu monotone auquel on a jugé à propos d'assujettir l'Histoire, auroit été pour moi une entrave continuelle : je ne sais par quelle raison on est convenu presque généralement de réduire l'Histoire à n'être qu'une espèce de gazette renforcée, exacte pour les faits & pour le style. On prétend que l'Historien doit s'abstenir de toutes réflexions & les laisser faire à ceux qui lisent. Pour moi, je suis fort aise qu'on m'en épargne la peine ; ou plutôt je crois que le vrai moyen de suggérer des réflexions au Lecteur, c'est d'en faire de bonnes ou de mauvaises. En un mot les réflexions me paroissent aussi essentielles pour rendre l'Histoire agréable, pour fixer même les faits dans la mémoire, que les démonstrations de Géométrie pour fixer dans l'esprit l'énoncé des propositions. L'Historien, dit-on, doit n'être qu'un témoin qui dépose, & les réflexions feroient soupçonner sa partialité. Mais

il me semble que la maniere seule de narrer les faits rend un Historien aussi suspect que le peuvent faire les réflexions ; & partialité pour partialité , je préfere celle qui m'ennuye le moins. D'ailleurs ce soupçon de partialité ne peut jamais tomber que sur un Auteur qui écrit l'Histoire de son tems ; j'aurois beau faire l'éloge ou la satyre de Christine , on pourra m'accuser de m'être trompé comme on le feroit si je m'en tenois au simple récit , mais jamais on ne me soupçonnera de lui avoir voulu ni bien ni mal.

Cependant , pour ne pas heurter de front un préjugé assez généralement établi , ce n'est pas l'Histoire de Christine que je donne ; ce sont simplement des observations sur les principaux traits de la vie de cette Princesse , ce sera , si l'on aime mieux , un extrait raisonné des Mémoires de Christine , une conversation avec mon Lecteur , une Lettre sur ces Mémoires , en un mot tout ce qu'on voudra. Quand il n'en coûte que de changer un titre , il faudroit être de bien mauvaise humeur pour ne se pas mettre à son aise.

Je fais grace au Public des Lettres 1631.

A iiij

que Christine , âgée de cinq ans , écrivoit au Roi son pere , & par lesquelles elle lui marquoit qu'elle tâchoit d'apprendre à bien prier Dieu ; Lettres que le Compilateur avoïe n'être pas fort intéressantes pour les Etrangers , mais qu'il croit l'être beaucoup pour les Suédois. Je fais grace aussi de son horoscope & de celui de Gustave Adolphe son pere , pour considérer quelques momens ce conquérant si fameux.

Tandis qu'un avec la France , & secrettement applaudi de la cour de Rome jalouse de la puissance Autrichienne , il vengeoit de l'oppression de Ferdinand les Protestans de l'Empire , toute la Baviere retentissoit d'oraisons , d'exorcismes , de litanies & d'imprecations contre ce Prince ; des Moines Allemands prêchoient qu'il étoit l'antechrist , & des Ministres Luthériens prouvoient qu'il ne l'étoit pas. Mon Auteur assure néanmoins que ce Prince usa modérément de ses victoires. On prétend que l'Allemagne en fut redevable aux sentimens que Gustave avoit conçu pour les Catholiques en étudiant dans sa jeunesse à Pavie , sous le célèbre Galilée , que l'Inquisition traita de-

puis comme un grand hérésiarque , parce qu'il étoit un grand Astronome. Mais outre que le voyage de Gustave en Italie est assez douteux , il ne paroît pas qu'un pays où l'on fait un article de foi du systême de Ptolomée , fût bien propre à prévenir favorablement un Prince élevé dans tous les préjugés des Luthériens. Au reste le Pape Urbain VIII. qui joignoit à tout le zèle d'un souverain Pontife pour la Religion une haine encore plus grande contre l'Empereur Ferdinand , assuroit que les Espagnols de Charles-quint avoient fait plus de mal à l'Eglise Romaine , que les Suédois de Gustave n'en avoient fait à l'Allemagne. Il est à desirer pour l'honneur de Gustave & de l'humanité qu'il ait mérité l'éloge qu'on fait ici de sa modération. Si quelque chose pouvoit rendre cet éloge suspect , ce seroit le prétendu goût que le même Auteur attribue à Gustave pour les Lettres , parce qu'il avoit lû des Livres de Tactique & d'Art Militaire. J'aimerois autant que l'on prétendît que le feu Roi de Prusse aimoit les Sciences , parce que son amour extrême pour ses troupes l'engageoit à accorder quelque protec-

tion aux Chirurgiens d'armée : l'amour des Arts & des Lettres n'est pas le défaut des Rois guerriers ; on ne songe guere à éclairer les hommes quand on n'est occupé que de les détruire. Mon Auteur est cependant si prévenu pour ses Souverains , qu'il donne le même goût à Charles XII. qui n'avoit guere lû en sa vie que les Commentaires de César. C'est ainsi qu'on a loué bien des Monarques de ce qu'ils ne faisoient pas, souvent plus que de ce qu'ils ont fait , & qu'en leur prodiguant les éloges , on les a dispensé de les mériter. Mais la postérité qui juge les Ecrivains & les Rois , saura mettre à leur place ceux qui donnent les louanges , & ceux qui les reçoivent.

Ce qui me paroît le plus frappant dans toute l'histoire de Gustave , ce sont les réflexions sages & philosophiques qu'on lui attribue sur les conquérans. On les croiroit de Socrate , & Gustave auroit dû joindre au mérite d'en être l'Auteur , la gloire de les mettre en pratique. Le mal qu'il a fait à la Maison d'Autriche n'a pas rendu la Suede plus heureuse. Je ne connois presque que le Czar Pierre , dont les

conquêtes ayent tourné à l'avantage de ses peuples ; encore ce feroit une question de morale à décider , si un Prince pour augmenter le bonheur de ses sujets doit faire le malheur de ses voisins. Pour assurer le repos de l'Empire , & humilier la Maison d'Autriche , il n'étoit pas nécessaire que Gustave envahît en un an les deux tiers de l'Allemagne , & qu'il donnât assez de jalousie & d'ombrage à ses Alliés pour que Louis XIII. refusât d'avoir avec lui une entrevûe dont tout l'honneur seroit demeuré au Roi de Suede. Gustave soutenoit avec raison qu'il n'y a de différence entre les Rois que celle du mérite ; mais le mérite principal d'un Souverain est l'amour des hommes , de la justice & de la paix. Les Rois qui n'ont que de la puissance ou même que de la valeur , toujours les premiers de tous pour leurs courtisans, sont les derniers pour le sage.

Ce Prince ayant été tué comme l'on ^{1632.} fait à la bataille de Lutzen par un coup assez singulier pour qu'on y ait cherché du mystere , Christine encore enfant lui succéda. Dans le plan que le célèbre Chancelier Oxenstiern donna pour

la régence , on remarque un éloignement pour le despotisme , qui doit honorer la mémoire d'un Ministre d'Etat. Il paroît incliner pour un gouvernement mêlé du monarchique & du républicain ; & l'on ne peut disconvenir que cette forme n'ait plusieurs grands avantages , sans prétendre d'ailleurs toucher à la question délicate du meilleur gouvernement possible, dont la solution peut recevoir différentes modifications par la différence des climats , de la situation , des circonstances , du génie des Rois , & des peuples. Mais on ne sauroit soupçonner un esprit aussi éclairé qu'Oxenstiern d'avoir donné la préférence , comme quelques-uns l'ont crû , au gouvernement Aristocratique , que le droit naturel & l'expérience démontrent être le pire de tous.

Ceux qui furent chargés de l'éducation de Christine , eurent ordre de lui inspirer de bonne heure de ne pas donner toute sa confiance à un seul ; maxime excellente sans doute en elle-même , mais dont tant de Princes n'ont que trop abusé pour se défier également du vice & de la vertu , pour ne pren-

dre jamais de conseil , & pour se croire prudens & fermes lorsqu'ils n'étoient qu'opiniâtres.

Christine montra de bonne heure une pénétration d'esprit singulière : on assure que dès son enfance elle lisoit en original Thucydide & Polybe , & qu'elle en jugeoit bien. On eût mieux fait de lui apprendre à connoître les hommes que les Auteurs Grecs. La vraie Philosophie est encore plus nécessaire à un Prince que l'Histoire ; j'en excepte celle de la Bible à laquelle les Etats de Suede vouloient qu'on lui fît donner beaucoup de tems , comme étant , disent - ils dans un Mémoire exprès , la source de toutes les autres. On ne peut que louer les Etats d'insister comme ils font en plusieurs endroits de ce Mémoire sur les principes de religion qu'on devoit inspirer à la jeune Reine ; mais il semble que tous les autres objets ayent été un peu trop oubliés en faveur de celui-là ; la suite fit voir qu'on n'auroit pas dû les négliger.

Je n'entrerai point dans le détail , ni de la minorité de Christine , ni de la manière dont elle se conduisit avec

la France quand elle eut pris les rênes du Gouvernement , ni des plaintes qu'elle faisoit de ses Alliés & de celles apparemment que ses Alliés faisoient d'elle : il arrive ordinairement dans ces circonstances que tout le monde se plaint à la fois , & assez souvent que tout le monde a raison. Ceux qui entreprennent d'éclaircir ces démêlés politiques , me paroissent plus admirables qu'imitables : mais la difficulté de savoir au juste la vérité des faits publics qui se passent sous nos yeux , semble devoir rendre très - circonspects ceux qui entreprennent de débrouiller des faits & des intrigues secrètes qui se sont passés entre deux ou trois personnes il y a cent ans , & dont l'Histoire auroit peut-être été écrite fort différemment par ceux qui ont joué les principaux rôles.

Je garderai donc sur tous ces faits un silence exact & prudent ; c'est l'Histoire privée de Christine & non l'Histoire de son Royaume que j'ai pour objet dans cet écrit ; & je ne la considère même un moment sur le thrône de Suède , que pour l'envisager ensuite plus à mon aise & de plus près dans la retraite.

Une des choses dont on doit savoir le plus de gré à Christine , c'est la considération qu'elle témoigna pour le célèbre Grotius. Cet homme illustre par ses Ouvrages , mais dont la plus grande gloire est d'avoir été l'ami de Barneveldt , & le défenseur de la liberté de son pays , étoit allé chercher un azile en France contre la persécution des Gomaristes ; il déplut au Cardinal de Richelieu , parce qu'il ne le flattoit pas sur ses talens littéraires. Car il faut toujours que les plus grands hommes se rapprochent des autres par quelque foible. La malignité humaine est flattée de pouvoir se représenter le Cardinal de Richelieu au milieu de ses succès & de sa gloire , se plaignant de Grotius comme Philaminte de Clitandre dans les Femmes savantes *. Le protecteur de *Myræne* & de l'*Amour tyrannique* , qui persécutoit & récompensoit tout-à-la-fois Corneille , non-seulement ne fit rien pour Grotius , mais l'obligea à force de dégoûts de se retirer en Suède ; Gustave Adolphe l'y accueillit , & Christine , qui connut bien-tôt ce qu'il

* Il fait que Dieu merci , je me mêle d'écrire
Et jamais il ne m'a prié de lui rien lire.

valoit , le renvoya en France avec le titre d'Ambassadeur ; elle trouvoit par-là le moyen de récompenser d'une manière digne d'elle un homme d'un mérite aussi rare , de mortifier les Hollandois qu'elle n'aimoit pas , & de piquer 1645. le Cardinal dont elle croyoit avoir à se plaindre. Ainsi Grotius que son mérite , l'inflexibilité de son caractère , & les ordres exprès de Christine éloignoient de toute espèce de souplesse , jouit du plaisir de traiter en égal un Ministre qui l'avoit méprisé. C'est un honneur pour Christine que d'avoir pensé de Grotius comme la postérité ; le suffrage de cette Reine de plus n'étoit pas nécessaire sans doute à la réputation d'un si grand homme ; mais il faut savoir gré aux Princes d'être justes , & même de connoître les hommes illustres de leurs Etats , que tout le monde connoît souvent excepté eux. Quand Christine n'auroit témoigné de considération à Grotius que par vanité , on doit lui tenir compte de cette vanité même ; si elle est une foiblesse dans les Rois comme dans les autres hommes , c'est du moins une foiblesse qui peut les mener aux grandes choses.

Après

Après la victoire de Norlingue où le Prince de Condé & Turenne à la tête des troupes de France vengerent l'honneur des Suédois qui avoient été défaits quelques années auparavant au même lieu, Christine écrivit au Prince de Condé une lettre de remercement. Quelques Historiens prétendent que ce Prince avoua dans sa réponse qu'il devoit une grande partie du succès au Vicomte de Turenne. Si le fait est vrai, le Prince de Condé auroit mis le comble à sa gloire en l'avouant ; mais il n'en paroît dans sa réponse aucun vestige. 1646.

On ne fera point surpris que Christine, aussi passionnée pour les Lettres & pour le repos que son pere l'étoit pour la guerre, ait hâté la conclusion de la paix de Westphalie. L'animosité des Ministres, leur jalousie & leurs haines personnelles étoient un obstacle à cette paix encore plus grand que le nombre prodigieux d'intérêts qu'il y avoit à régler. Les Plénipotentiaires de Suède, aussi divisés entr'eux que ceux de France, étoient le Comte Oxenstiern, fils du Grand Chancelier de Suède, & Alder Salvius Chancelier de

la Cour. Le premier se conduisoit en tout par les conseils de son pere qui déplaïsoit à Christine, parce qu'il lui étoit trop nécessaire, & qui d'un autre côté cherchoit, contre le desir de la Reine, à éloigner la conclusion de la paix. Il croyoit trouver dans la continuation de la guerre la gloire de la Suède, l'affoiblissement de la France qu'il craignoit comme une amie dangereuse, & l'avantage des Protestans d'Allemagne. C'est lui qui écrivoit à son fils effrayé du cahos des affaires : « Ne sçais-tu pas, » mon fils, combien le secret de faire » aller le monde est peu de chose » ?

Salvius, collègue d'Oxenstiern, & d'un caractère plus liant, avoit toute la confiance & toutes les bonnes graces de la Reine. Au reste ce Salvius n'étoit pas à beaucoup près sans mérite; Christine, qui comme tous les Princes, aimoit mieux être flatée que servie, étoit cependant assez éclairée pour ne pas sacrifier tout-à-fait à son amour propre l'honneur de son discernement, & ses vrais intérêts. En faisant Salvius Sénateur de Suède, quoiqu'il ne fût pas d'une maison assez noble, elle avoit tenu au Sénat ce discours que

tous les Rois devroient savoir par cœur. « Quand il est question de bons » avis & de sages conseils , on ne de- » mande point seize quartiers , mais ce » qu'il faut faire. Salvius seroit sans » doute un homme capable s'il étoit de » grande famille Si les enfans de » famille ont de la capacité , ils feront » fortune comme les autres , sans que » je prétende m'y restreindre ». Si Salvius n'étoit qu'un homme médiocre , Christine auroit dû sans doute mieux appliquer ces paroles. Mais elle est louable d'avoir eu l'esprit de les penser & le courage de les dire.

Cette paix de Westphalie tant désirée 1648. se fit enfin , à la satisfaction réciproque de la plûpart des Puissances intéressées , mais au grand mécontentement d'Innocent X. Ce Pape auroit voulu trouver à la fois dans la paix deux avantages incompatibles , l'abaissement de la Maison d'Autriche , qu'il desiroit comme Prince temporel , & l'affoiblissement des Protestans d'Allemagne , qu'il souhaitoit comme Souverain Pontife ; il publia une Bulle où il refusoit le titre de Reine de Suède à Christine , pour la punir apparemment d'avoir trop influé

dans l'ouvrage de la paix. Une telle démarche eût été bonne au douzième siècle, lorsque les Princes croyoient avoir besoin pour l'être , de Brefs & de bénédictions ; elle venoit trop tard 500 ans après. Le Nonce fit afficher à Vienne la Bulle de son maître , l'Empereur la fit arracher , Innocent se tut , & il n'en fut plus question.

L'amour de Christine pour la liberté lui fit refuser tous les partis qui se présentoient pour elle , quoique plusieurs de ces partis fussent très-avantageux , & que la Suède la pressât de se marier. Quelques-uns de ses sujets lui écrivirent même à cette occasion , dans de longues lettres , tous les lieux communs qu'on imagine aisément , & que je me garderaibien de rapporter. Le Roi d'Espagne Philippe IV , un de ceux qui aspiraient à épouser la Reine , s'en désista bientôt , dans la crainte de se voir obligé par cette alliance à ne plus traiter les Protestans d'hérétiques. Celui de tous les prétendans qui parut le plus empressé , étoit Charles Gustave , cousin de Christine , Prince Palatin , à qui elle avoit été destinée dès l'enfance ; la Reine fut aussi sourde pour lui que

pour ses rivaux. Cependant, soit qu'au fond il lui inspirât moins de dégoût, soit qu'elle méditât dès lors le dessein d'abdiquer le Trône, elle vint à bout de le faire déclarer par les Etats son successeur, & on peut dire qu'elle fit en ce Prince un présent à la Suède. Par cette démarche elle vint tout à la fois à bout, & de se conserver libre, & d'assurer le repos de la Suède, & de prévenir aussi l'ambition de quelques maisons Suédoises qui auroient pû après sa mort disputer la Couronne. On assigna à Charles Gustave un certain revenu pour l'entretien de sa Cour. Mais la Reine dit que c'étoit un secret de la famille royale de ne donner aucune terre à un Prince héréditaire ; secret qui ne mérite guère ce nom, & que les Princes despotiques les plus bornés auront toujours pour maxime. C'est par le même motif que Christine éloigna toujours des affaires le Prince Charles Gustave tant qu'elle gouverna la Suède : quoiqu'elle aimât peu le Trône, son génie indépendant ne vouloit rien qui la gênât, tant qu'il lui plairoit de l'occuper.

Ce fut dans ces tems-là qu'arriverent. 1649.

les troubles de la France , la guerre de la fronde , cette guerre plus fameuse par le ridicule qui la couvrit que par les maux qu'elle pensa entraîner après elle , l'exil de Mazarin , son retour , son nouvel exil , l'emprisonnement des Princes , les assemblées bruyantes du Parlement , qui tumultueux alors , & depuis citoyen , rendoit des Arrêts pendant qu'on donnoit des batailles , & faisoit informer contre des armées , enfin tous ces événemens tragi-comiques qui peignent si bien notre nation. L'amour de Christine pour la tranquillité , la crainte que cette guerre civile ne fût l'occasion d'une nouvelle guerre au-dehors , & peut-être le goût qu'elle avoit toujours conservé pour le Prince de Condé , l'engagerent à prendre part à ces troubles ; elle écrivit à la Reine Anne d'Autriche , au Duc d'Orléans , aux Princes , au Parlement même des lettres qui n'eurent d'autre effet que d'attirer à son Résident des plaintes de la Cour de France , & des réprimandes de sa part , quoiqu'il n'eût fait que suivre ses ordres. Les Etats dans les querelles domestiques ressembtent aux particuliers , ils ne veulent pas que les

étrangers s'en mêlent. Mais ces troubles , qui avoient commencé sans elle ; finirent bientôt sans sa médiation. Le Parlement qui avoit été sur le point de traiter avec cette Princeſſe , fut exilé à Pontoise , & trop heureux d'en revenir pour complimenter , quelques années après , ce même Cardinal dont il avoit mis la tête à prix. Le Prince de Condé fugitif chez les Eſpagnols , perdit tout excepté ſa gloire ; & Mazarin reſta maître , juſqu'à ſa mort , de la Reine , du Roi & de l'Etat.

L'amour que Chriſtine avoit ou vou- 1650.
loit marquer pour les hommes illuſtres , lui fit ſouhaiter d'attirer auprès d'elle le célèbre Deſcartes , le reſtaurateur de la Philoſophie , ignoré en France ſa patrie , pour avoir été plus occupé des Sciences que de ſa fortune , mis à l'index à Rome pour avoir cru ſur le mouvement de la terre les obſervations aſtronomiques plutôt que les Bulles des Papes , & perſécuté en Hollande pour avoir ſubſtitué au jargon des Scholaſtiques la vraie méthode de philoſopher. Chriſtine , charmée de la lecture qu'elle avoit faite de pluſieurs ouvrages de Deſcartes , lui avoit fait

proposer quelques-unes de ces questions de morale que les Philosophes agitent depuis long-tems , sans qu'elles en soient plus décidées , & sans que les hommes en soient meilleurs. Telle étoit , entr'autres , celle du souverain bien, que Descartes faisoit consister dans le bon usage de notre volonté , par la raison , disoit ce Philosophe , que les biens du corps & de la fortune , & même nos connoissances , ne dépendent pas de nous ; comme si le bon usage de notre volonté étoit moins soumis que le reste à l'Etre tout-puissant. Cette solution , qui apparemment ne fera jamais dans le monde un malheureux de moins , fut assez du goût de Christine pour qu'elle souhaitât ardemment d'en voir l'Auteur , comme un des hommes qu'elle croyoit les plus heureux & dont elle envioit le plus la condition. M. Chanut , Ambassadeur de France en Suède , & ami du Philosophe , fut chargé de cette négociation dans laquelle il eut d'abord de la peine à réussir. La différence des climats étoit une des raisons principales qui détournoit Descartes de ce voyage. Il écrivit à son ami ;
» qu'un homme né dans les jardins de

» la Touraine , & retiré dans une terre
» où il y avoit moins de miel , à la vé-
» rité , mais peut-être plus de lait que
» dans la terre promise aux Israelites ,
» ne pouvoit pas aisément se résoudre
» à la quitter pour aller vivre au pays
» des ours , entre des rochers & des
» glaces ». Cette raison étoit très-suf-
fisante pour un sage à qui la santé ne
sauroit être trop précieuse , parce que
c'est un des biens qui ne dépendent
point des autres hommes. Mais ne se-
roit-il pas permis de croire que Descar-
tes , ami de la solitude comme il l'étoit ,
& voulant chercher à son aise la véri-
té , redoutoit un peu l'approche du
Trône ? Un Prince a beau être Philo-
sophe , ou du moins affecter de l'être ,
la Royauté forme en lui un caractère
indelebile , toujours , si on peut parler
ainsi , un peu repoussant pour ceux qui
l'approchent , & incommode pour la
Philosophie , quelque soin que le Mo-
narque prenne de la rassûrer. Le Sage
redoute les Princes , les estime quel-
quefois , & les fuit toujours *. Nous

* S'il y a des exceptions à cette regle , heureux
le Souverain pour qui elles sont faites ! Socrate , ac-
cusé par Anytus devant l'Aréopage , se fût réfugié au-
près de Marc-Aurele , s'il eût vécu de son tems.

sommes l'un pour l'autre un assez grand théâtre , écrivoit Descartes à un Philosophe comme lui , qu'il exhortoit à venir partager sa retraite , dans le tems où Christine vouloit l'en faire sortir.

Cependant , comme l'amour même de la liberté ne résiste guère aux Rois quand ils insistent , Descartes se rendit bientôt après à Stokolm , dans la résolution , comme il le disoit lui-même , de ne rien déguiser à cette Princesse de ses sentimens , ou de s'en retourner philosopher dans sa solitude. On voit par ses lettres qu'il fut très-satisfait de l'accueil que lui fit la Reine ; elle le dispensa de tous les assujettissemens des courtisans ; mais ce fut , selon l'usage , pour lui en imposer d'autres qui dérangerent tout-à-fait sa maniere de vivre , & qui , joints à la rigueur du climat , le conduisirent au tombeau au bout de quatre mois. Descartes trouvoit à Christine beaucoup d'esprit & de sagacité. Néanmoins il paroît que le goût dominant de ce Philosophe fut toujours pour la malheureuse Princesse Palatine sa premiere disciple ; soit que les malheurs qu'il avoit éprouvés lui-même redoublassent son attachement pour elle ,

soit qu'il lui trouvât plus de lumieres , ou seulement plus de cette docilité qui est le premier hommage pour un chef de secte ; ce qui paroît certain , c'est que ce goût , qu'il laissa apparemment entrevoir , causa à Christine un peu de jalousie.

Descartes qui avoit renoncé pour la Philosophie , non-seulement à la fortune , mais encore aux autres connoissances , & qui en abandonnant toutes les especes d'ambition qui agitent les hommes , avoit conservé celle des Philosophes , le desir de voir ses opinions & ses goûts exclusivement préférés à tous les autres genres d'étude , n'approuvoit point que Christine partageât son tems entre la Philosophie & l'étude des Langues. Il se trouvoit mal à son aise au milieu de cette foule d'érudits dont Christine étoit environnée , & qui faisoient dire aux étrangers que bientôt la Suède alloit être gouvernée par des Grammairiens. Il osa même lui faire sur ce point des représentations assez libres & assez fortes pour se brouiller sans retour avec le maître de Grec de la Reine , le savant Isaac Vossius , ce Théologien tout à la fois si peu dévot & si

superstitieux , dont Charles II. Roi d'Angleterre disoit qu'il croyoit tout excepté la Bible. Si les représentations de Descartes n'empêcherent pas la Reine de continuer à apprendre le Grec , du moins la liberté qu'avoit pris ce Philosophe , ne changea rien aux sentimens que Christine avoit pour lui. Elle prenoit sur son sommeil le tems qu'elle lui donnoit ; elle voulut le faire Directeur d'une Académie qu'elle songeoit à établir ; enfin elle lui témoigna tant d'égards qu'on prétendit que les Grammairiens de Stokolm avoient avancé par le poison la mort du Philosophe. Mais cette maniere de se débarrasser de ses ennemis , dit Sorbier , est un honneur que les gens de Lettres n'envient pas aux Grands.

Au reste quelque passionnée que Christine se soit montrée pour la Philosophie de Descartes , il n'y a nulle apparence , comme quelques-uns l'ont cru , qu'elle l'ait consulté sur les affaires politiques. Elevée , comme elle l'étoit , à la meilleure école de l'Europe en ce genre , c'est-à-dire , dans le Sénat de Suède , quel secours auroit-elle pû tirer d'un Philosophe , qui n'avoit

gnère que dans la théorie la connoissance des hommes , qui par sa conduite en Hollande avoit montré combien peu il favoit traiter avec eux , & qu'une retraite de 30 ans avoit accoutumé à ne rien ménager ? On a même prétendu , peut-être sans beaucoup de fondement , qu'elle montra aussi peu de zele pour les opinions de Descartes, qu'elle avoit témoigné de considération pour sa personne , & que le fruit qu'elle retira de l'étude de la Philosophie , fut de se persuader qu'en ce genre les sotises anciennes valaient bien les nouvelles.

Christine eut bientôt dans ses États 1651 des affaires plus importantes que l'étude du Grec , des idées innées & des tourbillons. La résolution qu'elle avoit prise , de ne se point marier , allarmoît des peuples qui craignoient de manquer de maître. L'épuisement des finances dérangées par ses profusions caufoit un mécontentement général ; & ce fut alors qu'elle pensa pour la première fois à descendre du Trône. Elle se rendit en plein Sénat , déclara le dessein qu'elle avoit formé , & le fit savoir par lettres au Prince Charles Gustave. Ce-

lui-ci assez habile pour dissimuler , & craignant peut-être que la Reine ne fît sur son successeur une tentative dangereuse , rejetta les offres de Christine , pria Dieu & la Suède de la conserver long-tems , & se para avec beaucoup d'ostentation des sentimens qu'il n'avoit guère. La solitude où ce Prince affectoit de vivre après avoir accepté la succession , la précaution qu'il avoit prise de s'éloigner de la Cour , enfin l'extrême circonspection qu'il portoit dans tous ses discours & dans toutes ses démarches , étoient pour les moins clairvoyans une preuve du desir qu'il avoit de parvenir au Trône. Il se flatoit peut-être que le Sénat acceptant la démission de Christine , lui procureroit le plaisir de régner en lui laissant l'honneur de la modestie. Mais il fut trompé dans ses espérances. Soit que Christine n'eût fait cette démarche que pour calmer des sujets mécontents & s'affermir de nouveau sur le Trône par leur suffrage même , soit qu'ayant pensé d'abord qu'une telle résolution seroit regardée par les Puissances étrangères comme héroïque & digne des plus grands Philosophes , elle eût appris

depuis que les étrangers ne l'approuvoient pas , soit enfin qu'après avoir voulu quitter le Trône par vanité elle voulût le conserver par caprice , elle se rendit ou fit semblant de se rendre aux sollicitations de ses sujets.

Christine écrivit l'année suivante ^{1652.} 1652. à M. Godeau , Evêque de Vence , dont nous avons tant de Vers & si peu de Poësies. Ce Prélat l'avoit louée par lettres ; la Reine de Suède lui dit dans sa réponse : » Que les honnêtes gens de » France sont si accoutumés à louer » qu'elle n'ose se plaindre d'une coûtume si générale , & qu'elle lui est même bien obligée ». Il paroît que le même Prélat avoit marqué dans sa lettre quelque envie de convertir la Reine. En remerciant l'Evêque de ses bonnes intentions , elle lui souhaite de penser comme elle , & paroît surprise qu'on puisse être si éclairé & n'être pas Luthérien. Elle se montra aussi peu Catholique dans une lettre qu'elle écrivit vers le même tems au Prince Frédéric de Hesse pour le détourner d'embrasser la Religion Romaine. Ces deux lettres devroient surprendre de la part d'une Princesse qui se fit Catholique un an

après , si l'on ne savoit combien peu de tems il faut aux hommes pour changer dans leurs opinions comme dans leurs goûts. Un Auteur Protestant qui a parlé de ces deux lettres remarque avec plus de malignité que d'esprit que l'heure de la grace n'étoit pas encore venue : on pourroit dire avec plus de raison , que peut-être Christine n'avoit pas encore été assez tourmentée par les Ministres pour prendre leurs dogmes en aversion. Car telle est l'injustice incroyable des hommes , que de la haine des Ministres à celle du culte qu'ils prêchent il n'y a qu'un pas ; commence-t-on à se détacher d'eux , ce qui étoit respectable devient indifférent ; abusent-ils de leur pouvoir , ce qui n'étoit qu'indifférent cesse de l'être. Cette manière de raisonner n'est sans doute ni solide ni équitable , du moins lorsqu'il s'agit de la vraie Religion : mais c'est ainsi que les passions raisonnent , il faut les ménager comme on fait un malade ; & le plus sûr moyen d'apprendre aux hommes à être justes , c'est de commencer par l'être à leur égard.

Au reste si on examine les raisons même que Christine proposoit au Prin-

ce de Hesse pour rester dans sa Religion , il est facile de juger qu'elle avoit pour la sienne un assez grand fond d'indifference. Quoique Luthérienne & par conséquent aussi éloignée du Calvinisme que de l'Eglise Romaine , elle exhorte néanmoins ce Prince Calviniste à ne point changer. Elle paroît mépriser cette fureur stupide avec laquelle des hommes qui se disoient sages ont tant écrit sur des choses qu'il ne falloit que croire. « Je laisse , dit-elle , à ceux qui » font profession de traiter les contro- » verses à s'égorger là-dessus selon leur » plaisir ». Elle ne représente au Prince de Hesse que les motifs de l'honneur , de la constance , de l'avantage de sa Maison & de ses Etats ; motifs peu dignes sans doute de balancer un aussi grand intérêt que celui de la vraie Religion , mais aussi plus proportionnés à la vanité & à la foiblesse humaine.

Les libéralités de Christine prodiguées avec peu de discernement & de mesure lui attirerent bientôt des panégyriques de tous les Savans de Suède & des pays étrangers. Son Historien en compte deux cent qui sont oubliés aujourd'hui comme presque tous

les panégyriques des Princes faits de leur vivant. Celui de Trajan par Pline le jeune , prononcé devant le Prince en plein Sénat , est presque le seul qui soit resté ; le nom de l'Orateur & l'idée que nous donne son ouvrage de l'éloquence de ces tems-là ; ont encore moins contribué à le conserver , que les vertus du Prince qui en étoit l'objet. Ce n'est point l'ouvrage qui a immortalisé le Monarque ; c'est le Monarque qui a fait passer l'ouvrage à la postérité ; peut-être même ce panégyrique eût-il fait tort à Trajan , si à force de le mériter , il n'eût fait oublier la foiblesse qu'il avoit eue de l'entendre.

Je passe sous silence toutes les marques de bonté que Christine donna à Saumaïse , cet homme si savant & si désagréable , qui en apprenant tant de choses avoit aussi appris à interpreter les songes , la visite que Christine lui rendit , la lecture qu'ils firent ensemble du *Moyen de parvenir* , le combat à coups de poings entre Messieurs Bourdelot & Meibom , & d'autres anecdotes aussi intéressantes. Je passe sous silence aussi les noms de tous les Savans en us que Christine attira dans ses Etats

ou qu'elle y trouva , les lettres qu'elle leur écrivoit & leurs réponses , en un mot le commerce épistolaire de Christine tant avec ses sujets qu'avec les étrangers. Elle eût mieux fait de ne pas tant écrire de lettres de complimens aux Savans , & d'envoyer un peu plus de lettres de change à Nicolas Heinsius qu'elle avoit chargé de lui acheter des livres , des manuscrits , & des médailles , & qui ne put jamais parvenir à être remboursé de ses avances. Ce qu'il y a de singulier c'est que l'Historien de Christine entreprend de la justifier sur cet article , & fait presque un crime à Heinsius de s'être plaint trop amèrement d'un pareil procédé. Les Monarques sont assez dans l'usage de se manquer de bonne foi entr'eux , mais il ne leur est pas encore permis de traiter à cet égard les particuliers comme ils feroient leurs égaux.

Ce qu'il y a de plus remarquable ¹⁶⁵³ dans les lettres dont il est question, c'est l'offre que Christine fit à Scuderi , si l'on en croit un Auteur moderne , de recevoir la dédicace de son *Alaric* , en y joignant un présent considérable , à condition qu'il effaceroit de ce Poème

l'éloge de M. de la Gardie qui avoit encouru la disgrâce de la Reine; Scuderi répondit à cette offre qu'il ne détruiroit jamais l'autel où il avoit sacrifié. Une réponse si noble fait souhaiter que le Poëme d'Alaric eût été meilleur.

1653. Parmi les Savans que Christine accueilloit, on ne trouve pas un seul Anglois. Cette nation devenue depuis si fameuse & si féconde en grands génies étoit alors agitée de troubles & de guerres civiles peu favorables aux Lettres. Elle venoit de faire couper la tête à Charles I. & ne songeoit guère qu'à sa liberté, à son agrandissement & à son commerce. L'exécution récente de ce Prince faisoit alors beaucoup de bruit en Suède : plusieurs ne trouvoient pas mauvais, dit M. Chanut Ambassadeur de France, qu'il y eût un exemple public d'un Roi d'Angleterre dépouillé de son autorité pour avoir violé le contrat fait avec ses sujets, mais tous généralement blamoient l'excès d'injustice & de fureur où la nation s'étoit portée. Il n'est guère vraisemblable que Christine apprenant cette nouvelle, ait tenu ce discours que lui attribue un Auteur moderne. » Les Anglois ont fait

» couper la tête à leur Roi, qui n'en fai-
» soit rien, & ils ont bien fait ». Com-
ment concilier ce discours avec la lettre
qu'elle écrivit en même tems au fils de
ce Prince infortuné, lettre dans la-
quelle elle blâme hautement cette ac-
tion d'un Parlement sanguinaire? Il y a
bien plus d'apparence que l'horreur que
Christine en conçut, fut une des cau-
ses qui retarderent la conclusion du
Traité que l'Ambassadeur de Cromwel
négocioit dans ce tems auprès d'elle.
Cet Ambassadeur qui ne vint à bout de
son entreprise qu'avec beaucoup de
peine & de tems, se plaignit qu'on ne
lui parloit à ses audiences que de Philo-
sophie, de divertissemens & de ballets.

De tous les Ministres étrangers qui
étoient alors à la Cour de Suède, Pi-
mentel, Ministre d'Espagne, étoit ce-
lui que la Reine aimoit le plus. A la
premiere Audience qu'il eut de Christi-
ne il se retira sans dire un seul mot, &
lui avoia le lendemain qu'il avoit été
interdit de la Majesté qui brilloit dans
toute sa personne. On pèut juger si ce
discours plut à la Reine. Pimentel qui
savoit son métier, profita de ce pre-
mier avantage pour gagner sa confian-

ce ; il découvrit bientôt dans le caractère de Christine beaucoup d'amour pour la nouveauté, de prévention pour les derniers venus, & de facilité à dire son secret, dès qu'une fois elle avoit accordé ses bonnes grâces. La faveur de Pimentel auprès de Christine fut utile à l'Espagne ; & donna à la France & à la Suède même tant d'ombrage que la Reine fut bientôt obligée de le congédier.

1654. Nous voici enfin arrivés au moment où Christine abdiqua la Couronne. Le dessein qu'elle en avoit eu quelques années auparavant se réveilla en elle avec une telle force que rien ne put l'en dissuader. Il y a apparence que le dégoût pour les affaires, & l'envie d'être libre furent les principaux motifs qui l'y déterminèrent. « Je n'entends toujours » que la même chose, disoit-elle en parlant des affaires ; je vois bien qu'il » faut que je me remette à l'étude & à » la conversation des Savans ». Elle croyoit, pour se servir d'une de ses expressions, *voir le diable* quand ses Secrétaires entroient pour lui faire signer des dépêches ; & l'ennui du gouvernement lui causa une mélancolie si affreu-

se qu'on appréhenda que son esprit ne s'en affoiblît. Elle écrivit enfin à M. Chanut sur la résolution qu'elle avoit prise ; les discours que sa démarche alloit faire tenir ne paroissent pas l'occuper beaucoup. « Je ne m'inquiète point, » lui écrit-elle , du *plaudite* , il est difficile qu'un dessein mâle & vigoureux plaise à tout le monde ; je me contenterai d'un seul approbateur , je me passerois même d'en avoir. Que j'aurai de plaisir à me souvenir d'avoir fait du bien aux hommes » ! M. Chanut auroit pû lui répondre qu'en ce cas elle n'auroit pas dû cesser.

On a parlé fort diversement de l'abdication de Christine ; elle auroit été plus généralement approuvée (sans le mériter peut-être) si la conversion de cette Princesse qui arriva peu de tems après, n'avoit animé contre elle les ennemis de l'Eglise Romaine. Car en général on est toujours assez porté à louer les Souverains qui descendent du Trône ; & on a si peu d'idées des devoirs immenses d'un Prince , qu'on regarde son abdication comme un sacrifice éclatant. J'ose dire qu'on ne précipiteroit pas ainsi son jugement si l'on vouloit

approfondir davantage ce que le nom de Monarque impose à celui qui le porte ; esclave né de la justice & de la décence, obligé d'observer le premier les loix dont il est le dépositaire , il est comptable envers l'Etat de tout le mal qui se fait sous son nom & de tout le bien qui ne se fait pas. Combien peu de gens voudroient être Rois si c'étoit à condition de l'être en effet ? Si donc un Prince possède les talens nécessaires pour gouverner, c'est un crime de les rendre inutiles par une démission volontaire. Il n'auroit d'excuse qu'en se donnant un successeur capable de le remplacer ; mais outre qu'un tel successeur est bien rare , c'est souvent un motif tout contraire qui a déterminé quelques Princes , parce qu'ils n'aimoient que leur gloire & nullement les hommes. A l'égard des Rois qui ne quittent le Trône que par défaut de capacité , ils ne font en cela que s'acquitter d'un devoir essentiel. Cependant j'avoue qu'il est certains devoirs qu'il faut tenir compte aux hommes de remplir , lorsqu'en les remplissant ils renoncent à de grands avantages. Le devoir dont je parle est de ce nombre , & je consentirois

fentirois volontiers à louer les Princes qui ont quitté le thrône, si cette démarche avoit été le fruit de la justice qu'ils se rendoient, & du peu de talent qu'ils se sentoient pour regner. Mais la plupart n'ont pas même eu l'avantage de faire cette action louable par un motif qui le fût aussi. L'amour de l'oïveté, le desir de satisfaire en paix à des goûts vils ou subalternes, sont presque toujours les principes de leur démarche. Ils croient que rien ne leur manque pour regner que la volonté; aussi cette volonté renaît-elle souvent en eux après leur retraite pour en être le tourment. Au reste un des plus grands avantages que les Princes puissent trouver dans leur abdication, c'est de s'affûrer par-là de la réalité des éloges qu'on leur a prodigués dans le tems de leur pouvoir, de voir éclipser les flatteurs, & de se trouver seuls pour ainsi dire avec leur vertu, s'ils sont assez heureux pour en avoir. Mais il n'y a pas d'apparence qu'un tel avantage flatte beaucoup les Souverains, & l'exemple des Rois qui se privent volontairement de leurs courtisans, n'est pas contagieux.

On assûre que Christine avant que

d'abdiquer la Couronne eut dessein de faire avec le Prince Charles Gustave une espece de Traité qui eût été trop onéreux pour ce dernier. Elle vouloit se réserver la plus grande partie du Royaume , être absolument indépendante , avoir la liberté de voyager ou de rester en tel endroit de Suede qu'il lui plairoit , enfin elle prétendoit que son successeur ne fît aucun changement dans les places qu'elle auroit données. Charles qui avoit cherché d'abord à dissuader Christine de son entreprise , mais qui apparemment la voyoit alors en situation de ne plus reculer , rejetta ces conditions & répondit qu'il ne vouloit pas être un Roi titulaire. Christine ayant appris sa réponse dit qu'elle ne lui faisoit ces propositions que pour connoître son esprit , qu'elle voyoit à présent combien Charles Gustave étoit digne de regner puisqu'il connoissoit si bien les droits d'un Monarque : n'y avoit-il point un peu de comédie dans ce discours ?

Charles Gustave pour témoigner à la Reine sa reconnoissance , fit frapper alors une médaille dont la légende disoit qu'il tenoit le thrône de Dieu & de

Christine ; cette médaille déplut aux Etats qui prétendoient avec raison que c'étoit par leur choix qu'il étoit parvenu au trône. On ne peut douter, puisque S. Paul nous l'enseigne , que l'autorité légitime des Rois ne vienne de Dieu , mais c'est le consentement des peuples qui est le signe visible de cette autorité légitime , & qui en assure l'exercice.

Le Clergé vouloit obliger Christine à rester en Suede, de crainte qu'elle ne changeât de religion ; comme si cette Princesse , après avoir fait le sacrifice du trône à sa liberté , n'avoit pas acquis le droit d'user de cette liberté toute entière , & comme si elle n'eût pas pû aller à la Messe à Stockolm sans troubler l'Etat. Mais soit que la Reine voulût se mettre à l'abri des persécutions ecclésiastiques si redoutables pour les Souverains même , sur-tout quand ils n'ont plus le pouvoir en main , soit qu'elle eût pris dès-lors la résolution d'aller passer le reste de ses jours hors de son pays , elle quitta la Suede le jour même de son abdication , après avoir fait graver une médaille dont la légende étoit que le parnasse vaut mieux

que le thrône; médaille qui fait auffi peu d'honneur à fes fentimens , que la légende en fait peu à fon goût. Quand elle fut arrivée fur la frontiere de Suede à un petit ruisseau qui féparoit alors le Danemark de ce Royaume: « me voi- » là enfin en liberté , dit-elle , & hors » de Suede où j'efpere ne retourner ja- » mais ». Charles Gustave lui fit offrir encore fon cœur & fa main ; mais elle répondit qu'il n'étoit plus tems.

Travestie en homme durant une partie de son voyage , elle traversa le Danemark & l'Allemagne , montrant par tout sur les discours que son abdication faisoit tenir , une philosophie supérieure à celle qui l'avoit portée à cette abdication même. Le Prince de Condé se trouvant à Bruxelles lorsque Christine y passa , demanda où étoit cette Reine qui avoit si facilement abandonné la couronne , pour laquelle nous autres , disoit-il , nous combattons , & après laquelle nous courons tout le tems de notre vie sans pouvoir l'atteindre. Ses ennemis prétendoient que dès son arrivée à Bruxellès , elle commençoit déjà à se repentir d'avoir abdiqué ; ce qui n'est guere vraissembla-

ble ; le bruit néanmoins s'en répandit tellement en Suede , que le grand Chancelier Oxenstiern , alors au lit de la mort , ne put s'empêcher de dire : « Je » lui ai prédit qu'elle se repentiroit de » cette démarche ; mais c'est toujours » la fille de Gustave ». Ce furent les dernières paroles de ce grand homme.

Déjà Christine préparoit son changement de religion , en visitant tous les Monasteres & toutes les Eglises qui se trouvoient sur sa route, sur-tout lorsque ces bâtimens renfermoient quelques curiosités particulieres. Enfin , après avoir embrassé la Religion Catholique à Bruxelles , elle abjura publiquement le Luthéranisme à Inspruck & prit cette devise assez peu dévote : *fata viam invenient* , les destins conduiront ma route.

Cette action fut pour les Catholi-^{1655.}ques un grand triomphe , comme si la maniere de penser de cette Reine de Suede eût ajoûté quelque nouveau degré de force aux preuves sur lesquelles la Religion Romaine est fondée, & comme si on ne pouvoit pas embrasser une religion vraie par des motifs purement humains. Les Protestans au contraire

ont témoigné avec aussi peu de raison un grand desespoir de cette démarche. Ils ont prétendu que Christine indifférente pour toutes les Religions , n'en avoit changé que par convenance , pour vivre plus à son aise en Italie où elle comptoit se retirer , & jouir des Arts que ce pays renferme. Ils allèguent pour preuve de cette indifférence quelques lettres ou quelques discours de Christine , dont il faudroit que la vérité fût bien attestée pour qu'on pût en rien conclure. On prétend par exemple que les Jésuites de Louvain lui promettant une place auprès de sainte Brigitte de Suede , elle répondit : *j'aime bien mieux qu'on me mette entre les sages* ; réponse qui supposeroit , si elle étoit réelle , plus de philosophie que de christianisme dans les motifs de sa conversion. On ne peut nier , & une expérience trop malheureuse le prouve , qu'il est bien rare d'embrasser par conviction une religion dont les principes n'ont pas été gravés en nous dès l'enfance. L'intérêt est si souvent le motif d'un tel changement , que les honnêtes gens refusent presque toujours leur estime à ceux mêmes qui

abjurent une Religion fausse , pour peu qu'ils soient soupçonnés d'avoir eû d'autres vûes dans ce changement que celles de la vérité. Quand on se fait Catholique à quarante ans , on est obligé de l'être deux fois plus qu'un autre. Le changement de religion est peut-être le seul cas qui rende excusable l'excès du zele. Quoi qu'il en soit , c'est au souverain Juge des hommes à démêler les motifs de leurs actions. Pour en revenir à Christine , observons seulement que si elle s'est fait Catholique pour voir plus à son aise des statues , elle ne mérite pas d'en avoir une ; & que si elle a renoncé pour des tableaux à faire du bien à ses peuples , elle est au-dessous des plus méprisables Monarques qui ayent jamais régné.

Il est certain que Christine pendant son séjour à Rome , témoigna beaucoup de goût pour les ouvrages des grands Maîtres dont cette ville est remplie. Un jour qu'elle admiroit une statue de la vérité du cavalier Bernin , un cardinal qui étoit près d'elle prit occasion de lui dire qu'elle aimoit plus la vérité que les autres Princes : *oui* , répondit-elle ; *mais toutes les vérités ne sont pas de marbre.*

Son changement de religion fut funeste à l'Evêque Jean Matthiœ son précepteur, Luthérien modéré & pacifique, qui avoit proposé plusieurs projets pour la réunion des Eglises protestantes. Les Reformés qui reprochent tant l'intolérance à l'Eglise Romaine, ne haïssent la persécution que quand elles les regarde, & nullement quand ils l'exercent. Matthiœ accusé quoique sans raison, d'avoir eu part à la prétendue apostasie de Christine, fut déposé de son Evêché par les États du Royaume.

1656. Cette Princeesse qui n'avoit jamais eu de goût pour la France, en prit tout-à-coup à l'occasion de quelques mauvais discours que tinrent d'elle des domestiques Espagnols qu'elle avoit renvoyés. Il ne faut pas de plus grands motifs pour changer le goût des Princes que pour changer celui des particuliers. Cet amour pour la France devint si vif, qu'elle prit bientôt la résolution d'y aller faire un voyage, & de montrer à cette Nation amoureuse de la Monarchie, une Reine qui avoit quitté le trône pour philosopher. Elle essuya en traversant les villes de France tou-

tes les harangues & tous les honneurs auxquels les Souverains sont condamnés. Quoique nouvellement rentrée dans le sein de l'Eglise , Christine toujours femme & Princesse reçut assez mal un Orateur qui l'entretint des jugemens de Dieu & du mépris du monde. Elle arriva enfin à Fontainebleau ; & étonnée du cérémonial de la Cour , elle demandoit pourquoi les Dames montraient tant d'empressement à la baiser : est-ce , disoit-elle , parce que je ressemble à un homme ?

La célèbre Ninon , qu'elle voulut voir en passant à Senlis , fut la seule de toutes les femmes Françoises à qui elle donna des marques d'estime. Cette personne singulière qui par son esprit , par sa manière de penser & par sa conduite même , étoit parvenue à joier avec beaucoup de considération le rôle de courtisane , étoit plus propre qu'aucune autre à frapper l'esprit d'une Princesse aussi singulière qu'elle , quoique dans un autre genre. Il faut louer Ninon de l'accueil qu'elle reçut ; mais il ne faut pas blâmer Christine.

De Fontainebleau elle fut à Paris ; où après avoir été complimentée par

tous les Corps , elle effuya derechef de longs & tristes festins qu'on lui donna ; & jusqu'à des tragédies de Collège dont elle se moqua plus hardiment. Elle se vengea sur elles de l'ennui que tout cet attirail de cérémonies & de réception lui avoit causé. Si l'Art dramatique a fait à proportion dans les Collèges le même progrès que sur le théâtre , qu'on juge de ce qu'il étoit alors par ce qu'il est encore aujourd'hui.

Christine vit à Paris beaucoup de Savans , reçut des pieces de vers sans nombre , & apparemment les apprétia ce qu'elles valoient. Elle avoit conçu depuis long-tems beaucoup d'estime pour le fameux Ménage , qui nous a laissé dans ses écrits tant de choses frivoles parmi quelques-unes d'utiles. Dans son voyage de Suede à Rome , elle lui avoit écrit en passant par Bruxelles de la venir trouver ; elle lui marquoit qu'elle avoit fait la moitié du chemin , & que c'étoit à lui à faire le reste. Ménage ne jugea pas à propos de se déplacer pour la satisfaction d'une Reine qui ne l'étoit plus. Elle ne lui en sçut pas mauvais gré ; car dès qu'elle fut arrivée à Paris , comme elle n'y cher-

choit guere que les hommes célèbres par leur savoir & leur esprit , elle donna à Ménage la place d'Introducteur auprès d'elle ; place qu'un Savant possédoit pour la premiere & apparemment pour la derniere fois. Comme c'étoit une espece de titre de célébrité que d'avoir été présenté à la Reine , Ménage ne pouvoit suffire à tous ceux qui l'en prioient , & ne refusoit personne : ce qui fit dire à Christine , que ce M. Ménage connoissoit bien des gens de mérite.

Elle eut plus lieu d'être satisfaite de Paris que de la Cour , où elle n'avoit que très-peu réussi. Les femmes & les courtisans ne purent goûter une Princesse qui s'habilloit en homme , qui brusquoit les flatteurs , qui faisoit compliment sur leur mémoire à ceux qui vouloient l'amuser par de jolis contes , & dont l'esprit enfin , si on peut parler ainsi , avoit quelque chose de trop masculin pour des êtres frivoles , auprès desquels toutes ses connoissances & ses lumieres lui étoient inutiles. Ceux qui croyoient la mieux connoître , la comparoient au château de Fontainebleau , grand , mais irrégulier. On ne fera pas

étonné du peu d'accueil qu'on lui fit ; quand on songe au peu d'impression que fit en 1717 , sur cette même Cour , le Czar Pierre le Grand , bien supérieur à Christine ; la plupart des François ne virent dans ce Monarque qu'un étranger qui n'avoit pas les manieres de leur pays , & nullement un Souverain plein de génie qui voyageoit pour s'instruire , & qui avoit quitté le trône pour s'en rendre digne. Il semble que notre Nation ait porté plus loin que les autres cette attention subalterne dont parle Tacite ; qui accôûtumée à n'estimer les grands hommes que par vanité , cherche leur réputation dans leur contenance , & s'étonne de ne l'y pas démêler.

1657. Christine avoit pris tant de goût pour la France , qu'à peine retournée en Italie , elle jugea à propos de faire dans ce Royaume un second voyage. On crut que des vûes politiques l'y amenoient ; mais ce voyage ne fut remarquable que par la mort tragique de Monaldeschi , son grand Ecuyer , qu'elle fit , comme l'on sait , assassiner en sa présence à Fontainebleau dans la galerie des cerfs. Les circonstances de cette

mort sont assez connues ; mais ce qui l'est moins , & ce qui doit paroître encore plus étrange que la barbarie de Christine , ce sont les dissertations qu'écrivirent de savans Jurisconsultes pour la justifier. Ces dissertations , triste monument de la flaterie des Gens de Lettres envers les Rois , sont la honte de leurs Auteurs sans être l'apologie de celle qui en fut l'objet. Je suis fâché pour la mémoire de Leibnitz & pour l'humanité , de trouver le nom de ce grand homme parmi les défenseurs d'un assassinat ; & je suis encore plus surpris de l'injustice qu'il fait à la Cour de France , en assûrant que si on y fut choqué de l'action de Christine , c'est uniquement parce qu'on n'y avoit plus le même goût pour elle. La postérité trouvera bien étrange que dans notre Europe , qui se croit si humaine & si policée , on ait agité sérieusement , si une Reine qui a quitté le thrône , n'a pas *conservé* le droit de faire égorger ses domestiques sans autre forme. Il auroit fallu demander plutôt si Christine restée sur le thrône de Suede eût été maîtresse d'user d'un droit aussi barbare : question qui eût bientôt été décidée au

tribunal de la Loi Naturelle & des Nations. L'Etat, dont la constitution est sacrée pour les Monarques, parce qu'il subsiste toujours tandis que les sujets & les Rois disparoissent, a intérêt que tout homme soit jugé suivant les Lois. C'est l'intérêt des Princes mêmes, dont les lois font la force & la sûreté. L'humanité leur permet quelquefois d'en adoucir la rigueur quand il s'agit de pardonner; mais jamais de s'en dispenser pour être cruels. Ce seroit faire injure aux Rois que d'imaginer que ces principes pussent les offenser, ou qu'il fallût même du courage pour les réclamer au sein d'une Monarchie. Ils sont le cri de la nature, à laquelle la tyrannie est aussi odieuse qu'un Roi équitable & sage est précieux. Après des maximes si vraies & si bien gravées dans le cœur de tous les hommes, je crois qu'il est fort peu important de décider à quel tribunal Christine descendue du trône devoit faire juger Monaldeschi, si c'étoit à celui de la Suede, ou de Rome, ou de la France. Peu importe, répondrois-je, à quel tribunal, pourvu que ce ne fût pas au sien.

Il me paroît encore moins essentiel

d'examiner quelle a pû être la raison de l'affassinat de Monaldeschi ; peut-être même est-il nécessaire pour l'honneur de Christine de tirer le rideau sur ce mystere : il seroit affreux qu'une intrigue d'amour en eût été la cause, comme quelques Auteurs l'ont écrit. L'action de Christine n'a pas besoin d'un tel motif pour être odieuse.

Dégoûtée de la France où le meur-^{1657.}tre du grand Ecuyer avoit inspiré de l'horreur pour elle, elle voulut passer en Angleterre ; Cromwel qui gouvernoit alors ce Royaume avec un despotisme beaucoup plus grand que celui dont il avoit fait punir son Roi, ne jugea pas à propos de recevoir Christine. Cet homme aussi habile politique que citoyen dangereux, craignoit d'exposer le secret de ses affaires aux regards perçans d'une femme qui passoit pour intrigante ; il ne pouvoit d'ailleurs se résoudre à voir une Reine qui avoit quitté trois Couronnes pour une Religion qu'il haïssoit, & ne jugeoit pas à-propos d'employer l'argent de l'Angleterre à une réception si inutile. Aussi Christine se dégoûta bientôt de ce voyage ; elle ne fit que celui de l'Académie Fran-

çoise , bien inférieure alors à ce qu'elle est aujourd'hui ; puisqu'on n'eut rien de meilleur à lui donner qu'une traduction faite par Cotin de quelques vers de Lucrece contre la Providence , auxquels le même opposa , dit Patru , une vingtaine de vers pour la soutenir. Il n'est pas inutile de remarquer que dans la même assemblée , on lut devant Christine quelques articles du Dictionnaire auquel l'Académie Françoisse travailloit dès-lors ; on tomba sur le mot JEU , dans lequel se trouverent ces mots : JEUX de PRINCES , *qui ne plaisent qu'à ceux qui les font.*

1658. Enfin Christine retourna à Rome ; où elle se livra dans le repos de l'oïseté à son goût pour les Arts & pour les Sciences , principalement pour la Chimie , les Médailles , & les Statues. Le Cardinal Azzolini qui prit pour elle un goût que la médisance ou la calomnie n'a pas épargné , rétablit le dérangement qui se trouvoit alors dans les finances de cette Reine , tant par ses profusions que par le peu d'exactitude de la Suede à lui payer la pension dont on étoit convenu. Ce Cardinal Azzolini resta son ami & son confident jus-

qu'à sa mort. Aussi disoit-on qu'il n'y avoit que trois hommes qui eussent arraché l'estime de la Reine, le Prince de Condé par son courage, le Cardinal de Retz par son esprit, & le Cardinal Azolini par ses complaisances. Au reste, à en juger par le caractère de la Reine de Suede, il ne paroît pas qu'elle ait été fort portée, comme on l'a crû, au libertinage, ou même à l'amour. Une vanité assez mal-entendue étoit sa grande passion.

Christine arrivée à Rome, ne fut pas long-tems sans avoir des démêlés avec Alexandre VII. qui occupoit alors le saint Siege. Ce Pape, homme vain & minutieux, avoit déjà voulu se donner l'honneur de la conversion de cette Princesse, dont il n'avoit reçu qu'une seule lettre quand une fois elle eut pris sa résolution. La part que Christine paroïssoit prendre aux intérêts de la France, mécontenta le Pontife qui n'aimoit pas Louis XIV; mais la Reine qui connoissoit l'esprit d'Alexandre VII, & qui avoit intérêt de le ménager, alloit de tems en tems calmer ce Pape en recevant sa bénédiction dans les processions publiques; elle alla jusqu'à se loger dans

un Couvent pour donner moins d'ombrage au Pape, qui ne laissa pas de la faire épier par des Ecclésiastiques & des Moines. Ce séjour dans un Couvent fit croire qu'elle pensoit à se faire Religieuse ; « la Reine Christine, écrivoit à cette occasion Guy Patin, fera toute sorte de » métiers dans sa vie, si elle ne meurt » bientôt ; elle a déjà joiué bien des » personnages différens, & fort éloignés de son premier état, lorsqu'on » l'appelloit la dixieme Muse & la Sybille du Septentrion ». On peut juger s'il est vraisemblable qu'une Princesse indignée contre le souverain Pontife, voulut resserrer d'une maniere si étrange les liens qui la mettoient dans la dépendance de Rome. Enfin les sujets de mécontentement qu'elle avoit ou qu'elle croyoit avoir, augmentèrent au point

1660. que le Roi Charles Gustave étant mort,
1661. elle pensa à retourner en Suede : ce voyage dont on ignora les vrais motifs fit beaucoup raisonner les politiques ; mais ne fut pas heureux. Les anciens sujets de Christine oubliant tout ce qu'elle avoit fait pour eux, & tout l'amour qu'ils lui avoient témoigné autrefois, ne virent en elle qu'une femme qui les

avoit quittés pour aller vivre dans une terre étrangere au sein d'une Religion qu'ils regardoient comme funeste à la Suede. La Messe qu'elle faisoit dire assez librement dans son palais, ne déplut pas beaucoup à la Noblesse uniquement occupée d'intrigues & de guerres. Mais elle offensa les deux Ordres extrêmes du Royaume, le Clergé dont elle bravoit l'autorité, & l'Ordre des Paysans dont elle choquoit les préventions; ces deux Ordres refuserent de lui assûrer ses revenus, persuadés qu'il falloit croire à Luther pour être digne de vivre. Christine eut beau dire que comme Souveraine elle n'étoit responsable de ses actions à personne, on lui répondit qu'elle n'étoit pas la maîtresse d'annuller les constitutions fondamentales du Royaume. Les Etats firent abattre sa Chapelle, & congédierent les Aumôniers Italiens qui l'avoient suivie. Elle n'étoit plus Reine que de nom, dit un Historien, & celui qu'elle avoit fait Roi, & qui se vantoit d'avoir tout de Dieu & de Christine, n'étoit plus.

Il y a apparence que Christine eût puni cette persécution par une autre, si elle eût réussi dans le dessein qu'elle

montra pour lors de remonter sur le thrône. Mais ce dessein n'aboutit qu'à un second acte de renonciation auquel on l'obligea. Elle retourna donc à Rome ; & passant par Hambourg elle y vit le célèbre Lambecius , qu'elle consola par l'accueil qu'elle lui fit des persécutions qu'il essuyoit alors de la part des Théologiens Protestans de cette ville ; ces persécutions allerent au point qu'il se fit Catholique , pour prouver à ses ennemis qu'il n'étoit pas un Athée : pour d'autres que pour ceux qu'il vouloit convaincre , la preuve étoit sans réplique.

Le siège de Candie dont les Princes Chrétiens étoient alors spectateurs sans daigner secourir cette ville , ne parut pas aussi indifférent à la Reine de Suède ; elle se donna de grands mouvemens pour procurer aux Vénitiens des secours d'argent & de troupes ; & ces mouvemens quoiqu'inutiles , furent si grands , qu'on les soupçonna d'être intéressés , tant la malignité humaine est habile à empoisonner sans fondement les actions les plus loüables.

1662. Peu de tems après arriva la fameuse affaire des Corfés dont le Roi de Fran-

ce tira une satisfaction si humiliante pour la Cour de Rome. Christine dans cette affaire eut tout à la fois l'honneur d'intercéder auprès du Roi pour le Pape qu'elle n'aimoit pas , & le plaisir d'intercéder inutilement. Le Pape qui auroit été fâché de lui devoir l'indulgence du Roi , & qui peut-être pénétrait dans ses motifs , se crut quitte de tout envers elle , parce qu'elle n'avoit point réussi ; il continua à la ménager si peu , que lassé enfin de ne recevoir du souverain Pontife que des dégoûts & des absolutions , elle prit sérieusement le parti de retourner encore en Suede. 1663. Pendant qu'elle faisoit sonder les États du Royaume sur cette démarche , elle s'occupoit dans Rome à la conversation des Gens de Lettres , & s'égayoit quelquefois à leurs dépens. Elle fit entr'autres frapper une médaille singulière pour se divertir de l'embarras que leur causa la légende. Je ne fai si ce plaisir est fort convenable. Un Prince a tant d'intérêt d'aimer & de favoriser les Lettres , qu'il est moins fait que personne pour tourner de pauvres Savans en ridicule : c'est un soin qu'il faut leur laisser , & dont ils ne s'acquittent que trop bien.

Les conditions que le Sénat mit au séjour de Christine en Suede , même lorsqu'elle fut partie pour y revenir une seconde fois , lui parurent si dures qu'elle jugea à propos d'aller attendre à Hambourg la prochaine diette pour y faire valoir ses demandes. C'est de-là qu'elle écrivit au sénateur Sevedt Baat , chargé de ses affaires à la Cour de Suede , que l'obligation où elle étoit de ménager de grands intérêts lui avoit appris à souffrir & à dissimuler. Ce fut dans ce voyage qu'ayant trouvé dans le cabinet d'un Antiquaire la médaille de son abdication , elle rejetta cette médaille & ne voulut point la voir. Cette action qui pouvoit n'être qu'un effet de son chagrin actuel , fut cependant regardée avec assez de vraisemblance comme une vive expression du dépit qu'elle avoit d'avoir quitté la Couronne.

La diette se tint , & il est à croire que les intérêts de Dieu avoient changé ; car de tous les Ordres de l'État , le Clergé fut le seul qui fut favorable à Christine. Il craignoit apparemment que si elle revenoit à la Cour solliciter par elle-même ce qu'elle deman-

doit , elle ne réussît au-delà de ses espérances ; & les Prêtres Suédois pratiquerent en ce cas la maxime de faire un pont d'or à son ennemi. Mais le reste de la Nation à qui tous ces voyages de Christine avoient inspiré peu d'estime pour elle , & qui ne voyoit plus dans sa conduite que beaucoup d'inconstance & d'intrigues , usa du droit qu'elle lui avoit donné , & lui refusa presque toutes ses demandes. Elle quitta donc la Suede pour jamais , & revint à Rome , où elle passa le reste de ses jours , mécontente & mal payée de ses anciens sujets , oubliée de la France , & assez peu considérée de la Nation même qu'elle avoit préférée aux autres. La reconnoissance & l'admiration avoient été pour ainsi dire le premier mouvement des Romains envers une Princesse qui avoit renoncé à regner pour vivre au milieu d'eux ; mais les hommes n'ont de sentiment continu que pour la grandeur & le pouvoir ; & les Princes mêmes les plus estimés & les plus dignes de l'être ignorent combien le thrône leur est nécessaire pour faire rendre justice à leurs talens , & combien aux yeux du peu.

ple , c'est - à - dire de presque tous les hommes , ils tirent de mérite de leur Couronne , même lorsqu'ils auroient le moins besoin d'elle. « Christine , dit » l'Historien Nani , s'aperçut bientôt » après son abdication qu'une Reine » sans états étoit une divinité sans tem- » ples , dont le culte est promptement » abandonné ».

Elle n'étoit pas encore arrivée à Rome lorsqu'elle apprit la mort du Pape Alexandre VII. Il n'est pas inutile de remarquer que ce Pape avoit témoigné dès le commencement de son Pontificat , beaucoup de sévérité & d'éloignement pour ce qu'on appelle à Rome le Népôtisme. Ce desintéressement étoit l'objet d'une épître que le Cardinal Pallavicini lui avoit adressée à la tête de son histoire du Concile de Trente ; mais ce Pape changea si brusquement ou de sentiment ou de conduite , & inonda tellement Rome de ses neveux , que Pallavicini sentant le ridicule de l'épître , ne la publia pas quoiqu'elle fût déjà imprimée.

1669. Il eut pour successeur Clément IX. dont le Pontificat trop court fut appelé l'âge d'or de Rome. Christine eut
lieu

lieu d'être très-fatisfaite de ce Pontife, libéral, magnifique, ami des Lettres & des hommes, assez éclairé pour vouloir rendre la Religion respectable en terminant toutes les disputes, & dont il seroit à souhaiter que l'esprit pacifique eût souvent des imitateurs.

Christine continuoît toujours son commerce avec les Savans de Rome & les étrangers. L'Auteur des Mémoires prend la peine de nous donner à cette occasion une liste des Savans qui composoient alors l'Académie Arcadienne, liste aussi inutile dans cette histoire que celle qu'il donne des Savans de Suede durant le regne de Christine. Nous ne citerons de tout cet endroit de ses Mémoires que le titre d'un ouvrage de Nicolas Pallavicini : *la défense de la Providence divine par la grande acquisition qu'a fait la Religion Catholique en la personne de la Reine de Suede*. Ce traité ne fut pas imprimé à cause de cinquante-quatre hérésies qu'on prétendoit qui s'y trouvoient. J'admire la patience qui les a comptées.

On voit par une Lettre que Christine écrivit à Otto de Guericken, combien les préjugés contre le mouvement de la

terre étoient enracinés à Rome. Cette Princesse qui avoit renoncé au trône pour être libre , ne l'étoit pas assez pour dire hardiment à un étranger qu'elle croyoit l'immobilité du soleil.

Elle eut à Rome beaucoup de commerce avec le fameux Luc Holstein , qui trouvoit , dit-on , 8000 fautes dans Baronius , & qui peut-être en eût fait davantage en le réfutant.

1672. Bientôt après commença la fameuse guerre que Louis XIV. soutint avec tant de gloire contre toute l'Europe jalouse de l'humiliation des Hollandois , & qui fut terminée par le traité de Nimegue. Christine n'approuvoit point que la Suede fut entrée dans cette guerre , où en effet elle ne fut pas heureuse. Peut-être aussi son ressentiment étoit-il excité par un libelle qu'on venoit de publier contre elle en France , & dont elle n'avoit pû avoir satisfaction. Mais ce qui la touchoit le plus , c'étoit la crainte de voir retardé le paiement de ses revenus. Elle envoya à Nimegue veiller à ses intérêts un Plénipotentiaire qui y fut écouté & reçu comme l'Ambassadeur d'une Reine sans pouvoir , dont on n'avoit rien à espérer ni

à craindre. Ce Plénipotentiaire étoit ^{1678.}
un jeune Suedois nommé Cedercrantz.
Le peu de talent & de connoissances que
Christine avoit remarqué en lui ne l'a-
voit pas empêché de lui confier le soin
de ses affaires; elle disoit que son des-
tin étoit de faire non-seulement la for-
tune, mais aussi l'esprit de ceux qui la
servoient. Cependant la Suede fit re-
mettre à Christine des sommes assez
considérables aussitôt après la conclu-
sion de la paix. Mais cette Princesse
rejeta absolument la proposition qu'on
lui fit, de recevoir chaque année à
compte de ses prétentions une certai-
ne somme de la France. Quand on peut
être son maître, répondit-elle, on ne
doit pas en chercher d'autre.

L'année suivante les opinions des ^{1679.}
Quiétistes, qui sont comme tant d'au-
tres si humiliantes pour la raison hu-
maine, firent grand bruit à Rome où
ces sortes de contestations sont mépri-
sées pour le fond, & jugées avec beau-
coup de solennité pour la forme; le
nouveau système avoit pour Auteur
Michel Molinos Prêtre Espagnol, grand
Directeur & même homme de bien,
selon la justice que lui rendit le Pape;

deux titres pour avoir beaucoup d'ennemis. Ceux qui étoient jaloux de gouverner les consciences ne manquèrent pas de voir un hérétique dangereux dans un homme dont les idées sur la spiritualité étoient plus dignes de pitié que d'indignation. Christine, soit par compassion naturelle, soit par haine contre les persécuteurs de Molinos, soit enfin par le desir de jouer un rôle remarquable dans une affaire dont le la Chrétienté étoit alors occupée, prit si hautement le parti de Molinos, qu'elle fut soupçonnée de favoriser même ses opinions; & peu s'en fallut qu'on ne fit un crime à cette Princesse de remplir envers un malheureux Prêtre les devoirs de l'humanité. Le repos spirituel que prêchoit Molinos, & qui étoit alors l'objet de toute l'attention du saint office, fit dire à Pasquin assez plaisamment: « Si nous parlons, les galeres; » si nous écrivons, le gibet; si nous » nous tenons en repos, le saint Office: » que faire donc? »

Molinos appuyé par Christine avoit un adversaire redoutable dans la personne du Roi de France, qui animé par les ennemis de ce déplorable hérésiar-

que ; pourſuivoit vivement à Rome ſa condamnation ; elle fut enfin prononcée par le Pape Innocent XI. qui étoit alors aſſis ſur le ſaint Siége ; & indépendamment de la juſtice avec laquelle le Pape agit en cette occaſion , on croit lui devoir ce témoignage , qu'aucun motif humain ne l'y déterminoit ; il parut bien par toute ſa conduite avec la France , qu'il n'avoit aucun deſſein de la ménager. Ce Pontife vertueux , opiniâtre & borné , ſe comporta avec une inflexibilité qui ſous un Roi moins pieux que Louis XIV. auroit pû cauſer un ſchiſme entre l'Egliſe de France & celle de Rome. Ses ſucceſſeurs obtinrent beaucoup plus par la douceur , qu'il ne put faire par une fermeté mal placée ; & c'eſt une choſe remarquable dans notre hiſtoire , que la Cour de France , malgré ſon attachement au ſaint Siége , eſt celle qui a ſû le mieux tenir tête , pour ſes intérêts , aux Evêques de Rome , & ne leur a fait jamais que des ceſſions volontaires.

La célèbre Mademoiſelle le Fevre , depuis Madame Dacier , envoya vers ce tems à Chriſtine le *Florus ad uſum* qu'elle venoit de mettre au jour.

Christine dans sa réponse la remercie d'une manière fort obligeante , & l'exhorte à se faire Catholique.

Je ne fais si je dois faire ici mention d'une lettre que mon Auteur rapporte en cet endroit , & par laquelle la Reine de Suede exhortoit un certain Comte Vafato à se faire Moine. Le compilateur veut se servir de cette lettre pour prouver la religion de Christine , quoiqu'il ait fait entendre en plusieurs endroits de son Ouvrage qu'il soupçonne la sincérité de sa conversion ; car ce problème lui paroît fort important à résoudre , & semble toujours l'inquiéter beaucoup. Mais une lettre si peu digne de la Princesse & de celui à qui elle écrivoit , ne sert qu'à prouver combien Christine avoit de tems à perdre ; elle est du nombre de celles qu'on auroit dû retrancher de son histoire.

J'en dis autant de l'apologie qu'on fait de Christine sur le goût prétendu de cette Reine pour l'Astrologie. Dans un siècle où la Philosophie (qui finit ordinairement par les trônes) n'avoit pas encore éclairé tous les Etats , il ne seroit pas surprenant que la Reine avides des choses mêmes qu'elle ne pou-

voit pas favoir , eût quelque prévention pour une Science frivole à laquelle de fort grands hommes s'étoient appliqué , & qui avoit occupé le célèbre Cassini dans sa jeunesse. Christine au moins témoigna quelque discernement & quelque connoissance des affaires de ce monde , lorsqu'elle dit que l'Astrologie terrestre lui paroissoit encore plus sûre que la céleste pour juger des événemens , & que l'Astrologie est comme la Medecine qu'il faut étudier pour n'être point dupe.

Cette Princesse comme Reine , com-^{1683.}
me Catholique , & comme admiratrice des grandes actions , écrivit en 1683 une lettre au Roi de Pologne , Jean Sobieski , qui en délivrant Vienne assiégée par les Turcs venoit de servir & d'humilier tout à la fois l'Empereur. Christine dans sa lettre semble insinuer à Sobieski le reproche qu'on lui faisoit d'avoir un peu trop tourné à son profit les dépouilles de la guerre : » je n'envie
» point , lui dit-elle , à V. M. tant de
» trésors , je ne lui envie que le titre
» glorieux de libérateur de la Chrétien-
» té ; & quoique sans Royaume , je
» n'en suis pas dispensée de l'obliga-

» tion que doivent vous avoir tous les
» Monarques ».

Louis XIV. qui en humiliant le Pape songeoit à écraser pour toujours le Calvinisme dans ses Etats , donna en 1685 le fameux Edit qui révoquoit celui de Nantes. Christine écrivit à cette occasion au Chevalier de Terlon , Ambassadeur de France en Suede , une lettre que Bayle inféra dans son journal. Elle y déplorait le sort des Calvinistes persécutés, avec un intérêt & un air de bonne foi qui firent dire à ce fameux Ecrivain que la lettre de la Reine étoit un reste de Protestantisme. Ce reste de Protestantisme , quoiqu'en dise M. Bayle , étoit au moins fort équivoque ; il y a bien de l'apparence que les droits de l'humanité seule arracherent la lettre à Christine. La persécution contre les Réformés fut portée à un degré de violence qu'on ne sauroit attribuer à Louis XIV ; elle fut l'effet funeste de l'animosité de ses ministres. Il en auroit eu horreur s'il en avoit été témoin. Je n'entre point ici dans la question si le Roi devoit souffrir le Calvinisme dans ses Etats ; si deux puissantes Religions rivales l'une de l'autre ne sont pas à la longue plus

dangereuses à un Royaume que ne le feroit l'extirpation de l'une des deux ; si dans l'état où étoient les choses il n'eût pas mieux valu employer la douceur que la force ouverte , & faire paisiblement & peu-à-peu des prosélytes au Catholicisme à force de bienfaits , que des martyrs au Calvinisme. Ce sont-là , s'il est permis de parler ainsi , de ces problèmes de politique & de religion qui demanderoient une autre plume que la mienne , & un autre écrit que celui-ci. Mais il semble qu'au moins tout le monde convient aujourd'hui que cette persécution (nullement ordonnée par Louis XIV.) fut d'une cruauté qui révolte également la Religion & la justice ; & qu'en applaudissant à la droiture des intentions du Roi , on le plaint d'avoir été si inhumainement obéi. Quoi qu'il en soit , les sentimens que Christine montre dans sa Lettre lui font honneur , & sont un des plus beaux monumens qui restent d'elle. « Etes
» vous bien persuadé , écrivoit-elle au
» Chevalier de Terlon , de la sincérité
» de ces nouveaux convertis ?
» Les gens de guerre sont d'étranges
» apôtres Je plains tant d'hon-

» nêtes gens réduits à l'aumône.
» quoique dans l'erreur ils sont plus di-
» gnes de pitié que de haine. Je
» confidere la France comme un mala-
» de à qui on coupe le bras pour extir-
» per un mal que la patience & la dou-
» ceur auroient guéri ». Elle finit sa
Lettre par opposer la conduite de Louis
XIV. envers ses sujets Protestans , à la
conduite qu'il tenoit alors envers le
Pape. Ce dernier article est de trop ,
ainsi que ses déclamations ultramon-
taines contre les Libertés de l'Eglise
Gallicane , & les fameux articles de
1682.

Quoi qu'il en soit , Christine trouva
très-mauvais que Bayle eût publié cet-
te Lettre , & fut encore plus choquée
des réflexions qu'il y avoit jointes pour
jetter sur la conversion de la Reine une
espece de doute. Ses plaintes furent le
sujet d'une négociation assez longue en-
tre le Philosophe & la Princesse , & cet-
te négociation se termina à la satisfac-
tion réciproque de l'une & de l'autre.

1687. L'affaire des franchises qui faisoit
alors tant de bruit en France , n'en fai-
soit pas moins à Rome. Christine qui
avoit d'abord renoncé à son droit, vou-

lut annuler sa rénonciation par le mécontentement qu'elle eut de l'insolence des Officiers du Pape qui avoient poursuivi & enlevé un criminel jusque dans sa maison. Mais cette affaire qui se traitoit à Paris avec beaucoup d'appareil, & qui produisoit de la part du Pape des excommunications, & de la part du Parlement des arrêts & des appels au futur Concile, se traitoit plus paisiblement entre Christine & le Pape, par le moyen de leurs Confesseurs. Néanmoins elle fut aussi difficile à accommoder que si Christine eût été redoutable.

Le Prince de Condé étoit mort l'année précédente; Christine dont l'admiration pour ce Prince n'avoit jamais été refroidie par la disgrâce, écrivit à la célèbre Mademoiselle Scudery pour l'engager à célébrer de son mieux un héros si digne de tous les éloges. On voit dans cette Lettre que Christine envisageoit sa fin avec assez de stoïcisme. « La mort, dit-elle, qui s'approche & » ne manque jamais à son moment, ne » m'inquiète pas, je l'attends sans la » desirer ni la craindre »

Cependant la guerre recommençoit en 1688, Europe. On voit par une des dernières

Lettres de Christine , qu'elle prévint quelle en feroit l'issue par rapport au roi Jacques II. Ce Prince dont la vie est plus propre à figurer dans une oraison funebre que dans l'histoire , & dont l'esprit persécuteur sera toujours désapprouvé par un Christianisme bien entendu , avoit été chassé de son trône pour avoir tourmenté une nation qui le laissoit jouir en paix de ses moines & de ses maîtresses , & pour avoir voulu faire croire aux Anglois par la force , ce qu'il auroit dû leur persuader par son exemple. Réfugié en France , peu estimé dans l'Europe , & en butte aux railleries de la Cour même où il s'étoit retiré , il fit , dit-on , des miracles après sa mort , n'ayant pû faire pendant sa vie celui de remonter sur le trône.

« Voici , écrivoit Christine au sujet de
» cette guerre , un grand spectacle ou-
» vert qui va faire rire & pleurer bien
» des gens. Tout tremble à Rome ex-
» cepté moi seule. Ma grande curiosité
» est d'observer la contenance de la
» Suede ». Toujours animée contre la France , elle ne paroissoit pas desirer que la Suede s'unît à elle ; on prétend aussi que lassé du Pape & des Romains ,

elle négocioit alors avec le grand Electeur de Brandebourg une retraite dans ses Etats. Quelques Ecrivains, sans examiner si cette négociation est réelle, en ont conclu qu'elle méditoit de retourner à la Religion Luthérienne : mais Christine, si elle eut en effet ce dessein peu vraisemblable, n'eut pas le tems de l'exécuter. Elle mourut peu de tems ¹⁶⁸⁹ après avec assez de tranquillité & de philosophie. On a prétendu que sa mort étoit supérieure à celle d'Elisabeth, il feroit à souhaiter qu'on en pût dire autant de sa vie. Elle ordonna par son testament qu'on ne mit sur son tombeau que ces mots, *D. O. M. vixit Christina annos LXIII*. La modestie & le faste des inscriptions sont également l'ouvrage de la vanité. La modestie convient mieux à la vanité qui a fait de grandes choses ; le faste à la vanité qui n'en a fait que de petites. Si on juge sur cette règle l'épithaphe de Christine, on trouvera qu'elle n'est que vraie sans être grande. Les inégalités de sa conduite, de son humeur & de ses goûts ; le peu de décence qu'elle mit dans ses actions, le peu d'avantage qu'elle tira de ses connoissances & de son esprit pour rendre

les hommes heureux , sa fierté souvent déplacée , parce qu'elle l'est toujours quand elle ne produit pas l'estime , ses discours équivoques sur la Religion qu'elle avoit quittée & sur celle qu'elle embrassoit , enfin la vie pour ainsi dire errante qu'elle a menée parmi des étrangers qui ne l'aimoient pas ; tout cela doit faire dire d'elle pour tout éloge , qu'elle a vécu 63 ans.

Je ne dis rien de ses obseques , de sa bibliotheque , de ses tableaux , de ses curiosités , des médailles qui furent frappées à son sujet , & je laisse l'Auteur des Mémoires se livrer avec complaisance à ce détail ; j'aime mieux faire mention de deux ouvrages qu'elle composa. L'un intitulé *Pensées diverses* , est comme la plûpart des ouvrages de ce genre , un recueil de lieux communs que souvent même on n'a pas pris la peine de déguiser par un tour épigrammatique. Ce qui est le plus singulier dans cet écrit , ce sont quelques maximes sur la tolérance qu'on y remarque précisément à côté des propositions les plus outrées sur l'infailibilité du Pape. Si elle a prétendu donner celles-ci pour le contrepoison des premières , ne

pourroit-on pas dire que le remede est pire que le mal ? L'autre ouvrage de Christine est un éloge d'Alexandre, ce conquérant, l'idole de l'antiquité, l'objet de la critique de notre siècle, qui comme la plûpart des Princes célèbres, ne mérita ni cet excès d'éloges dont la flatterie l'accabla, ni les satyres que tant de Gens de Lettres en font aujourd'hui, parce qu'ils n'ont rien à en attendre ; Christine auroit dû louer moins ce Prince, & l'imiter davantage, non dans son amour démesuré de la gloire & des conquêtes, mais dans sa grandeur d'ame, dans son talent pour régner, dans la connoissance qu'il eut des hommes, dans l'étendue de ses vûes, & dans son amour éclairé pour les Sciences & pour les Arts.



ESSAI
SUR LA SOCIÉTÉ
DES GENS DE LETTRES
ET
DES GRANDS,
Sur la réputation , sur les Mécenés,
& sur les récompensés Litté-
raires.

Sine irâ & studio , quorum causas procul habeo.
Tacit. Ann. L. I. c. 1.

THE HISTORY OF

THE CITY OF

BRISTOL

FROM THE FIRST SETTLEMENT

TO THE PRESENT TIME

BY

J. G. BURTON

ESQ.

LONDON

A M * * * *

R E C E V E Z , mon cher ami , ce fruit de nos conversations Philosophiques , qui vous appartient comme à moi. Je ne puis mieux l'adresser qu'à vous , dont l'exemple prouve si bien qu'on peut vivre heureux sans les Grands , & dont le commerce fait sentir combien il est facile de s'en passer. Quelque soin que j'aye apporté

*dans cet écrit pour rendre la vérité le
moins offensante qu'il m'a été possi-
ble , sans l'affoiblir , je doute qu'il
ait le bonheur de plaire à tout le mon-
de. Les Gens de Lettres du moins me
sauront gré de mon courage , les hon-
nêtes gens m'applaudiront , & vous
m'en aimerez mieux.*



ESSAI

SUR LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES ET DES GRANDS ;

*Sur la réputation, sur les Mécènes, & sur
les récompenses Littéraires.*

IL n'y a point de peuple qui n'ait été long-tems dans la barbarie, ou plutôt dans l'ignorance, car il n'est pas bien décidé si ces deux mots sont synonymes. Notre nation, par une infinité de causes, aussi dangereuses à développer que faciles à connoître, a été comme toutes les autres long-tems dans les ténèbres ; elle n'en étoit pas même plus à plaindre, si nous en croyons quelques Philosophes qui veulent nous prouver pour notre édification, que la

nature humaine se déprave à force de lumieres ; opinion que je ne prétends pas soutenir , mais que je crois assez contagieuse pour entraîner ceux même qui tenteroient de la réfuter. Car quoique les hommes soient à-peu-près semblables dans tous les siècles , soit ignorans , soit éclairés , il faut avouer qu'ils perdent d'ordinaire à être connus ; & l'on a toujours des Mémoires beaucoup plus détaillés sur les hommes avec qui l'on vit , que sur ceux des siècles passés. J'aime donc mieux croire que les honnêtes gens dont je parle sont dans l'erreur que d'entreprendre de leur prouver qu'ils se trompent , de peur de finir par être de leur avis.

Quoi qu'il en soit , le jour est enfin venu pour nous ; mais comme la nuit avoit été longue , le crépuscule & l'aurore de ce jour ont été longs aussi. Charles V. un des plus sages & par conséquent des meilleurs Princes qui aient jamais régné , quoique moins célébré dans l'Histoire qu'une foule de Rois qui n'ont été qu'heureux ou puissans , fit quelques efforts pour ranimer dans ses Etats le goût des Sciences. Il fut sans doute assez éclairé pour sentir ,

au milieu des troubles qui agitoient son Royaume , que la culture des Lettres est un des moyens les plus infailibles d'assurer la tranquillité des Monarchies, par une raison qui peut rendre au contraire cette même culture nuisible aux Républiques quand elle y est poussée trop loin ; c'est que l'attrait qui l'accompagne isole pour ainsi dire les hommes , & les rend froids sur tout autre objet. Des successeurs ou trop bornés ou trop despotiques , semblerent négliger les vûes sages de Charles V ; mais le mouvement imprimé subsista quoique foiblement jusqu'à François premier, qui donna aux esprits engourdis & languissans une nouvelle impulsion. Ce Prince fut , ou assez bien né pour aimer les Savans , ou du moins assez habile pour les protéger ; car sans les aimer on les protege quelquefois , & l'intérêt ou la vanité les rend aisément dupes sur les motifs des égards qu'on a pour eux : aussi rien n'a-t-il égalé leur reconnoissance pour ce Monarque ; les gens de Lettres comme le peuple , tiennent compte aux Princes des moindres bienfaits ; & , ce qui est assez remarquable dans l'Histoire de l'esprit & du

cœur humain , le titre de pere des Lettres semble avoir plus contribué à faire oublier les fautes innombrables de François premier , que le nom bien plus respectable de pere du peuple à effacer celles de Louis XII. L'Histoire paroît avoir mis le premier de ces deux Rois sur la même ligne que son rival de gloire Charles-quin , qui avec beaucoup plus de talens que lui , n'intéressa pas tant de plumes à le célébrer , & qui négligea la vanité futile d'être l'idole de quelques Savans , pour l'honneur moins réel encore & plus funeste d'être la terreur de l'Europe.

La noblesse Françoisé toute portée qu'elle est à prendre aveuglément ses Rois pour modeles jusques dans leurs vices , ne montra pas pour les Lettres le même goût que François premier. Peu éloignée du tems ou des Héros qui ne savoient pas lire gagnoient des batailles & subjugoient des provinces , elle ne connoissoit encore d'autre gloire que celle des armes ; & c'est ici une de ces circonstances peu fréquentes dans notre Histoire, où la paresse & le préjugé l'ont emporté sur le desir de faire sa cour au Monarque. Le penchant naturel
des

des Courtisans pour l'ignorance se trouva beaucoup plus à son aise sous les Rois qui suivirent , & qui furent tous protecteurs peu zélés des Lettres ; je n'en excepte ni Charles IX. auteur de quelques vers , dont on n'auroit jamais parlé s'ils n'eussent été d'un Souverain ; ni même Henri IV. qui faisoit , dit-on , assez d'accueil aux Savans , mais qui traitoit à-peu-près aussi-bien tous ses sujets ; parce qu'après avoir conquis son royaume , il lui restoit à s'assurer le cœur de ses peuples , & que des distinctions trop marquées pour un petit nombre d'hommes rares n'eussent peut-être servi qu'à indisposer la multitude.

Néanmoins tandis que d'un côté la puissance des Rois s'est affermie , de l'autre ce germe de connoissance que François premier avoit contribué à faire éclore fructifioit insensiblement dans le centre de la nation , sans se répandre beaucoup vers les extrémités ; c'est-à-dire , ni sur le peuple entièrement livré à des travaux nécessaires pour sa subsistance , ni sur les grands Seigneurs suffisamment occupés de leur oisiveté & de leurs intrigues. Enfin Louis XIV parut , & l'estime qu'il té-

moigna pour les Gens de Lettres donna bien-tôt le ton à une nation accoutumée à le recevoir de ses maîtres ; l'ignorance cessa d'être l'appanage chéri de la noblesse , le savoir & l'esprit mis en honneur franchirent les bornes qu'une vanité mal entendue sembloit leur avoir prescrites. La Philosophie sur-tout , animée par les regards du Monarque , sortit , quoique lentement , de l'espece de prison où l'imbécillité & la superstition l'avoient enfermée ; des préjugés de toute espece lui ont cédé peu à peu sans bruit & sans violence , parce que le propre de la vraie Philosophie est de ne forcer aucunes barrières , mais d'attendre qu'elles s'ouvrent devant elle , ou de se détourner quand elles ne s'ouvrent pas. Les connoissances même qu'elle n'avoit point produites , & les esprits les moins faits pour elle n'ont pas laissé d'en profiter.

Ce génie philosophique répandu dans tous les Livres & dans tous les Etats est l'instant de la plus grande lumière d'un peuple ; c'est alors que le corps de la nation commence à avoir de l'esprit , ou plutôt , ce qui revient à-peu-près au même , commence à s'aperce-

voir qu'il en manque après deux siècles de peines prises pour lui en donner. C'est alors sur-tout que les Grands commencent à rechercher non-seulement les ouvrages, mais la personne même des Ecrivains, tant célèbres que médiocres; & qu'ils s'empressent, au moins par vanité, de donner aux talens des marques d'estime, souvent plus intéressées que sinceres. Arrachés à leur solitude, les Gens de Lettres se voyent emportés dans un tourbillon nouveau, où ils ont de fréquentes occasions de se trouver fort déplacés. C'est ce que j'ai quelquefois été à portée de sentir par moi-même : car j'ai fait comme les autres le voyage dont je parle. Il est devenu presque nécessaire de l'entreprendre, & il l'est encore davantage de l'abreger. Les réflexions qu'il m'a suggérées feront la matiere de cet écrit. Comme dans des circonstances pareilles & avec des intérêts semblables les hommes voyent à-peu-près les mêmes choses, je ne doute pas que plusieurs Gens de Lettres n'aient fait les mêmes observations que moi; tant pis même pour ceux à qui elles seront nouvelles : mais la plûpart d'en-

tr'eux ne peuvent rendre ces observations utiles à d'autres , parce qu'ils sont pour ainfi dire établis dans le pays où je n'ai fait que passer , & qu'il faut être de retour chez soi pour parler à son aise des Nations qu'on a parcourues ; je fouhaite que mon expérience puisse être de quelque fecours à ceux qui me suivront dans la même carrière ; & quand je ne me proposerois pas un but si raisonnable , je serois du moins semblable à la plûpart des voyageurs , assez rassasiés de ce qu'ils ont vû pour n'avoir nulle envie de recommencer , mais assez satisfaits en même tems pour vouloir en entretenir les autres.

Il n'est pas surprenant que la société des Grands ait une espece d'attrait pour les Gens de Lettres. L'utilité réelle ou apparente qu'ils peuvent retirer d'un tel commerce se prévoit assez , & les inconvéniens au contraire ne peuvent être connus que par l'usage de ce commerce même. En effet telle est la nature , disons mieux , telle est la misere de l'amour-propre, que quoiqu'il reçoive souvent de profondes blessures de ce qui ne sembleroit pas devoir l'effleurer, quoiqu'il soit même

beaucoup plus facile à mécontenter qu'à satisfaire , il se repaît plus aisément d'avance de ce qui le flattera qu'il ne soupçonne ce qui pourra le choquer.

Le premier avantage que les Gens de Lettres trouvent à se répandre dans le monde , c'est que leur mérite est , sinon plus connu , au moins plus célébré , & qu'ils sont jugés à un autre tribunal que celui de leurs rivaux. Pour développer & apprécier en même tems cet avantage , il est nécessaire de remonter plus haut & d'examiner d'abord sur quels principes , & de quelle manière on tâche de se procurer cette espèce de gloire qui est fondée sur les talens.

Plus on a d'esprit , plus on est mécontent de ce qu'on en a ; j'en appelle aux gens d'esprit de tous les tems & de toutes les nations. Il est vrai que l'examen qu'ils font d'eux-mêmes est tenu fort secret ; c'est un procès qui se plaide & qui se juge à huis clos , s'il est permis de se servir de cette expression ; & on seroit bien fâché que l'arrêt severe qui le décide fut ratifié par la multitude. Au contraire l'estime des autres est un supplément à l'opinion peu

favorable que nous avons de nous-mêmes , c'est un roseau dont l'amour-propre cherche à s'étayer. Il ne peut y avoir que deux sortes d'esprits , qui se fussent à eux-mêmes en se jugeant ; l'extrême génie qui n'existe point , & l'extrême sottise qui n'existe que trop : l'impuissance où se trouve celle-ci de connoître ce qui lui manque supplée à ce qui lui manque en effet ; d'où il résulte que dans la distribution du bien être les fots n'ont pas été les plus mal partagés de la nature.

Je ne crains point que ceux des Gens de Lettres qui ont pris la peine de descendre quelquefois en eux-mêmes & de s'interroger en Philosophes , ne conviennent de la vérité de ce que j'avance. Il en est du mérite d'un homme comme de ses ouvrages , personne ne peut mieux les juger que lui , parce que personne ne les a vûs de plus près , & plus long-tems. C'est pour cette raison que plus la valeur d'un ouvrage est intrinsèque & indépendante de l'opinion , moins on s'empresse de lui concilier le suffrage d'autrui ; de-là vient cette satisfaction intérieure si pure & si complète que procure l'étude de la Géo-

métrie ; les progrès qu'on fait dans cette science , le point auquel on y excelle , tout cela se toise , pour ainsi dire , à la rigueur , comme les objets dont elle s'occupe ; nous n'avons recours à la mesure des autres que dans les cas où cette mesure n'étant pas tout à fait fixée nous espérons qu'elle pourra nous être favorable. Or dans les matieres de goût & de Belles-Lettres elle ne consiste que dans une espece d'estime , toujours un peu arbitraire , sinon dans la totalité , du moins dans une certaine portion que la négligence , les passions , ou le caprice se donnent la liberté de resserrer ou d'étendre. Je ne doute point en conséquence , que si les hommes vivoient séparés , & pouvoient s'occuper dans cet état d'un autre objet que de leur propre conservation , ils ne préférassent l'étude des Sciences qu'on appelle exactes à la culture des Sciences agréables ; c'est pour les autres principalement qu'on se livre à celle-ci , & c'est pour soi qu'on étudie les premières. Un Poëte , ce me semble , ne seroit guere vain dans une île deserte , au lieu qu'un Géometre pourroit encore l'être.

On concluroit naturellement de ces

réflexions que le desir de la réputation, quelque naturel qu'il soit aux hommes, est assez propre à humilier, quand on l'envisage avec des yeux philosophiques. Mais sans examiner encore une conséquence si sévère, allons plus loin, & suivons toutes les ruses, ou, pour parler le style de Montagne, toutes les *allures* de l'amour-propre.

Quoique jaloux de tromper les autres, il ne veut pas les tromper trop grossièrement : car ils pourroient bientôt reconnoître leur erreur, & s'en vengeroient par un mépris souvent aussi injuste que leur estime. D'ailleurs quand l'illusion des autres devoit durer, plus elle seroit grossiere, plus celle de l'amour-propre s'affoibliroit ; le plaisir que nous éprouvons à en imposer aux hommes consiste en partie dans la satisfaction que nous ressentons de voir combien nous leur sommes supérieurs dans la connoissance de nous-mêmes & de nos talens. Mais pour que cette satisfaction soit aussi pure & aussi entiere qu'il est possible, il est important pour nous d'avoir affaire à des juges assez désintéressés pour ne point nous déprimer par des motifs de riva-

lité ou de passion , assez éclairés pour que nous puissions supposer qu'ils ne prononcent pas sans examen , & en même tems assez superficiels pour que nous n'ayons point à craindre de leur part un jugement trop sévère.

Voilà , si je ne me trompe , la raison pour laquelle l'estime & l'accueil des Grands sont si recherchés de la plûpart des Gens de Lettres. On suppose que l'éducation qu'ils ont reçûe , leur a communiqué une certaine portion de lumiere , on trouve du moins ce préjugé assez généralement établi , & comme la vanité y voit son avantage , elle en profite ; car les Philosophes mêmes fomentent les préjugés qui leur sont utiles , avec autant d'ardeur qu'ils tâchent de renverser ceux qui leur nuisent.

On cherche principalement à mettre dans ses intérêts ceux d'entre les Grands qui sans se livrer entierement à la profession des Lettres , les cultivent à un certain point , mais qui ne songent à faire dépendre de leurs talens ni leur considération ni leur fortune ; engagés dans une carrière différente , on n'a point à craindre que leurs regards

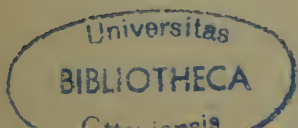
ne soient trop pénétrants. On leur trouve précisément le degré de lumière que l'amour-propre peut desirer pour son repos. Néanmoins comme cette espèce même de demi-connoisseurs est encore assez rare parmi les Grands , on ne se borne pas à briguer les éloges de ceux qui paroissent les plus éclairés ; on est flatté d'en envahir de toute espèce, parce qu'on espere que ceux qui les accordent étant plus répandus , leur approbation entraînera une foule de prôneurs. Les suffrages de cette troupe subalterne flatteroient peu s'ils étoient isolés , mais décorés par le suffrage principal , non-seulement ils font nombre , ils acquierent même une sorte de prix. L'amour-propre avide de gloire cherche à se concilier ceux d'entre les Grands qui ont le plus de ces fortes d'échos à leurs ordres ; une vanité moins délicate se contente de pouvoir placer un ou deux grands noms dans la liste de ses approbateurs.

Telle est l'utilité vraie ou prétendue que les Gens de Lettres croient retirer pour leur réputation du commerce des Grands : j'entends par ce mot tous ceux qui sont parvenus soit par leurs

ancêtres soit par eux-mêmes à jouir dans la société d'une existence considérable ; car la puissance du Prince qui dans un Etat aussi monarchique que le nôtre est proprement le seul grand Seigneur , a rapproché & confondu bien des états ; l'opulence, ce gage de l'indépendance & du crédit, se place volontiers de sa propre autorité à côté de la haute naissance , & je ne sai si on a tort de le souffrir ; il semble même que les états inférieurs qui sont privés de l'un & de l'autre de ces avantages cherchent à les mettre sur la même ligne ; pour diminuer sans doute le nombre des classes d'hommes qui sont au-dessus de la leur , & rappeler en quelque manière les différens ordres , à cette égalité si naturelle vers laquelle on tend toujours même sans y penser.

Qu'il nous soit permis maintenant de peser de sang froid , sans humeur comme sans flatterie, ces dispensateurs de la renommée , & le droit qu'ils s'arrogent ou qu'on leur accorde d'annoncer ses oracles. Mais avant que d'entrer dans cette discussion, je crois devoir avertir que mon dessein n'est point ici d'établir des principes ou des faits.

E vj.



absolument généraux ; je reconnois avec plaisir quelques exceptions , la naissance & la fortune n'excluent point les talens comme elles ne les donnent pas.

J'ai osé d'avance appeller préjugé l'opinion qui suppose que les Grands ont eu une meilleure éducation , & doivent par conséquent , toutes choses égales , être des connoisseurs plus éclairés. L'éducation qu'ils reçoivent , toute bornée à l'extérieur , peut leur servir à imposer au peuple , mais non pas à juger les hommes. Quelle fable dans nos mœurs que la Lettre de Philippe à Aristote , le jour de la naissance d'Alexandre * ! Que diroit Socrate de l'éducation publique qu'on donne à notre

* *Les Dieux* , écrivoit Philippe au plus grand génie qu'il eut dans ses Etats , *m'ont donné un fils , & je ne les remercie pas tant de me l'avoir donné , que de me l'avoir donné du tems d'Aristote.* Cette Lettre , qui fait pour le moins autant d'honneur au Prince qu'au Philosophe , doit immortaliser Philippe aux yeux des Sages , bien plus que l'habileté dangereuse avec laquelle il prépara les chaînes de la Grèce ; il y a long-tems que les Philosophes ne reçoivent plus de pareilles Lettres , je ne dis pas des Princes , mais de ceux même qui n'ont aucune espérance de le devenir. Au reste je ne parle ici de l'éducation des Grands qu'en passant , & à cause de son rapport nécessaire à mon sujet. Que de choses il y auroit à dire sur cette importante matiere !

jeune noblesse , des puérilités dont on se plaît à la nourrir , comme si on n'avoit rien de bon à lui apprendre ? Sensible au sort de ces ames neuves , & par conséquent si propres à recevoir les impressions du beau , du grand , & du vrai , il n'auroit que trop d'occasions de répéter à leurs maîtres cette maxime jusqu'à présent appliquée aux mœurs seules , *que l'enfance ne sauroit être trop respectée* ? Qu'il seroit sur-tout étonné de voir qu'au centre d'une religion aussi humble que la nôtre , & aussi faite pour rapprocher les hommes , on affecte de rappeler continuellement à nos jeunes Seigneurs la gloire de leur nom & de leur naissance , & qu'on ne trouve point pour les exciter de motifs plus réels & plus nobles ; au lieu de leur redire sans cesse que les autres hommes sont leurs égaux par l'intention de la Nature , plusieurs fort au-dessus d'eux par les talens , & qu'un grand nom pour qui fait penser est un poids aussi redoutable qu'une célébrité précocce.

Je ne crains point qu'à cette censure malheureusement trop juste de l'éducation publique que reçoivent les Grands, on oppose les éloges que d'illustres per-

sonnages lui ont donnés ; je répondrois ou qu'ils parloient seulement de ce qu'elle pourroit être , ou que s'ils parloient de ce qu'elle étoit de leur tems , elle n'est plus reconnoissable ; & j'oserois dire à ces Sages : venez & voyez. Je ne crains point non plus qu'on m'oppose quelques génies heureux , dont les talens rares n'ont pû être étouffés par la mauvaise culture. J'aimerois autant qu'on prétendît qu'il ne falloit pas réformer les Russes , parce que le Czar étoit né parmi eux.

C'est avec ce riche fond d'idées & de lumieres que tant de grands Seigneurs jugent & décrient ce qu'ils devroient respecter. Ils n'ont pas même le triste honneur d'être injustes avec connoissance. N'ayant ni reçu d'ailleurs , ni acquis par eux-mêmes de principes pour rien apprétier , est-il étonnant qu'ils ne sachent faire ni la différence des ouvrages ni celle des hommes ? L'homme de Lettres qui les voit & qui les flatte le plus , est pour eux , quelque médiocre qu'il soit , le premier dans son genre ; à-peu-près comme les graces d'un Ministre sont pour ceux qui lui font la cour la plus assidue. Cet

homme de Lettres est leur oracle & leur conseil ; ils font l'écho de ses décisions ridicules.

Aussi est-ce un spectacle assez agréable & assez philosophique que de voir à quel point ils varient dans leurs jugemens ; l'avis courant que leurs complaisans ont soin de leur dicter, est toujours le leur , parce qu'ils n'en ont point à eux : le dernier ouvrage d'un homme célèbre qui n'a pas l'avantage de leur plaire est toujours la plus mauvaise de ses productions ; ils ne commencent à lui rendre justice que quand une nouvelle production offre un nouvel aliment à la fatyre ; ils assurent alors que dans la précédente le talent se montroit encore , mais qu'il n'y a plus rien à attendre d'un esprit usé.

Un moyen assez efficace de rendre ces Aristarques plus circonspects seroit de les engager à donner par écrit leurs avis. Au bout d'un petit nombre d'années , quand la fureur de la cabale & l'esprit de parti auroient fait place à la décision des Sages , ces juges aussi ignorans que sévères se trouveroient en contradiction ou avec eux-mêmes ou avec le Public ; car malgré toutes les

injures que l'on dit si souvent au Public & qu'il mérite quelquefois , il en est un qui décide avec connoissance & avec équité ; il est vrai que ce Public qui juge , c'est-à-dire qui pense , n'est pas composé de tous ceux qui prononcent ni même de tous ceux qui lisent ; ses arrêts ne sont pas tumultueux , souvent il examine encore lorsque la passion ou la prévention croient avoir déjà décidé ; & ses oracles mis en dépôt chez un petit nombre d'hommes éclairés , prescrivent enfin à la multitude ce qu'elle doit croire.

C'est sur-tout dans les Gens de Lettres, c'est même uniquement parmi eux que ces hommes se rencontrent : c'est aux personnes seules de l'Art qu'il est réservé d'apprécier les vraies beautés d'un ouvrage , & le degré de difficulté vaincue ; s'il appartient aux Grands d'en porter un jugement sain , ce n'est qu'autant qu'ils seront eux-mêmes Gens de Lettres dans toute la rigueur. Rarement un simple amateur raisonnera de l'Art avec autant de lumière , je ne dis pas qu'un Artiste habile , mais qu'un Artiste médiocre. Et qu'on ne s'imagine pas que le talent facile & si com-

mun de faire de mauvais ouvrages qu'on appelle du terme honnête d'ouvrages *de Société* soit un titre suffisant pour acquérir les qualités de juge : ce n'est qu'en faisant usage de toutes ses forces qu'on peut parvenir à bien connoître les secrets de l'Art, encore ce don n'est-il rien moins que prodigué par la nature ; or pour déployer tous les efforts dont on est capable , ce n'est pas à un petit cercle d'amis ou de complaisans adulateurs qu'il faut se borner lorsqu'on écrit : il faut ou se produire au grand jour , ou travailler du moins comme si on y devoit paroître. Malheur à tout ouvrage dont l'Auteur ne cherche qu'à passer son tems , ou à obtenir cinq ou six suffrages déjà assurés avant la lecture. J'en appelle à ces productions avortées que leurs illustres Auteurs condamnent avec tant de raison à ne point sortir de l'obscurité , & que méprisent tout bas ceux qui les connoissent , après les avoir louées tout haut ; j'en appelle sur-tout à la maniere dont le Public en pense , lorsque par quelque malheur ou quelque mal-adresse de la vanité , elles osent se montrer à la lumiere.

Mais dira-t-on , vous renvoyez donc un homme de Lettres à ses rivaux pour être jugé , & peut-on espérer que la rivalité soit équitable , du moins quand son jugement ne sera pas renfermé au dedans d'elle-même ? Pour répondre à cette objection , je remarque que parmi les Gens de Lettres qui courent une même carrière , comme il est différens degrés de talens , il est aussi différentes classes ; ces classes sont d'elles-mêmes assez marquées , & les Gens de Lettres par une espèce de convention tacite les forment presque sans le vouloir : chacun , je l'avouë , cherche à se mettre dans la classe la plus élevée qu'il lui est possible ; mais il n'est pas à craindre que les rangs soient trop bouleversés par cette prétention ; car la vanité n'est aveugle que jusqu'à un certain degré ; il arrivera seulement de-là qu'il y aura moins de classes , mais jamais qu'elles se confondent en une seule : celui sur-tout qui aspireroit à la monarchie universelle & perpétuelle , quand même il en seroit digne , courroit risque de trouver bien des rebelles ; l'anarchie qui détruit les états politiques , soutient au contraire & fait

subsister la république des Lettres ; à la rigueur on y souffre quelques Magistrats , mais on ne veut point de Rois.

Ces différentes classes ainsi formées, & chacune n'ayant rien à démêler avec ses voisines ; si on n'est pas toujours équitablement jugé dans sa propre classe , on l'est au moins à-peu-près dans toutes les classes supérieures & inférieures. Qu'on interroge séparément s'il le faut , ces différentes classes , il résultera de la combinaison de leurs suffrages une décision à laquelle on pourra s'en tenir , quand on ne sera pas en état de prononcer pas soi-même ; c'est ainsi que les Généraux sont jugés par le suffrage du soldat & de l'officier subalterne , bien plus équitablement que par celui de leurs rivaux ou de quelques flatteurs à gages. C'est la même chose dans la carrière de la littérature : la décision des connoisseurs peut seulement avoir un effet plus lent , parce qu'elle se trouve d'ordinaire traversée d'un trop grand nombre de décisions injustes & bruyantes. Car il en est de l'esprit & du goût comme de la Philosophie , rien n'est plus rare que d'en avoir , plus impossible que d'en acquérir , &

plus commun que de s'en croire beaucoup. De-là tant de réputations usurpées , du moins pour un tems , qui ne feront jamais rien produire aux talens médiocres , & qui découragent les véritables , qui les humilient même en leur montrant les mains par lesquelles la gloire est distribuée ; de-là cette foule de petites sociétés , & de tribunaux où les grands génies sont déchirés par des gens qui ne sont pas dignes de les lire.

Si la Philosophie pratique , c'est-à-dire cette partie de la Philosophie qui proprement en mérite seule le nom , accompagnoit un peu plus qu'elle ne fait les talens supérieurs , quelle satisfaction ne feroit-ce pas pour eux que les guerres des petites sociétés dont nous parlons , le mépris qu'elles affectent les unes pour les autres ou plutôt la justice exacte qu'elles se rendent , l'air supérieur & décidé avec lequel elles cassent les arrêts de leurs rivales pour en prononcer d'aussi ridicules , le néologisme enfin qu'elles ont introduit dans nos Livres & dont nos meilleurs Ecrivains ont bien de la peine à se garantir ?

Un tel spectacle considéré avec les yeux d'une raison éclairée & tranquille,

feroit plus que suffisant pour consoler un vrai Philosophe de la privation d'une multitude de suffrages frivoles. Semblable à un Souverain redoutable , inaccessible aux atteintes par sa supériorité même , il verroit au-dessous & fort loin de lui des corsaires barbares se déchirer les uns les autres après avoir inutilement tenté de causer quelque dommage sur les frontieres de ses états. Mais les Philosophes ou plutôt ceux qui portent ce nom , trop semblables aux Souverains , ne peuvent dissimuler la moindre insulte ; & le desir d'en tirer vengeance leur est souvent beaucoup plus nuisible que l'insulte même. C'est bien peu connoître l'envie que de croire lui imposer silence en s'y montrant trop sensible. Un homme qui se sent digne par ses talens de devenir célèbre n'a qu'à laisser faire la voix publique , ne s'empresse à lui rien dicter , & attendre si l'on peut parler ainsi , que la Renommée vienne prendre ses ordres ; bientôt elle imposera silence à toutes les voix subalternes , comme la force du son fondamental dans un bel accord anéantit toutes les dissonances qui tendent à altérer son harmonie. Mais

l'homme de Lettres dont je parle est-il assez peu Philosophe pour se chagriner de ce qu'on ne lui rend pas justice , & assez imprudent pour laisser éclater son chagrin ; l'envie alors redoublera ses attaques , l'entraînera comme malgré lui dans quelques écarts , & cherchera à lui faire plus de tort par un ridicule qu'il ne pourroit se faire d'honneur par d'excellens Ouvrages. En fait de réputation comme en fait de maladies , c'est toujours l'impatience qui nous perd. Combien d'hommes supérieurs par leurs talens , à qui l'on pourroit faire avec raison le même reproche qui fut fait autrefois bien ou mal-à-propos au Général des Carthaginois : « les Dieux » n'ont pas donné à un seul tous les » talens , vous avez celui de vaincre , » mais non celui d'user de la victoire ». La renommée est une espece de jeu de commerce où le hasard fait sans doute quelques fortunes , mais où le talent procure des gains bien plus sûrs , pourvu qu'en employant les mêmes ruses que les fripons on ne s'expose point à être démasqué par eux. Mais on s'accoutume un peu trop à la regarder comme une loterie toute pure , où il y a

plus de perdans que de gagnans , & où l'on croit faire fortune en fabriquant de faux billets.

Quand je confidere attentivement l'empire Littéraire , je crois voir une place publique , où une foule d'empiriques montés sur des tréteaux , appellent les passans , & en imposent au peuple qui commence par en rire , & qui finit par être leur dupe. C'est à ce métier que tant d'Ecrivains se font une espece de nom. Voulez - vous passer pour homme d'esprit ? criez au Public que vous l'êtes , vous ferez d'abord ridicule pour le plus grand nombre , vous en imposerez pourtant à quelques fots qui se rangeront autour de vous , la foule grossira peu à peu , & ceux même qui ne vous écoutaient pas , ou finiront par être de l'avis de la multitude , ou seront forcés de se taire.

Aussi la réputation de certains hommes de Lettres , mise en parallele avec leurs Ouvrages & leurs personnes , est quelquefois pour bien des gens un phénomène extraordinaire , qu'ils ne tentent pas d'expliquer , mais qu'ils se croient obligés d'admettre par respect pour ce qu'ils appellent le Public. Je

leur conseille de suivre en pareille occasion l'exemple de ce Physicien , qui voulant expliquer pourquoi les caves sont plus chaudes en hyver qu'en été , dit que cela vient peut-être de telle cause , peut-être de telle autre , & peut-être aussi de ce que cela n'est pas vrai.

Je ne prêcherai point ici aux Gens de Lettres tous ces lieux communs sur le mépris de la gloire , si souvent & si peu sincèrement recommandé par les Philosophes. Je ne chercherai point à avilir des motifs qui sans avoir , si l'on veut , un fondement bien réel , sont pourtant la source de tout ce qui s'est fait de grand , d'utile , & d'agréable parmi les hommes : l'estime de ses contemporains & de ses compatriotes est au moins un bien de convention (comme tant d'autres) & si généralement reconnu pour tel , qu'il seroit insensé , inutile & dangereux de vouloir sur ce point détromper personne. Mais comme l'estime publique est l'objet qui fait produire de grandes choses , c'est aussi par de grandes choses qu'il faut l'obtenir ou du moins la mériter , & non l'envahir par des manœuvres inutiles & basses. Ecrivez , peut-on dire à tous les
Gens

Gens de Lettres , comme si vous aimiez la gloire ; conduisez-vous comme si elle vous étoit indifférente.

Ces considérations semblent devoir être principalement utiles à ceux qu'on appelle beaux Esprits , & dont les Ouvrages étant faits pour être lûs , sont aussi plus mal jugés. Elles sont moins nécessaires aux Gens de Lettres qui s'occupent des Sciences exactes, & dont le mérite pour être fixé a moins besoin de la mesure des autres. On en jugeroit néanmoins tout autrement à voir les ressorts qu'ils font jouer pour obtenir des suffrages plus éclatans qu'éclairés, la haine envenimée qu'ils se portent & qu'ils n'ont pas même la prudence de tenir secrète ; ces hommes si foibles se font pourtant appeller Philosophes , comme si la Philosophie avant de régler à sa maniere & bien ou mal le système du monde, ne devoit pas commencer par nous-mêmes , & nous apprendre à mettre le prix à chaque chose. On place ordinairement la haine des Poètes après celle des femmes ; je ne sai si on ne feroit pas bien de placer entre deux , ou peut-être à la tête, celle des hommes dont je parle.

Une mauvaise épigramme fait quelquefois toute la vengeance d'un Poète , celle de nos Sages est plus constante & plus réfléchie ; quoiqu'elle n'ait quelquefois pour objet que de placer dans la liste de ses partisans une femme de plus , qui se croit un personnage pour avoir subi l'ennui de lire des Ouvrages de Physique sans les entendre.

Je suis bien éloigné de croire que ce portrait doive s'étendre sur tous ceux qui courent la noble carrière des Sciences ; je le suis encore plus d'en vouloir faire à personne d'application particulière ; ce seroit avilir & défigurer par la satire un écrit que je voudrois uniquement consacrer à la vertu , à l'avantage des Lettres & à la vérité. Les peintures générales sont les seules que la Philosophie & l'humanité doivent se permettre : il est vrai que comme on pense rarement à se les appliquer, elles ne sont pas aussi utiles qu'elles devroient l'être ; mais les portraits isolés & ressemblans le sont encore moins.

Pour éviter un pareil reproche , tirons le rideau sur ces tristes fruits de l'accueil qu'on fait dans le monde aux Savans. Quand je dis les Savans , je

n'entends pas par-là ceux qu'on appelle Erudits ; c'est une nation jusqu'ici assez peu connue , peu nombreuse , peu commerçante , & qui certainement n'en est pas plus blâmable. Nos Physiciens & nos Géometres ne feroient-ils pas bien de l'imiter ? Leur travail en profiteroit ; il feroit moins de bruit , & n'en feroit peut-être que meilleur. Un étranger a fait un livre intitulé *de la charlatanerie des Savans* ; ce titre promet beaucoup ; je ne connois point l'ouvrage ; si par malheur il n'étoit pas bon , ce ne feroient point les Mémoires qui auroient manqué à l'Auteur , ce feroit l'Auteur qui auroit manqué aux Mémoires ; mais s'il n'a pas voyagé en France il a privé son livre d'un excellent chapitre.

A examiner les choses sans prévention , pourquoi préfere-t-on à un Erudit qu'on néglige , un Physicien & un Géometre qu'on entend encore moins , & qui apparemment n'en amuse pas davantage ? L'opinion & l'usage établis ont certainement beaucoup de part à une préférence si arbitraire. Qui est-ce qui a mis durant quelque tems les Géometres si fort à la mode parmi nous ?

On regardoit comme une chose décidée, qu'un Géometre transporté hors de sa sphere ne devoit pas avoir le sens commun : il étoit facile de se détromper par la lecture de Descartes, de Hobbes, de Pascal, de Leibnitz, & de tant d'autres ; mais on ne remontoit pas jusque-là ; combien de gens pour qui ces grands hommes n'ont jamais existé ! En Angleterre, on se contentoit que Newton fût le plus grand génie de son siècle ; en France, on auroit aussi voulu qu'il fût aimable. Enfin un Géometre qui avoit dans son Corps une réputation méritée, & dont la Prusse a privé la France, s'est trouvé par hasard posséder dans un degré peu commun cet agrément dans l'esprit qu'il orne par des qualités plus réelles, mais dont on fait tant de cas aujourd'hui, & que la Géométrie ne peut pas plus ôter quand on l'a, que les Belles-Lettres ne peuvent le donner quand on ne l'a pas. Tout-à-coup nos yeux se font ouverts comme à un phénomène extraordinaire & nouveau : on a été tout étonné qu'un Géometre ne fût pas une espece d'animal sauvage. Bientôt comme on n'observe guère de milieu

dans ses jugemens , tout Géometre s'est vû indistinctement recherché ; il est vrai que cette manie a duré peu , non parce qu'on a reconnu que c'étoit une manie , mais parce qu'aucune manie ne dure dans notre nation. Elle subsiste cependant encore quoique foiblement. Mais à la place de nos Géometres il me semble que je ne serois pas fort flaté de l'accueil qu'ils reçoivent. Les éloges qu'on leur donne ne sont jamais que relatifs à l'idée peu favorable qu'on avoit d'eux. C'est un grand Géometre , dit-on , & c'est pourtant un homme d'esprit ; louanges assez humiliantes dans leur principe & semblables à celles que l'on donne aux grands Seigneurs. Ces derniers raisonnent-ils passablement sur un ouvrage de Science ou de Belles-Lettres , on se récrie sur leur sagacité ; comme si un homme de qualité étoit obligé par état d'être moins instruit qu'un autre sur les choses dont il parle ; en un mot on traite en France les Géometres & les grands Seigneurs à-peu-près comme on fait les Ambassadeurs Turcs & Persans ; on est tout surpris de trouver le bon sens le plus ordinaire à un homme qui n'est ni François ni Chré-

rien , & en conséquence on recueille de sa bouche comme des apophtegmes les sotises les plus triviales. En vérité si on démêloit les motifs des éloges que prodiguent les hommes , on y trouveroit bien de quoi se consoler de leurs satyres & peut-être même de leur mépris.

Je ne quitterai point cette matiere sans faire aussi quelques réflexions sur les causes de l'empressement que nous affectons pour les étrangers. Je m'écarte en cela d'autant moins de mon sujet , qu'étant aujourd'hui bien reçus partout , principalement lorsqu'ils sont riches & d'un grand nom , ils forment dans le monde comme une classe particulière qui mérite d'être observée , & dont les gens de Lettres cherchent aussi à tirer parti pour cette réputation qu'ils ont si fort à cœur.

Quand on considère avec attention les étrangers transplantés parmi nous , & qu'on rapproche leurs personnes des éloges que nous leur prodiguons , on découvre rarement d'autres motifs à ces éloges , qu'une prévention ridicule en notre faveur , jointe à l'envie de rabaisser nos compatriotes. Je serois fâ-

ché pour les Anglois , que nous affectons de louer par préférence , qu'ils fussent la dupe de ces motifs ; on m'accusera peut-être de leur révéler ici le secret de l'Etat , mais je ne crois pas faire un grand crime. Quoi qu'il en soit , j'avoue qu'avec tout le cas que je fais de leur personne , j'en fais encore plus de leur nation , & que je suis aussi peu curieux d'un Anglois à Paris que je le serois d'un François à Londres. Tel Milord arrive ici avec une réputation très-méritée , qui ne paroît dans la conversation qu'un homme assez ordinaire ; c'est qu'on peut être un grand homme d'Etat , traiter éloquemment en sa propre langue dans les assemblées de sa nation des matieres importantes qu'on a étudiées toute sa vie , & balbutier dans une langue étrangere parmi des sociétés dont on ne connoît ni les usages , ni les intérêts , ni les ridicules , ni la frivolité.

C'est aux gens de Lettres, il faut l'avouer , que la nation Angloise est principalement redevable de la fortune prodigieuse qu'elle a faite parmi nous. Inférieure à la nation Française dans les

choses de goût & d'agrément , mais supérieure soit par le mérite , soit au moins par le grand nombre d'excellens Philosophes qu'elle a produits, elle nous a communiqué peu-à-peu dans les ouvrages de ses Ecrivains cette précieuse liberté de penser dont la raison profite , dont quelques gens d'esprit abusent , & dont les fots murmurent. Aussi tant de plumes Françaises ont célébré l'Angleterre que leurs éloges semblent avoir calmé la haine nationale , de notre part du moins ; car il faut convenir que sur ce point nous sommes un peu en avance avec eux , & qu'ils ne nous rendent pas fort exactement les louanges que nous leur donnons ; cette réserve , pour le dire en passant , ne seroit-elle pas un aveu de notre supériorité ? Du moins l'honneur qu'ils nous font de venir chercher en France nos goûts , nos airs , & jusqu'à nos préjugés , est une sorte d'éloge tacite & involontaire , dont la vanité Française doit s'accommoder mieux que d'aucun autre. Il semble que nous soyons actuellement dans une espèce d'échange avec l'Angleterre ; instruits & éclairés par elle , nous commençons à l'emporter , à lui tenir tête

du moins pour les Sciences exactes , & elle vient d'un autre côté puiser dans nos entretiens & dans nos livres , le goût , l'agrément , la méthode qui manque à ses productions. Prenons garde qu'elle ne surpasse bientôt ses maîtres.

Nos gens de Lettres qui ont tant contribué à la manie & au progrès de l'*Anglicisme* n'ont que de trop bonnes raisons de protéger & de respecter leur ouvrage ; ils se flattent que la considération qu'ils témoignent aux étrangers sera payée du même prix ; que ces étrangers de retour chez eux célébreront leurs admirateurs , & feront connoître à la France par leurs écrits des trésors qu'elle possédoit quelquefois *incognito* & sans ostentation. C'est là sans doute faire prendre le grand tour à la renommée ; mais le chemin le plus long est en ce cas le moins orageux , & pourvû que la renommée arrive enfin , on se résoud à prendre patience.

Quelquefois on se rend étranger soi-même à sa patrie : on met trois cent lieues entre soi & l'envie après avoir lutté en vain contr'elle. Mais on ne pense pas que cette distance qui affoiblit les traits de la satire refroidit en-

core bien plus l'amitié que la haine ; & qu'à l'égard des liaisons qui ont commencé dans l'éloignement , elles ne sont que trop souvent détruites par la présence. Ainsi on ne fait par cette démarche qu'affoiblir le zele des partisans qu'on avoit chez soi , & dans le pays où l'on se retire , pour aller chercher dans ce pays même de nouveaux ennemis. On a beau se flater que les étrangers sont une espece de postérité vivante dont le suffrage impartial en imposera à des compatriotes aveugles ou de mauvaise foi ; on ne pense pas que plus on se rapproche des étrangers , plus ils perdent ce caractère de postérité , pour lequel la distance des lieux est du moins nécessaire , au défaut de la distance des tems. Devenus en quelque maniere compatriotes , ils en adoptent les passions , parce qu'ils en ont les intérêts ; l'extrême supériorité ne peut entierement étouffer la voix de l'envie ; & il faut attendre qu'on ne soit plus pour recevoir sa récompense de cette postérité réelle , devant laquelle la jalousie s'éclipse , & tous les petits objets disparaissent.

Pour terminer ces réflexions , je sou-

haïteroïis que quelque Auteur célèbre voulût nous décrire philosophiquement le temple de la renommée littéraire. Je vais en attendant un plus habile Architecte présenter à mes Lecteurs l'idée que je m'en suis formée.

On arriveroit à ce vaste temple par une forêt immense, une espece de labyrinthe semé de petits sentiers tortueux & fort étroits, où deux voyageurs ne pourroient se rencontrer sans que l'un des deux renversât l'autre. Au milieu de la forêt & en face du temple seroit une grande & unique avenue infestée de brigands, & peu fréquentée d'ailleurs sinon par quelques hommes assez redoutables pour leur résister, ou pour les tenir en respect pendant leur marche. La renommée, espece de spectre composé de bouches & d'oreilles sans yeux, une fausse balance dans une main, & une trompette discordante dans l'autre, seroit entrer pêle-mêle dans le temple une partie des voyageurs; là tous les états seroient confondus, tandis que le reste des aspirans empessé d'entrer & repoussé par la justice ou par la fortune, seroit retentir les environs du temple de saty-

res contre ceux qui y feroient renfermés. Le sanctuaire ne feroit peuplé que de morts qui n'y auroient point été pendant leur vie , ou de vivans qu'on en chasseroit presque tous après leur mort. Quelques bons livres en entier se trouveroient dans ce sanctuaire , & quelques feuillets détachés d'un plus grand nombre : mais au-dehors du temple on liroit le simple titre d'une infinité d'autres , affiché à toutes les colonnes du portique & présenté par des colporteurs à gage à tous les passans , à-peu-près comme le sont aux portes de nos spectacles les billets des farceurs & des empiriques que nous recevons sans les lire.

Voilà , ce me semble , les principes d'après lesquels on peut apprécier cette réputation que les gens de Lettres croient acquérir dans la société des Grands. Il est encore une autre espece d'avantage qu'ils croient trouver dans ce commerce ; c'est ce qu'ils appellent considération , & qu'il ne faut pas confondre avec la réputation ; celle-ci est principalement le fruit des talens ou du savoir faire ; celle - là est attachée au rang , à la place , aux richesses , ou

en général au besoin qu'on a de ceux à qui on l'accorde. L'absence ou l'éloignement loin d'affoiblir la réputation lui est souvent utile ; l'autre au contraire toute extérieure semble attachée à la présence. Essayons d'envisager cette importante matiere sous un point de vûe philosophique.

Tous les hommes , quoiqu'en disé l'imbécillité , la flaterie ou l'orgueil , sont égaux par le droit de la nature : le principe de cette égalité se trouve dans le besoin qu'ils ont les uns des autres , & dans la nécessité où ils sont de vivre en société ; mais l'égalité naturelle est en quelque maniere détruite par une inégalité de convention qui en distinguant les rangs prescrit à chacun un certain ordre de devoirs extérieurs ; je dis *extérieurs* ; car les devoirs intérieurs & réels sont d'ailleurs parfaitement égaux pour tous quoique d'une espece différente. En effet pour ne parler que des états extrêmes , le Souverain doit la justice au dernier de ses sujets aussi rigoureusement que celui-ci lui doit l'obéissance.

Trois choses distinguent principalement les hommes , les talens de l'esprit,

la naissance & la fortune : on ne doit point être étonné que je commence par les talens. C'est en effet dans eux que consiste la vraie différence des hommes. Cependant s'il étoit question de régler la supériorité sur ce qui contribue le plus au bonheur , sur ce qui rend plus indépendant des autres , & les autres plus dépendans de nous , sur ce qui donne en un mot le plus d'amis apparens , & le moins d'envieux déclarés , la fortune devroit avoir la première place. Pourquoi néanmoins dans l'ordre de l'estime publique les talens lui sont-ils préférés ? C'est qu'ils ont le précieux avantage d'être une ressource certaine qu'on ne peut jamais enlever , & que les malheurs ne font que rendre plus sûre & plus prompte ; c'est qu'une nation est principalement redevable aux talens de l'estime des étrangers , & du bonheur qu'elle a d'attirer chez elle une foule de voisins équitables & jaloux.

Mais si dans l'ordre de l'estime les talens marchent avant la naissance & la fortune , en revanche ils ne suivent l'une & l'autre que de fort loin dans l'ordre de la considération extérieure.

Cet usage tout bizarre & peut-être tout injuste qu'il est, est pourtant fondé sur quelques raisons ; car il est impossible que tous les hommes admettent sans des motifs au moins plausibles un préjugé onéreux au plus grand nombre. Voici, ce me semble, quel en est le principe.

Les hommes ne pouvant être égaux, il est nécessaire pour que la différence entre les uns & les autres soit assurée & paisible, qu'elle soit appuyée sur des avantages qui ne puissent être ni disputés ni niés ; or c'est ce qu'on trouve dans la naissance & dans la fortune. Pour apprécier l'une & l'autre il ne faut que sçavoir compter des titres & des contrats, & cela est bien plutôt fait que de mettre des talens à leur place. La disparité qui est entr'eux, ne sera jamais unanimement reconnue, surtout par les parties intéressées. On est donc convenu que la naissance & la fortune seroient le principe le plus marqué d'inégalité parmi les hommes, par la même raison que tout se décide dans les compagnies à la pluralité des voix, quoique souvent l'avis du plus grand nombre ne soit pas le meilleur.

Voilà pourquoi la considération & la renommée ne vont point nécessairement ensemble ; un homme de Lettres plein de probité & de talens est sans comparaison plus estimé qu'un Ministre incapable de sa place , ou qu'un grand Seigneur deshonoré. Cependant qu'ils se trouvent ensemble dans le même lieu , toutes les attentions seront pour le rang , & l'homme de Lettres oublié pourroit dire alors comme Philopœmen , *je paye l'intérêt de ma mauvaise mine*. En vain m'objectera-t-on les honneurs rendus à Corneille, qui avoit, dit-on, sa place au théâtre, & qui étoit salué dès qu'il se montroit , par toute l'assemblée ; je répons ou que ce fait est exagéré , ou qu'on faisoit acquitter à ce grand homme dans le particulier la préférence que la nation lui accordoit en public.

Il est si vrai que la considération tient beaucoup plus à l'état qu'aux talens , que de deux hommes de Lettres même, celui qui est le plus sot & le plus riche est ordinairement celui à qui on marque le plus d'égards. Si les talens sont justement choqués de ce partage , c'est à eux seuls qu'ils doivent s'en prendre ; qu'ils cessent de prodiguer leurs hom

mages à des gens qui croient les honorer d'un regard , & qui semblent les avertir par les démonstrations de leur politesse même qu'elle est un acte de bienveillance plutôt que de justice ; qu'ils cessent de rechercher la société des Grands malgré les dégoûts visibles ou secrets qu'ils y rencontrent , d'ignorer les avantages que la supériorité du génie donne sur les autres hommes , de se prosterner enfin aux genoux de ceux qui devroient être à leurs pieds ? Un homme de mérite me paroît jouer en cette occasion le rôle d'Achille à la cour de Scyros ; heureux quand il peut trouver un Ulysse assez habile pour l'en tirer ; mais où sont les Ulysses ?

Les gens de Lettres qui font leur cour aux Grands , forment différentes classes ; les uns sont esclaves sans le sentir , & par conséquent sans remède ; d'autres s'indignant du personnage désagréable auquel on les force , ne laissent pas de le supporter constamment par l'avantage qu'ils se flatent d'en retirer pour leur fortune ; c'est leur faire grace que de les plaindre : ils pourroient facilement se convaincre par eux-mêmes que ce moyen de parvenir

à la fortune est encore plus long qu'il n'est sûr , & considérer par combien de complaisances ou de bassesses ils achètent le plus petit service. Une troisième classe peu nombreuse , renferme ceux , qui après avoir formé le matin le projet sincere d'être libres , recommencent le soir à être esclaves , & qui tout à la fois audacieux & timides , nobles & intéressés , semblent rejeter d'une main ce qu'ils tâchent de saisir de l'autre. Le peu de consistance de leurs sentimens & de leurs démarches en fait comme des especes d'amphibies mal décidés , qui ne cesseront jamais de l'être. Enfin dans la dernière classe à mon avis la plus blâmable sont ceux qui après avoir encensé les Grands en public , les déchirent en particulier , & font parade avec leurs égaux d'une Philosophie qui ne leur coûte guère. Cette classe est beaucoup plus étendue qu'on ne pourroit se l'imaginer. Elle ressemble à ces sectes de Philosophes anciens qui après avoir été en public au temple donnoient en particulier des ridicules à Jupiter ; avec cette différence que les Philosophes Grecs & Romains étoient forcés d'aller au temple , &

que rien n'oblige les nôtres à offrir d'encens à personne. Je ne fais pas le même reproche à ceux qui ne vivroient avec les Grands que pour leur dire la vérité. C'est là sans doute le plus beau rôle qu'on puisse jouer auprès des hommes. Mais méritent-ils qu'on en coure les risques ?

Lucien, qu'on peut appeller le Swift des Grecs, parce qu'il se moquoit de tout comme lui ; même de ce qui n'en valoit pas la peine, nous a laissé un écrit assez énergique sur les gens de Lettres qui se dévouent au service des Grands. Le tableau qu'il en a fait seroit digne d'être placé à côté de celui d'Appelle sur la calomnie. * « Figurez-vous, » dit-il, la fortune sur un trône élevé, » environné de précipices, & autour » d'elle une infinité de gens qui s'em- » pressent d'y monter, tant ils sont » éblouis de son éclat. L'espérance ri- » chement parée se présente à eux pour » guide, ayant à ses côtés la tromperie » & la servitude ; derrière elle le tra- » vail & la peine (j'y aurois ajoûté l'ennui fils de l'opulence & de la gran-

* Voyez l'article *Calomnie* dans le second volume de l'Encyclopédie.

deur) tourmentent ces malheureux, & » enfin les abandonnent à la vieillesse » & au repentir ». Je suis fâché que ce même Lucien , après avoir dit que la servitude chez les Grands prend le nom d'amitié , ait fini par accepter une place au service de l'Empereur , & qui pis est , par s'en justifier assez mal. Aussi se compare-t-il lui-même à un Charlatan enrhumé qui vendoit un remede infailible contre la toux. Lucien avoit commencé par être Philosophe : la réputation de ses ouvrages le fit rechercher : elle n'auroit dû servir qu'à rendre sa retraite plus sévère ; car la Philosophie est comme la dévotion , c'est reculer que de n'y pas faire des progrès : il se livra à l'empressement qu'on eut pour lui , devint homme du monde sans s'en appercevoir , & finit par être courtisan.

Le Sage en rendant à la naissance & à la fortune même les devoirs que la société lui prescrit , est en quelque sorte avare de ces devoirs ; il les borne à l'extérieur , parce qu'un Philosophe fait ménager & non pas encenser les préjugés de sa nation , & qu'il salue les idoles du peuple quand on l'y oblige ,

mais ne va pas les chercher de lui-même. Se trouve-t-il dans cette nécessité très-rare de faire sa cour que des motifs puissans & louables peuvent imposer quelquefois ? Enveloppé de ses talens & de sa vertu, il rit sans colere & sans dédain du personnage qu'il est alors obligé de faire. L'homme de qualité qui n'a que ses ayeux pour mérite n'est tout au plus aux yeux de la raison qu'un vieillard en enfance qui auroit fait autrefois de grandes choses ; ou plutôt c'est un homme à qui les autres sont convenus de parler une certaine langue, parce qu'une personne du même nom a eu quelques années auparavant ou du génie, ou du pouvoir, ou des richesses, ou de la célébrité, ou seulement du bonheur & de l'adresse.

Le Sage n'oublie point sur-tout que s'il est un respect extérieur que les talens doivent aux titres, il en est un autre plus réel que les titres doivent aux talens & sur lequel on ne se méprend pas quand on en est digne. Mais combien de Gens de Lettres pour qui la société des Grands est un écueil ! Si elle ne va pas jusqu'à la familiarité & à cette égalité parfaite hors de laquelle

tout commerce est sans douceur & sans ame, la distance humilie parce qu'on a de fréquentes occasions de la sentir ; & si la familiarité s'y joint c'est pis encore, c'est la fable du lion avec lequel il est dangereux de jouer. Un homme de Lettres forcé par des circonstances singulieres à passer ses jours auprès d'un Ministre, disoit de lui avec beaucoup de vérité & de finesse, *il veut se familiariser avec moi, mais je le repousse avec le respect.*

Parmi les grands Seigneurs les plus affables, il en est peu qui se dépouillent avec les Gens de Lettres de leur grandeur vraie ou prétendue jusqu'au point de l'oublier tout-à-fait. C'est ce qu'on apperçoit sur-tout dans les conversations où l'on n'est pas de leur avis. Il semble qu'à mesure que l'homme d'esprit s'éclipse, l'homme de qualité se montre, & paroisse exiger la déférence dont l'homme d'esprit avoit commencé par dispenser. Aussi le commerce intime des Grands avec les Gens de Lettres ne finit que trop souvent par quelque rupture éclatante ; rupture qui vient presque toujours de l'oubli des égards réciproques auxquels on a manqué de

part ou d'autre , peut-être même des deux côtés.

J'avouerai cependant , par égard pour la vérité , & non par aucun autre motif , qu'il est quelques grands Seigneurs qui méritent d'être exceptés : & si je ne craignois que leur nom & leur éloge ne devînt une satyre indirecte & injuste de ceux que j'omettrois sans les connoître , j'aurois le courage de les nommer ici. Le respect qu'on leur témoigne est d'autant plus sincere que l'attachement en est le principe , & d'autant plus juste qu'ils ne pensent pas à l'exiger ; leur familiarité sans masque & sans orgueil n'a rien de suspect , parce qu'elle est le fruit de l'estime qu'ils ont pour les talens , & du plaisir réel qu'ils trouvent dans la société des Gens de Lettres. En effet cette société est réellement la plus utile & la plus noble que puisse desirer un homme qui pense. Si les connoissances adoucissent l'ame , elles l'élevent aussi ; l'une de ces qualités est même la suite de l'autre , & il faut convenir malgré les reproches fondés qu'on fait aux Gens de Lettres que non-seulement ils sont supérieurs aux autres hommes par les lumieres , mais

qu'ils sont aussi en général moins vicieux dans leurs sentimens & dans leurs procédés. Comme leurs desirs sont plus bornés, ils sont un peu plus délicats sur les moyens de les satisfaire, & un peu plus reconnoissans de ce qu'on fait pour eux; car moins la reconnoissance a de devoirs à remplir, plus elle est scrupuleuse à s'en acquitter. M. Fouquet fut abandonné dans sa disgrâce de tous ceux qui lui devoient leur fortune; deux hommes de Lettres seuls lui restèrent fideles, la Fontaine & Pélisson; sans doute le nombre auroit pû en être plus grand, & je suis fâché de ne pouvoir joindre à ces deux noms ceux de Moliere & du grand Corneille. Mais enfin les Gens de Lettres se distinguèrent en cette occasion; & je suis surpris que dans une conjoncture peu éloignée le Directeur de l'Académie François ne l'ait pas rappelé avec complaisance une époque si glorieuse aux Lettres & aux descendans de ce Ministre.

Concluons de tout ce que nous venons de dire que les seuls grands Seigneurs dont un homme de Lettres doit désirer le commerce, sont ceux qu'il peut traiter & regarder en toute sûreté
comme

comme ses égaux & ses amis, & qu'il doit sans exception fuir tous les autres. Philoxene après avoir entendu des vers de Denysle Tyran, disoit, *qu'on me remene aux carrieres* ; combien de Gens de Lettres arrachés à leur obscurité, & tombés tout-à-coup dans un cercle de courtisans, devroient dire presque en entrant : *qu'on me remene à ma solitude*. Je n'ai jamais compris pourquoi l'on admire la réponse d'Aristipe à Diogene ; *si tu savois vivre avec les hommes, tu ne vivrois pas de légumes*. Diogene ne lui reprochoit point de vivre avec les hommes, mais de faire sa cour à un tyran. Ce Diogene qui bravoit dans son indigence le conquérant de l'Asie, & à qui il n'a manqué que de la décence pour être le modele des sages, a été le Philosophe de l'antiquité le plus décrié, parce que sa véracité intrépide le rendoit le fleau des Philosophes même ; il est en effet un de ceux qui ont montré le plus de connoissance des hommes, & de la vraie valeur des choses. Chaque siecle & le nôtre sur-tout auroient besoin d'un Diogene, mais la difficulté est de trouver des gens qui ayent le courage de l'être, & des gens qui

ayent le courage de le souffrir.

Parmi les Grands qui paroissent faire cas des Gens de Lettres , ceux qui ont quelques prétentions au bel esprit , forment une espece singuliere ; la vanité leur a donné ces prétentions , l'orgueil les empêche de les montrer indifféremment à tout le monde. Malgré cette lumiere générale dont se glorifie notre siecle philosophe , il est encore bien des gens , & bien plus qu'on ne croit , pour qui la qualité d'Auteur ou d'homme de Lettres n'est pas un titre assez noble. Il faut avouer que la nation Françoisé a bien de la peine à secouer le joug de la barbarie qu'elle a porté si longtems. Cela ne doit point surprendre ; la naissance étant un avantage que le hasard donne , il est naturel non-seulement de vouloir en jouir , mais encore de lui subordonner tous ceux dont l'acquisition est plus pénible. La paresse & l'amour-propre se trouvent également bien de ce partage.

Je sais que la plûpart des Grands se récrieront contre un tel reproche ; mais qu'ils interrogent leur conscience , qu'ils nous laissent même examiner leurs discours , & nous demeurerons

convaincus que le nom d'homme de Lettres est regardé par eux comme un titre subalterne qui ne peut être le partage que d'un état inférieur ; comme si l'art d'instruire & d'éclairer les hommes n'étoit pas après l'art si rare de bien gouverner le plus noble appanage de la condition humaine.

Pour se convaincre de ce que j'avance , il suffira de faire attention à l'espece d'accueil qu'on fait dans le monde aux Gens de Lettres. Il est à-peu-près de même genre que celui qu'on fait à certaines professions agréables , qui demandent sans doute des talens , mais qu'en les recherchant même nous affectons de rabaisser , comme nous honorons d'autres états , sans savoir pourquoi. L'ennui veut jouir du talent , & la vanité trouve moyen de le séparer de la personne. C'est ce qui fait que le rôle des Gens de Lettres est après celui des Gens d'Eglise le plus difficile à jouer dans le monde ; l'un de ces deux états marche continuellement entre l'hypocrisie & le scandale ; l'autre entre l'orgueil & la bassesse.

Faudra-t-il donc que les gens de Lettres renoncent tout-à-fait à la société

des Grands ? Indépendamment des exceptions que j'ai mises plus haut à cette regle, quelques considérations particulières obligent encore de la modifier & de la restreindre.

Ceux des Gens de Lettres à qui le commerce du monde ne peut être d'aucune utilité pour les objets de leurs études, doivent se borner aux Sociétés (de quelque espece qu'elles puissent être) où ils trouvent dans les douceurs de la confiance & de l'amitié un délassement nécessaire. A quoi serviroient à un Philosophe nos conversations frivoles, sinon à lui retrécir l'esprit, & à le priver d'excellentes idées qu'il pourroit acquérir par la méditation & par la lecture? Ce n'est point à l'hôtel de Rambouillet que Descartes a découvert l'application de l'Algebre à la Géométrie, ni à la Cour de Charles II. que Newton a trouvé la gravitation universelle; & pour ce qui regarde la maniere d'écrire, Malebranche qui vivoit dans la retraite, & dont les délassemens n'étoient que des jeux d'enfant, n'en est pas moins par son style le modele des Philosophes.

Il n'en est pas de même de ceux qu'

on appelle beaux esprits. Pour peindre les hommes dans un Ouvrage d'imagination, il faut les connoître; faits comme ils sont, on ne doit pas se flatter de les deviner, tant pis du moins pour qui les devine: le commerce du monde est donc absolument nécessaire à cette portion des Gens de Lettres. Mais il seroit à souhaiter du moins qu'ils fussent simples spectateurs dans cette société forcée, & spectateurs assez attentifs pour n'avoir pas besoin de retourner trop souvent à une comédie qui n'est pas toujours bonne à revoir; qu'ils assistassent à la piece comme le parterre qui juge les Acteurs, & que les Acteurs n'osent insulter: qu'en un mot ils y fussent à-peu-près dans le même esprit qu'Apollonius de Thyane alloit autrefois à Rome du tems de Néron, pour voir de près, disoit-il, quel animal c'étoit qu'un tyran.

Il est à desirer encore que ceux de nos Ecrivains qui entreprennent, soit dans une piece de théâtre, soit dans un autre ouvrage la peinture de leur siecle, ne se bornent pas à en emprunter le jargon. Ils croiroient faire l'histoire des hommes, & ne feroient que celle

de la Langue. C'est à ce langage entortillé, impropre & barbare, qu'on prétend reconnoître aujourd'hui les Auteurs qui fréquentent ce qu'on appelle la bonne compagnie, mais à qui cette fréquentation, quoiqu'on en dise, est très-funeste, & dont la maniere d'écrire vaudroit beaucoup mieux, comme l'expérience le prouve, s'ils vivoient dans une société moins brillante.

Il n'est donné qu'à un petit nombre d'hommes rares de se préserver de cette contagion; mais il est très-singulier que les Gens de Lettres, faits pour étudier, pour connoître, & pour fixer la Langue, soient presque tacitement convenus entr'eux de prendre sur ce point la loi des Grands, à qui ils devroient la donner. Dans le tems que notre Langue n'étoit encore, grace aux Tribunaux d'esprit, qu'un mélange bisarre de bas & de précieux, les grands Ecrivains la devinoient pour ainsi dire, en proscrivant de leurs Ouvrages les tours & les mots qu'ils sentoient devoir bientôt vieillir: c'est ce que Pascal a fait dans ses Provinciales, ouvrage qu'on croiroit de nos jours, quoique compo-

fé il y a près de cent ans. Aujourd'hui que notre Langue se dénature & se dégrade, les grands Ecrivains la devineront de même, en proscrivant de leurs écrits le ramage éphémère de nos Sociétés. Peut-être deviendra-t-il enfin si ridicule, que nos Auteurs se trouveront plus ridicules encore de l'avoir adopté, & qu'ils en reviendront au vrai & au simple. Peut-être aussi cet heureux tems ne reviendra-t-il jamais. Il y a bien de l'apparence que ce sont des circonstances pareilles qui ont corrompu sans retour la langue du siècle d'Auguste.

Un des principaux inconvéniens de la société des Grands & des Gens de Lettres, & pourtant un des principaux moyens par lesquels ceux-ci espèrent parvenir à l'estime & à la considération, est cette fureur de protéger qui produit parmi nous ce qu'on appelle des Mécènes. Que le favori d'Auguste seroit surpris de voir son nom si souvent profané, & le ton rampant que les Gens de Lettres prennent avec ceux qui le portent ? Horace écrivoit à Mécène, c'est-à-dire au plus grand Seigneur du plus grand Empire qui fût jamais, sur un ton d'égalité qui faisoit

honneur à l'un & à l'autre ; & dans notre Nation si éclairée, si polie, & qui se prétend si peu esclave, un homme de Lettres qui parleroit à son *protecteur* comme Horace parloit au sien, seroit blâmé de ses confreres même. La forme trop ordinaire de nos Epîtres dédicatoires est une des choses qui ont le plus avili les Lettres. Presque toutes rétentissent de l'honneur que les Grands font aux Lettres en les aimant, & nullement de l'honneur & du besoin qu'ils ont de les aimer. Il semble que la bassesse & la fausseté ayent été jugés les attributs nécessaires de ces sortes d'ouvrages, comme si des louanges données avec noblesse n'étoient pas plus flatueuses pour celui qui les reçoit, & plus honorables pour celui qui les donne.

Faut-il s'étonner après cela que tant de talens médiocres, mais humbles, soient élevés au dépens du génie ? L'Orphée de notre Nation, qui en faisant changer si rapidement de face à la Musique Française, a préparé une révolution qu'il ne tient qu'à nous d'entrevoir, n'est-il pas, pour ne point chercher d'autres exemples, l'objet de la

haine & de la persécution d'un grand nombre de Mécènes, sans avoir d'autre crime auprès d'eux, que d'être supérieur à leurs protégés ? Il est vrai qu'à l'exception d'un petit nombre de grands Seigneurs assez heureux pour sentir tout le prix du talent de cet homme célèbre, & assez courageux pour le dire, les autres n'ont pas la satisfaction de voir le public ratifier leur avis, & finissent au contraire par souscrire d'assez mauvaise grace au jugement de la Nation ; jugement qu'ils auroient prévenu (sans savoir pourquoi) si l'illustre Artiste avoit daigné faire semblant de les consulter sur sa Musique. Ses succès & sa gloire sont un exemple bien sensible de ce que nous disions plus haut, que l'autorité des Gens de Lettres l'emporte à la longue : c'est à leur suffrage qu'il doit, après lui-même, la réputation dont il jouit malgré la cabale & l'envie. Ce n'est pas que j'approuve le fanatisme de quelques-uns de ses admirateurs ; l'estime du sage est plus tranquille ; mais c'est le propre des grands talents de faire des fanatiques, & il faut s'attendre à en rencontrer dans un siècle où c'est une espèce d'héroïsme que

de célébrer les génies supérieurs, comme on doit s'attendre à faire naître des enthousiastes, des flagellans & des convulsionnaires dans les sectes qu'on persécute.

Il ne faut pas s'étonner que les petits talens, plus à portée de l'esprit & de l'ame du commun des hommes, soient ce qu'ils aiment par préférence. Corneille pour la consolation des grands génies qui le suivront, a été constamment persécuté par presque tous les amateurs de son tems, dont Scuderi & Boissier étoient les héros. Cela devoit être : ce n'est point dans une antichambre que l'on apprend à dire, à penser, & à faire de grandes choses ; & Corneille plus répandu auroit été plus loué, mais n'eut jamais fait Poëte. Racine à qui peut-être il n'a manqué pour surpasser Corneille que d'avoir vécu comme lui, n'a pas laissé d'avoir des adversaires à combattre ; cet esprit de courtisan qu'il possédoit trop, & qui sans *Athalie*, *Phedre*, & *Britannicus*, feroit une espece de tache à sa gloire, ne l'a pas empêché d'effuyer bien des chagrins de la part de ceux dont *Pradon* étoit l'esclave & l'idole.

Ce doit être néanmoins une consolation pour les talens persécutés , que de voir avec quelle satisfaction le public se plaît à casser les arrêts des prétendus gens de goût ; c'est presque une chute sûre pour un ouvrage que leur estime ; ils croient en annonçant les talens de leurs protégés , inspirer pour eux une prévention favorable ; la Nation au contraire pour qui toute occasion d'exercer sa liberté est précieuse , & qui s'apperçoit qu'on veut surprendre ou enlever de force son suffrage , se trouve dès-là moins disposée à l'accorder. Il en est de même des ouvrages annoncés qu'on attend depuis long-tems ; le public ne vit pas d'espérance ; plus elle a été longue , plus il veut que les effets y répondent , & malheur à qui le vient frustrer de son attente. Ce n'est point à toute cette ostentation si ridicule & si inutile que l'on doit la réussite d'un ouvrage. C'est à des amis éclairés & sévères qu'on en fait juges dans le secret , qui n'approuvent que quand ils ne sauroient faire autrement , & aux avis desquels on défère avec docilité.

Je n'ai jusqu'à présent parlé que des

amateurs qui se bornent à appuyer les Gens de Lettres de leur puissant crédit & de leur foible suffrage ; j'entends ici par crédit , celui qui se réduit à procurer des admirateurs , & non celui qui a le courage de tenir tête à des adversaires puissans. L'expérience ne prouve que trop que les talens persécutés n'ont rien à attendre de ce côté-là , & que les ennemis chassent bien-tôt les protecteurs. Mais les Gens de Lettres s'imaginent peut-être qu'ils trouveront plus de ressource dans les lumieres de certains amateurs , qu'on peut diviser en deux classes.

La premiere renferme ceux qui se connoissent assez pour n'oser paroître au grand jour , mais qui ne se bornent pas , comme la plûpart de leurs confreres , à commander durant leur digestion du sublime à un Poëte , ou des découvertes à un Savant ; ils ont de plus la prétention d'éclairer leurs courtisans , de leur fournir des plans d'ouvrages , & de les diriger dans l'exécution. Je suis surpris qu'un protégé n'ait pas le courage de leur dire ce que disoient à Colbert quelques Négocians qu'il instruisoit , *laissez-nous faire ; ce*

Colbert assez grand homme pour ne parler que de ce qu'il entendoit , & pour donner sur le commerce des avis utiles , l'étoit assez en même tems pour trouver bon que des gens plus éclairés que lui s'en tinssent à leurs propres lumières.

Dans la seconde classe des Mécenés font ceux qui aspirent eux-mêmes à la gloire d'être Auteurs. Il en est peu à qui cette entreprise ne réussisse , grace à l'adulation qui les encense : ne fussent-ils que les peres adoptifs d'un ouvrage médiocre publié sous leur nom , cent plumes s'empresseroient à le célébrer ; depuis les Héros jusqu'aux Therfites de la Littérature , tout leur crierait qu'ils ont produit un chef-d'œuvre : n'eussent-ils fait qu'un almanach , on leur démontreroit qu'ils ont trouvé le système du monde.

C'est principalement à certains Journalistes étrangers que ce reproche s'adresse ; (car je n'ose croire que parmi ceux de France , il y en ait aucun qui le mérite). D'une main ils élèvent à la médiocrité puissante des statues d'argile , & de l'autre ils font de vains efforts pour mutiler les statues d'or des

grands hommes sans protection & sans crédit. Dans leurs mémoires périodiques qu'on peut appeler comme M. de Voltaire appelle l'histoire, d'immenses archives de mensonge & d'un peu de vérité, presque tout est loué excepté ce qui mérite de l'être. Aussi le bien qu'ils disent des mauvais Livres les décrédite encore plus que le mal qu'ils voudroient faire aux bons. On pourroit comparer les Journalistes dont je parle, à ces mercenaires subalternes établis pour lever les droits aux portes des grandes villes, qui visitent sévèrement le peuple, laissent passer avec respect les grands Seigneurs, permettent la contrebande à leurs amis, la font très-souvent eux-mêmes, & saisissent en revanche pour contrebande ce qui n'en est pas. On ne doit point au reste exiger des Critiques une injustice aussi basse que la flatterie; mais il est au moins permis de les exhorter à distinguer l'ouvrage & l'Auteur.

Il est une dernière sorte d'amateurs qui méritent avec quelque raison d'être plus considérés que les autres, & qu'on peut regarder comme des protecteurs plus réels de la Littérature; ce sont ceux qui cherchent à contribuer au

progrès des Sciences & des Arts par leurs bienfaits. Je plains les Gens de Lettres à qui leur fortune rend nécessaire une ressource si triste & si dangereuse; c'est à eux de mettre au moins dans leur conduite tant de dignité & de noblesse que ce soit au bienfaiteur même à leur avoir obligation. Je paye avec usure à votre pere le bien qu'il m'a fait, disoit Xenocrate à un de ses disciples; car je suis cause qu'il est loué de tout le monde.

Feu M. l'Abbé de Saint-Pierre, cet homme dont les écrits pouvoient être les rêves d'un homme de bien, mais dont l'histoire très-philosophique seroit réellement pour notre siècle une espece de rêve, se privant autrefois en faveur de M. Varignon d'une portion considérable de sa fortune, lui disoit : *Je ne vous donne pas une pension, mais un contrat; parce que je ne veux pas que vous dépendiez de moi.* Espece d'héroïsme bien digne d'être proposé pour modele à tous les bienfaiteurs. Ce n'est qu'à ce prix qu'on mérite de l'être; mais combien peu voudroient d'un pareil titre à de pareilles conditions?

Quelle leçon que l'exemple de M. l'Abbé de Saint-Pierre pour certains

bienfaiteurs souvent aussi avares que vains , qui se croient les peres de la Littérature pour quelques bienfaits très-légers fort au-dessous de leur fortune , & qu'ils prennent même le soin de divulguer secrètement ? Quand on oblige d'honnêtes gens , on doit laisser parler en eux la reconnoissance , elle fait s'imposer à elle-même des lois sévères. Mais les hommes sont si attentifs à saisir tout ce qui peut leur donner de la supériorité sur leurs semblables , qu'un bienfait accordé est regardé pour l'ordinaire comme une espece de titre , une prise de possession de celui qu'on oblige , un acte de souveraineté dont on abuse pour mettre quelque malheureux dans sa dépendance. On a beaucoup écrit & avec raison contre les ingrats , mais on a laissé les bienfaiteurs en repos , & c'est un chapitre qui manque à l'histoire des Tyrans.

Aussi l'étroit nécessaire est-il pour une ame bien née le plus grand obstacle à la fortune. L'indigence absolue mene bien plus sûrement aux places & aux richesses ; parce qu'en forçant à l'esclavage , elle y accoûture. Que l'orgueil & le despotisme des bienfaiteurs

rendent les bienfaits redoutables , & quelquefois humilians ! Quel mal ne font-ils pas aux talens même de ceux qu'ils obligent ? Les bienfaits bassement reçus , communiquent à l'ame un avilissement qui dégrade insensiblement les idées , & dont les écrits se ressentent à la longue : car le style prend la teinture du caractère. Ayez de la hauteur dans les sentimens , votre maniere d'écrire fera ferme & noble. Je ne nie pas qu'il puisse y avoir des exceptions à cette regle , comme il y en a à tout ; mais ces exceptions seroient une espece de phénomène.

Les Romains disoient ; *du pain & des spectacles* : qu'il seroit à desirer que tous les Gens de Lettres eussent le courage de dire ; *du pain & la liberté* : je parle de liberté non-seulement dans leurs personnes , mais aussi dans leurs écrits ; je ne la confonds pas avec cette licence condamnable qui attaque ce qu'elle devroit respecter : le vrai courage est celui qui combat les ridicules & les vices , ménage les personnes , & obéit aux lois. LIBERTÉ, VÉRITÉ, & PAUVRETE, (car quand on craint cette dernière on est bien loin des deux autres).

voilà trois mots que les Gens de Lettres devroient toujours avoir devant les yeux, comme les Souverains celui de POSTÉRITÉ.

Parmi les différens Mécenés de notre siècle, il s'en trouve qui étant parvenus à la fortune par les Lettres, ou par ce qui leur ressemble, prennent sous leur protection d'autres hommes de Lettres, moins riches & quelquefois plus éclairés qu'eux. A voir la manière dont ils les traitent, on seroit tenté de croire que le mot de République des Lettres est bien mal imaginé; rien n'est moins républicain que leur conduite & leur manière d'agir envers leurs semblables. Ils paroissent persuadés qu'eux seuls méritent d'être riches; & dans le tems même où ils se plaignent de leur indigence au milieu d'un bien très-honnête, parlez-leur d'un homme de Lettres qui possède à peine le nécessaire, ils ne manquent pas de le trouver fort à son aise. Tu as raison, leur eût répondu Diogene, mais je voudrois te voir seulement un jour à ma place.

Les Mécenés dont je parle ont pour maxime qu'un homme de Lettres doit

être pauvre. La raison qu'ils en donnent est que la nécessité aiguise le génie , & que l'opulence l'engourdit & en affoiblit l'exercice ; mais leur véritable motif est d'avoir par ce moyen une cour plus nombreuse & plus de bouches pour les flatter.

J'avoue qu'ils en font quelquefois punis. Il n'est pas absolument sans exemple de voir ces despotes de la Littérature , célébrés par les Etrangers & par les François , survivre pour la frayeur de leurs semblables , à leur réputation Littéraire , lorsqu'ils cessent par le changement des circonstances , de pouvoir faire ni bien ni mal.

C'est d'après ce même principe de la dépendance prétendue où doivent être les Gens de Lettres , qu'on a vu s'établir dans quelques célèbres Académies l'esprit de despotisme qui y régit , & qui j'ose le dire auroit été funeste aux progrès des Sciences , sans les talens supérieurs de plusieurs membres de ces compagnies ; car dans un état despotique les vertus de citoyen sont des vertus de dupe : mais il faut savoir être dupe quelquefois , & il se trouve toujours des gens assez bien nés pour

l'êtré. Le Cardinal de Richelieu avoit donné à l'Académie Françoisé une forme très-simple & très-noble , mais aussi c'étoit le Cardinal de Richelieu. Il sentit malgré le système de despotisme dont il étoit rempli , & qu'il étendoit si loin , que la forme Démocratique convenoit mieux qu'aucun autre à un Etat tel que la république des Lettres qui ne vit que de sa liberté ; cet homme rare qui connoissoit le prix des talens , voulut que dans l'Académie Françoisé l'esprit marchât sur la même ligne à côté du rang & de la noblesse , & que tous les titres y cédaient à celui d'homme de Lettres. Il voulut que cette Académie fut presque entièrement composée des bons Ecrivains de la nation , pour la décorer aux yeux des Sages , d'un petit nombre de grands Seigneurs , pour la décorer aux yeux du peuple ; que ces derniers vinssent remplir seulement les places que les grands Ecrivains laisseroient vuides ; qu'ainsi dans l'Académie Françoisé les préjugés servissent à honorer le talent , & non le talent à flater les préjugés , & qu'on eût sur-tout l'attention d'en exclure ceux qui prétendant être à la fois grands

Auteurs & grands Seigneurs , ne feroient ni l'un ni l'autre. Il n'imaginoit pas qu'un jour certaines gens dussent être choqués de se voir dans l'Académie Françoisse entre Despréaux & Racine , place dont Mécène se feroit fait honneur & qu'il n'eût occupée qu'avec modestie. En un mot le Cardinal de Richelieu vit sans peine qu'il étoit trop dangereux d'établir dans les Compagnies Littéraires un esprit d'inégalité capable d'y entretenir le trouble , de rebuter les grands talens , de remplir à la longue ces Sociétés illustres de gens médiocres à qui le titre d'Académicien est nécessaire , & de rendre les récompenses Littéraires trop dépendantes du caprice & de l'envie.

Ces récompenses au reste ne sont pas si nécessaires qu'on le croit aux progrès des Lettres , même dans notre nation. Corneille , la Fontaine & beaucoup d'autres ont été sans elles , & sans elles apparemment Racine auroit fait ses Tragédies & Despréaux son Art Poétique ; sans elles notre siècle a produit la Henriade , l'Esprit des Lois , Hippolyte & Aricie , & plusieurs beaux Ouvrages des mêmes Auteurs & de

quelques autres. Les grands talens n'ont besoin pour se développer d'aucun autre principe que de l'impulsion de la Nature. C'est elle & non la fortune qui force un grand homme à l'être. C'est elle qui au milieu des guerres civiles a peuplé la Flandre de Peintres habiles & pauvres. C'est elle qui a donné à l'Italie tant d'Artistes célèbres dont un petit nombre a vécu dans l'opulence.

On se tromperoit néanmoins si on avançoit sans restriction que les récompenses mal distribuées découragent toujours les génies supérieurs : elles sont bonnes quelquefois à faire produire de grandes choses à ceux qui ne les obtiennent pas , ils travaillent non dans l'espoir d'y parvenir, mais dans la vûe de les mériter. Telle est l'utilité principale de ces récompenses, sur-tout lorsqu'elles sont répandues pêle-mêle & à pleines mains. Ne désirons donc point qu'on en tarisse la source. Le découragement que cette conduite introduiroit du moins pour un tems parmi les Gens de Lettres , seroit à mon avis un plus grand mal que les hommages & l'espece d'idolatrie à laquelle l'intérêt les oblige ; & je ne veux point res-

sembler à cet Empereur insensé qui fit brûler la Bibliothèque de Constantinople , parce que les Gens de Lettres de son Empire avoient de la dévotion aux Images. Je crois seulement que les récompenses devroient être moins fréquentes ; ce seroit le moyen qu'elles fussent distribuées plus à propos ; l'économie est plus éclairée que la profusion. Par-là les hommes seront remis plus à leur place , les graces devenues moins faciles à obtenir ne seront plus disputées que par ceux qui pourront les mériter ; & les Ecrivains , les Philosophes , les Artistes célèbres , trouveront d'ailleurs dans l'estime de leur nation un prix assez flatteur pour attendre patiemment d'autres récompenses , ou pour faire rougir ceux qui les en priveroient.

Mais ce que les Grands ne doivent point oublier quand ils veulent faire du bien aux Lettres , c'est que la considération personnelle est la récompense la plus réelle des talens , celle qui met le prix à toutes les autres ou même qui en tient lieu. C'est à elle que la Grèce a dû les grands hommes qu'elle a produits en tout genre ; c'est la faveur la

plus précieuse que les Lettres reçoivent aujourd'hui d'un Monarque qui occupe le trône avec les lumieres & les vertus de Julien sans en avoir la superstition. L'indifférence de Charles-Quint pour les Lettres , transmise à ses descendans , semble être une des principales causes qui ont retardé les progrès de l'esprit dans les pays de sa dépendance. La Prusse par une raison contraire sera redevable à FRÉDÉRIC des progrès qu'elle va faire dans les Sciences & dans les Arts. Supérieur aux préjugés , le seul mérite chez ce Monarque distingue les hommes. La lumiere & la vérité , si nécessaires & si cachées à la plupart des Princes , mais qu'il aime & qu'il connoît parce qu'il en est digne , sont le fruit de la liberté sage & nullement licentieuse qu'il accorde aux Lettres. Les talens , le malheur & la Philosophie donnent des droits à ses bontés. Son goût pour les Sciences & pour les beaux Arts , est d'autant plus éclairé , d'autant plus vrai , & d'autant plus louable , qu'il ne prend rien sur des soins plus importants , & qu'il fait être Roi avant toute autre chose. Aussi les éloges qu'il reçoit
ne

ne se bornent pas au suffrage de ses sujets ; ratifiés par toute l'Europe , dont la voix unanime est la pierre de touche du mérite des Souverains , ils le feront par le jugement des siècles futurs qu'on peut lui annoncer d'avance parce qu'il n'a point à le redouter. Puisse-t-il recevoir cet hommage foible , mais désintéressé , d'un homme de Lettres dont la flatterie n'a point encore avili la plume , qui n'aura peut-être jamais l'honneur de l'approcher , que l'amitié retient dans sa patrie , parce qu'elle lui tient lieu de fortune , & qui ne veut de lui que son estime.

Que ne puis-je pour l'honneur de notre nation en dire autant de tous nos Mécènes ! Mais la vérité & la justice s'opposent à la bonne volonté que j'ai pour eux. Je puis protester au moins de n'avoir voulu appliquer à aucun en particulier les réflexions critiques qu'on pourra trouver dans cet Ecrit ; si contre mon intention , quelqu'un croyoit s'y reconnoître , je n'aurois d'autre réponse à lui faire que celle de Protogène à Démétrius ; *je ne puis croire que vous fassiez la guerre aux Arts* ; car une protection mal entendue , est une véri-

table guerre qu'on fait aux talens. Heureux au moins les Gens de Lettres s'ils reconnoissoient enfin , que le moyen le plus sûr de se faire respecter , est de vivre unis & presque renfermés entr'eux ; que par cette union ils parviendront sans peine à donner la loi au reste de la nation sur les matieres de goût & de Philosophie ; que la véritable estime est celle qui est distribuée par des gens dignes d'être estimés eux-mêmes ; que la charlatannerie enfin est une farce qui dégrade le spectateur & l'acteur ; & que la soif de la réputation & des richesses est une des causes qui contribueront le plus parmi nous à la décadence des Lettres.

Tels sont les réflexions & les vœux d'un Ecrivain sans manège , sans intrigue , sans appui , & par conséquent sans espérance , mais aussi sans soins & sans desirs. Je sai que les faux intérêts des hommes s'opposeront toujours à leur intérêt véritable , & ce pourroit bien être la république de Platon que je propose ici ; en ce cas je ne serai pas le premier Missionnaire qui avec des talens médiocres , de très-bonnes intentions , des raisons encore meilleu-

res & une conduite conforme à sa doctrine, aura eu le malheur de ne convertir personne. Mon exemple quoique par lui-même peu persuasif, & peu capable d'en imposer, sera peut-être enfin suivi par quelqu'un de nos beaux-Esprits les plus célèbres & les plus répandus. Je ne doute point qu'échappé à cette mer orageuse, que je n'ai fait qu'entrevoir, il ne puisse dire aux Gens de Lettres avec beaucoup de fruit & de vérité ;

*Parcite oves nimium procedere , non bene ripæ
Creditur : ipse aries etiam nunc vellera siccet.*

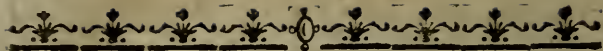


1875
The first of the year
was a very cold one
and the weather was
very disagreeable
The first of the year
was a very cold one
and the weather was
very disagreeable
The first of the year
was a very cold one
and the weather was
very disagreeable

The first of the year
was a very cold one
and the weather was
very disagreeable

The first of the year
was a very cold one
and the weather was
very disagreeable
The first of the year
was a very cold one
and the weather was
very disagreeable
The first of the year
was a very cold one
and the weather was
very disagreeable
The first of the year
was a very cold one
and the weather was
very disagreeable


ESSAI
DE TRADUCTION
DE
QUELQUES MORCEAUX
DE TACITE.



EXCERPTA
EX TACITI
OPERIBUS.

ANNA-L. I. I.

URBEM ROMAM à principio reges habuere. Libertatem, & Consulatum L. Brutus instituit. Dictaturæ ad tempus sumebantur : neque Decemviralis potestas ultra biennium, neque Tribunorum militum consulare jus diu valuit. Non Cinnæ, non Sullæ longa dominatio : & Pompeii Crassique potentia, cito in Cæsarem ; Lepidi, atque Antonii arma, in Augustum cessere. Qui cuncta discordiis civilibus fessa, nomine Principis sub imperium accepit.



TRADUCTION

DE

QUELQUES MORCEAUX

DE TACITE.

*Préface des Annales de Tacite **.

ROME fut d'abord gouvernée par des Rois. Brutus lui donna la liberté & les Consuls. On créoit au besoin des Dictateurs passagers. Le pouvoir des Décemvirs ne dura que deux ans ; les Tribuns consulaires cessèrent bien-tôt. Cinna & Sylla régnerent peu : le sort des armes fit passer rapidement l'autorité , de Pompée & de Crassus à César , de Lepide & d'Antoine à Auguste. Ce Prince prit les rênes d'un Etat épuisé par les guerres civiles , & s'en rendit Souverain sous le nom de chef.

* Les Annales de Tacite contenoient depuis la fin du règne d'Auguste jusqu'à la fin du règne de Néron. Une partie en est perdue.

Hiiiij

Sed veteris populi Romani prospera vel adversa, claris scriptoribus memorata sunt: temporibusque Augusti dicendis non defuere decora ingenia, donec gliscente adulatione deterrerentur. Tiberii, Caiique, & Claudii, ac Neronis res, florentibus ipsis, ob metum falsæ; postquam occiderant, recentibus odiis compositæ sunt. Inde consilium mihi, pauca de Augusto, & extrema tradere: mox Tiberii principatum, & cætera; sine ira & studio, quorum causas procul habeo.

ANN. II. 70. III. 1. & seq.

CÆSAR paulisper ad spem erectus; dein fesso corpore, ubi finis aderat, adstantes amicos in hunc modum alloquitur: Si fato concederem, justus mihi dolor etiam adversus deos esset, quod me parentibus, liberis, patriæ, intra juventam præmaturo exitu raperent: nunc scelere Pisonis & Plancinæ interceptus, ultimas preces pectoribus vestris relinquo, re-

Des Auteurs illustres ont fait connoître la gloire & les malheurs de l'ancien peuple Romain ; l'histoire même d'Auguste a été écrite par de grands génies, jusqu'aux tems où la nécessité de flater les condamna au silence. A l'égard de Tibere , de Caius , de Claude , & de Néron , la crainte dissimula leurs vices tant qu'ils regnerent , la haine encore récente les exagéra dès qu'ils eurent les yeux fermés. J'écrirai donc en peu de mots la fin du règne d'Auguste , puis celui de Tibere & de ses successeurs ; sans fiel & sans bassesse : mon caractère m'en éloigne & les tems m'en dispensent.

Mort de Germanicus , & ses suites.

GERMANICUS * eut une légère espérance de guérir. Mais bien-tôt il sentit ses forces s'affoiblir & sa fin s'approcher : ses amis étoient autour de lui & il leur tint ce discours : « Si

* Germanicus étoit fils de Tibere par adoption. Il mourut en Syrie à Epidaphné fauxbourg d'Antioche. On croit que Tibere , jaloux de sa gloire , l'avoit fait empoisonner par Pison , & que Plancine , femme de Pison , étoit complice.

feratis patri ac fratri , quibus acerbitatibus dilaceratus , quibus insidiis circumventus , miserrimam vitam pessimā morte finierim. Si quos spes meæ , si quos propinquus sanguis , etiam quos invidia erga viventem movebat ; itlācrymabunt , quondam florentem , & tot bellorum superstitem , muliebri fraude cecidisse. Erit vobis locus querendī apud senatum , invocandī leges. Non hoc præcipuum amicorum munus est , prosequi defunctum ignavo questu ; sed quæ voluerit meminisse , quæ mandaverit exsequi : flebunt Germanicum etiam ignoti : vindicabitis vos , si me potius quam fortunam meam fovebatis. Ostendite populo Romano divi Augusti neptem , eandemque conjugem meam : numerate sex liberos. Misericordia cum accusantibus erit : fingentibusque scelestā mandata , aut non credent homines , aut non ignoscent. Juravere amici , dextram morientis contingentes , spiritum ante quam ultionem amis-
suros.

» une mort naturelle m'enlevoit , je
» pourrois avec quelque justice me
» plaindre des Dieux même , de me
» voir arraché dans la fleur de mon
» âge à ma patrie & à ma famille. Mais
» immolé aujourd'hui par le crime de
» Pison & de Plancine , c'est à vos
» cœurs que je confie mes dernières
» prières. Allez apprendre à mon pere
» & à mon frere les chagrins cruels
» qu'on m'a fait souffrir , les embûches
» qu'on m'a tendues , & la mort funes-
» te qui termine ma vie infortunée.
» Ceux que les liens du sang & mes es-
» pérances m'ont attachés , ceux même
» que l'envie avoit indisposés contre
» moi , pleureront le sort d'un jeune
» Prince qui n'a survécu à tant de com-
» bats que pour périr au milieu de sa
» gloire par la méchanceté d'une fem-
» me. Reclamez la justice du Sénat ; in-
» voquez les lois. Le principal devoir
» de l'amitié n'est pas d'honorer par de
» vains regrets celui qu'on a perdu ,
» mais de se souvenir de ses dernières
» volontés & de s'y conformer. Les in-
» différens même pleureront Germani-
» cus ; vous le vengerez , si vous l'ai-
» miez plus que sa fortune. Montrez

*Tum ad uxorem versus , per memoriam
sui , per communes liberos oravit , exue-
ret ferociam , sævienti fortunæ submitteret
animum ; neu regressa in urbem æmula-
tione potentiæ validiores irritaret. Hæc
palam , & alia secreto , per quæ ostende-
re credebatur metum ex Tiberio. Neque
multo post extinguitur , ingenti luctu pro-
vinciæ & circumjacentium populorum. In-
doluere exteræ nationes regesque ; tanta
illi comitas in socios , mansuetudo in hos-
tes ; visuque & auditu juxta venerabilis ,
cum magnitudinem & gravitatem summæ
fortunæ retineret , invidiam & arrogan-
tiam effugerat.*

» aux Romains la petite-fille d'Auguste
» mon épouse : Comptez en leur pré-
» sence mes six enfans. Vous rendrez
» intéressant le personnage d'accusa-
» teur ; & si les accusés supposent un
» ordre cruel , ou on ne les croira pas ,
» ou ils ne seront pas moins punis ».
Les amis du Prince mourant lui tou-
chant la main , jurèrent de périr ou de
le venger.

Se tournant alors vers son épouse ;
il la conjura par les enfans qu'elle lui
avoit donnés & par le souvenir qu'el-
le lui devoit , d'adoucir sa fierté , de se
soumettre avec courage à la mauvaise
fortune , & de ne point irriter ses maî-
tres après son retour à Rome en leur
disputant l'autorité. A ces discours pu-
blics ; il joignit , dit-on , des avis se-
crets de se défier de Tibere. Peu de
tems après il expira , laissant dans une
désolation profonde la province entie-
re & toutes les nations qui l'environ-
noient. Les Etrangers & leurs Rois le
pleurerent ; tant ce Prince aimable pour
les alliés , humain envers les ennemis ,
inspiroit de vénération par ses discours
& par sa présence seule ; n'ayant con-
servé de la grandeur suprême que la

Funus sine imaginibus & pompa , per laudes , & memoriam virtutum ejus celebre fuit. Et erant qui formam , ætatem , genus mortis , ob propinquitatem etiam locorum , in quibus interiit , Magni Alexandri fatis adæquarent. Nam utrumque corpore decoro , genere insigni , haud multum triginta annos egressum , suorum insidiis externas inter gentes occidisse : sed hunc mitem erga amicos , modicum voluptatum , uno matrimonio , certis liberis egisse : neque minus præliatorem , etiam si temeritas abfuerit , præpeditusque sit percussas tot victoriis Germanias servitio premere : quod si solus arbiter rerum , si jure & nomine regio fuisset , tanto promptius affecuturum gloriam militiæ , quantum clementia , temperantia , cæteris bonis artibus præstitisset. Corpus antequam cremaretur nudatum in foro Antiochensium , qui locus sepulturæ destinabatur : prætulert-ne veneficii signa , parum constitit : nam ut quis misericordia in Germanicum , & præsumpta suspicione , aut favore in Pisonem pronior , diversi interpretabantur ,

dignité & la noblesse , & non la hauteur qui la rend odieuse.

Ses funérailles , sans images & sans pompe , furent célèbres par le souvenir & par l'éloge de ses vertus. On le comparoit à Aléxandre le Grand pour la figure , l'âge , le genre de mort , le peu de distance même des lieux de leur décès. On disoit que l'un & l'autre , bien fait de sa personne, d'une naissance illustre, à peine âgé de trente ans, avoit péri dans une terre étrangere par la méchanceté des siens ; que Germanicus plus doux envers ses amis , plus modéré dans ses plaisirs , borné à un seul mariage , sans enfans naturels , aussi brave & moins téméraire , eût aisément sans la manœuvre de ses ennemis affermi la Germanie après l'avoir tant de fois vaincue ; qu'il ne lui avoit manqué que d'être le maître & de disposer des armées en Souverain pour égaler bientôt dans la gloire de ses armes cet Aléxandre qu'il surpassoit par sa clémence, par sa modération & par ses autres vertus. Son corps , avant que d'être brûlé, fut exposé nud dans la place publique d'Antioche , lieu destiné à sa sépulture, Il est incertain si l'on y recon-

At Agrippina , quamquam defessa luctu , & corpore ægro , omnium tamen quæ ultionem morarentur intolerans , ascendit classem cum cineribus Germanici , & liberis : misérantibus cunctis , quod femina nobilitate princeps , pulcherrimo modo matrimonio inter venerantes gratantesque aspici solita , tunc ferales reliquias sinu ferret , incerta ultionis , anxia sui , & infelici fecunditate fortunæ toties obnoxia. Pisonem interim apud Coum insulam nuntius adsequitur , excessisse Germanicum. Quo intemperanter accepto , cædit victimas , adit templa : neque ipse gaudium moderans , & magis insolescente Plancina , quæ luctum amissæ sororis tum primum læto cultu mutavit.

nut des marques de poison. On en parla différemment , selon le regret qu'on avoit de Germanicus , & les soupçons dont on étoit prévenu , ou selon l'amitié qu'on portoit à Pison.

Cependant Agrippine * , quoique malade & épuisée par la douleur , souffrant impatiemment tout ce qui pouvoit retarder sa vengeance , s'embarqua avec les cendres de Germanicus & ses enfans. Chacun regardoit avec compassion cette Princesse infortunée , qui un moment auparavant partageant la gloire & le rang de son époux recevoit les respects d'une cour nombreuse , & qui maintenant portoit dans son sein les tristes restes de ce qu'elle aimoit , incertaine de le venger , inquiète pour elle , & malheureuse par sa fécondité même qui multiplioit les objets de sa douleur. Pison reçut dans l'île de Cos la nouvelle de la mort de Germanicus. Il en fut si transporté qu'il courut au temple & immola des victimes. Plancine encore moins modérée , quitta sur le champ le deuil qu'elle portoit d'une sœur , pour marquer , mê-

* Femme de Germanicus , & mere de la fameuse Agrippine.

Affluebant centuriones, monebantque; prompta illi legionum studia, repeteret provinciam non jure ablatam, & vacuam. Igitur quid agendum consultanti, M. Piso filius properandum in urbem censebat: nihil adhuc inexpiabile admissum, neque suspiciones imbecillas aut inania famæ pertimescenda: discordiam erga Germanicum odio fortasse dignam, non pœna: & ademptione provinciæ, satisfactum inimicis. Quod si regrederetur, obsistente Sentio, civile bellum incipi; nec duraturos in partibus centuriones militesque, apud quos recens imperatoris sui memoria, & penitus infixus in Cæsares amor prævaleret.

Contra Domitius Celer ex intima ejus amicitia differuit: Utendum eventu. Pisonem, non Sentium, Suriæ præpositum:

me par ses habits , sa joie insolente.

Les Centurions venant trouver Pison en foule , l'assûroient « que l'armée » lui étoit favorable , qu'il falloit promptement retourner dans une Province » sans chef , & dont l'on avoit injustement chassé ». Il délibéra sur ce qu'il devoit faire ; & M. Pison son fils fut d'avis qu'il se rendît à Rome sans délai ; « qu'il n'étoit pas noirci au point » de ne pouvoir se justifier ; qu'il ne » falloit pas redouter des soupçons vagues & de faux bruits ; que ses différends avec Germanicus le rendroient » peut-être odieux au peuple , mais jamais criminel ; & que la perte de sa » place feroit d'ailleurs une espece de » satisfaction pour ses ennemis : mais » que s'il retournoit en Syrie , il faudroit combattre Sentius , & commencer une guerre civile ; & qu'il n'auroit pas long-tems pour lui les centurions & les soldats , chez lesquels » prévaudroit toujours le souvenir récent de leur général & l'amour gravé » dans leurs cœurs pour les Césars ».

Domitius Celer son intime ami , lui soutint au contraire « qu'il falloit profiter des conjonctures ; que c'étoit à

*huic fasces & jus prætoris, huic legiones
datas: si quid hostile ingruat, quam jús-
tius arma oppositurum, qui legati auctori-
tatem, & propria mandata acceperit? Relinquendum etiam rumoribus tempus;
quo senescant: plerumque innocentes, re-
centi invidiæ impares. At si teneat exerci-
tum, augeat vires, multæ quæ provideri
non possint, fortuito in melius casura. An
festinamus cum Germanici cineribus ad-
pellere, ut te inauditum & indefensum
planctus Agrippinæ, ac vulgus imperi-
tum, primo rumore rapiant? Est tibi Au-
gustæ conscientia, est Cæsaris favor, sed
in occulto: & periisse Germanicum nulli
jactantius mœrent, quam qui maxime læ-
tantur.*

» Pison , & non à Sentius , qu'on avoit
» donné la Syrie , l'autorité de Préteur ,
» les faisceaux & les légions ; que com-
» me Lieutenant de l'Empereur , & re-
» cevant directement ses ordres , il se-
» roit plus en droit de s'opposer aux
» mouvemens des ennemis ; qu'il fal-
» loit laisser même aux faux bruits le
» tems de vieillir ; que souvent la hai-
» ne , lorsqu'elle est toute récente , fait
» succomber un innocent même : mais
» que s'il favoit se rendre redoutable à
» la tête des troupes , le hasard ame-
» nerait des circonstances heureuses &
» imprévûes. Nous presserons - nous ,
» lui disoit-il , de débarquer à Rome en
» même tems que les cendres de Ger-
» manicus , afin qu'au premier bruit
» de votre arrivée une aveugle popu-
» lace soulevée par les pleurs d'Agrip-
» pine vous mette en pieces sans vous
» entendre ? Livie , * je le fais , vous
» approuve , l'Empereur vous favori-
» se , mais en secret : & plus ils gagnent
» à la mort de Germanicus , plus ils
» mettront d'ostentation dans leur dou-
» leur ».

* Mere de Tibere , & depuis femme d'Auguste ,
qui adopta Tibere.

Haud magna mole Piso promptus ferocibus in sententiam trahitur: missisque ad Tiberium epistolis, incusat Germanicum luxus & superbiam; seque pulsum, ut locus rebus novis patefieret, curam exercitus, eadem fide qua tenuerit, repetivisse.

At Romæ postquam Germanici valetudo percrebuit, cunctaque ut ex longinquo aucta in deterius afferebantur; dolor, ira, & erumpebant questus: Ideo nimirum in extremas terras relegatum: ideo Pisoni permissam provinciam: hoc egisse secretos Augustæ cum Plancina sermones: vera prorsus de Druso seniores locutos, displicere regnantibus civilia filiorum ingenia: neque ob aliud interceptos, quam quia populum Romanum æquo jure complecti reddita libertate agitaverint. Hos vulgi sermones audita mors adeo incendit ut ante edictum magistratuum, ante senatusconsultum, sumpto justitio desererentur fora, clauderentur domus; passim silentia & gemitus, nihil compositum in ostentationem: & quamquam neque insignibus lugentium abstinerent, altius animis mærebant. Forte negotiatores vivente adhuc

Pison porté par son caractère aux partis violens , suivit aisément ce conseil. Il écrivit à Tibere une lettre dans laquelle il décrioit le luxe & l'orgueil de Germanicus ; il ajoûtoit , que chassé de Syrie par ce Prince dont il eût trop éclairé les mauvais desseins , il venoit de reprendre avec sa fidélité ordinaire le commandement des troupes.

Cependant la nouvelle du danger de Germanicus s'étant répandue dans Rome , & ses circonstances étant encore envenimées par l'éloignement , la douleur , la rage , & les plaintes éclatent de toutes parts. « C'étoit pour cela , di-
» soit-on , qu'on l'avoit relégué à l'ex-
» trémité de la terre , qu'on avoit en-
» voyé Pison en Syrie : c'étoit-là le
» fruit des entretiens secrets de Livie
» & de Plancine. On ajoûtoit , que les
» vieillards avoient eu raison de dire
» au sujet de Drusus * , que rien n'é-
» toit plus odieux à un Souverain qu'
» un fils populaire ; que ces deux Prin-
» ces avoient péri l'un & l'autre pour
» avoir songé à rétablir dans Rome l'é-
» galité & la liberté ». La nouvelle de

* Pere de Germanicus , frere de Tibere , & fils de Livie.

Germanico Syria egressi , lætiora de valitudine ejus attulere : statim credita , statim vulgata sunt : ut quisque obvius , quamvis leviter audita , in alios , atque illi in plures cumulata gaudio transferunt , currant per urbem , moliuntur templorum fores , juvit credulitatem nox & promptior inter tenebras adfirmatio. Nec obstitit falsis Tiberius , donec tempore ac spatio vanarescerent. Et populus quasi rursus ereptum acrius doluit.

Honores ut quis amore in Germanicum aut ingenio validus , reperti , decretique : ut nomen ejus Saliari carmine caneretur :

la

la mort de Germanicus aigrit ces murmures : sans attendre ni édit des Magistrats , ni decret du Sénat , les tribunaux furent deserts , les maisons fermées ; tout pleuroit ou gardoit le silence ; la douleur se montrait sans art & sans feinte ; on la voyoit jusque dans les habits ; mais ce n'étoit qu'une foible image de l'affliction profonde des cœurs. Par hasard quelques marchands partis de Syrie dans le tems que Germanicus vivoit encore , rapporterent qu'il étoit mieux ; cette nouvelle est aussitôt crue , aussitôt divulguée ; ceux qui la reçoivent , la portent sans l'approfondir aux premiers qu'ils rencontrent , ceux-là à d'autres , la joie l'exagere de bouche en bouche , on court par toute la ville , on enfonce les portes des temples : les ténèbres de la nuit hâterent , entretinrent & affermirent l'erreur publique. Tibere peu empressé de la détruire , laissa le tems dissiper ces faux bruits. Alors on pleura Germanicus plus amèrement , comme si on l'eût perdu deux fois.

L'amitié & les talens s'empresserent à l'envi de lui décerner & de lui rendre des honneurs. On voulut que son nom

sedes curules sacerdotum Augustalium locis, superque eas querceæ coronæ statuerentur: ludos Circenses eburna effigies præiret, neve quis flamen aut augur in locum Germanici, nisi gentis Juliæ, crearetur. Arcus additi Romæ, & apud ripam Rheni, & in monte Syriæ Amano, cum inscriptione rerum gestarum, ac mortem ob Rempublicam obiisse: sepulchrum Antiochiæ ubi crematus: tribunal Epidaphnæ, quo in loco vitam finierat. Statuarum locorumve in quis coleretur, haud facile quis numerum inierit. Cum censeretur clypeus, auro & magnitudine insignis, inter auctores eloquentiæ; asseruit Tiberius, solitum paremque ceteris dicaturum: neque enim eloquentiam fortuna discerni; & satis illustre, si veteres inter scriptores haberetur. Equester ordo cuneum Germanici appellavit, qui Juniorum dicebatur; instituitque uti turmæ Idibus Juliis imaginem ejus sequerentur: pleraque manent: quædam statim omissa sunt, aut vetustas obliteravit,

fût célébré dans les hymnes des Saliens * ; qu'il eût parmi les Prêtres d'Auguste des chaires curules sur lesquelles on mettoit une couronne de chêne ; que dans les jeux du cirque sa statue d'ivoire précédât ; qu'on ne choisît que dans la famille des Césars son successeur à la dignité de Flamen & d'Augure ; qu'on lui construisît à Rome , sur le bord du Rhin , & sur le mont Amanus en Syrie des Arcs de triomphe , avec une inscription qui parlât de ses exploits , & qui annonçât qu'il étoit mort pour la République ; un tombeau à Antioche où son corps avoit été brûlé ; un Tribunal à Epidaphne où il avoit cessé de vivre. Il seroit presque impossible de compter ses statues & les lieux où on lui rendit un culte. On vouloit lui consacrer , parmi les Orateurs , un bouclier d'or d'une forme & d'une richesse extraordinaires. Mais Tibere dit ,
« qu'il falloit se borner à un bouclier
» semblable aux autres ; que la supériorité du rang ne décidoit point de celle
» de l'éloquence , & qu'il suffisoit à la
» gloire de Germanicus d'être compté
» parmi les anciens Ecrivains ». L'Or-

* Prêtres de Mars.

Nihil intermissa navigatione hiberni maris Agrippina Corcyram insulam advehitur, littora Calabriae contra sitam. Illic paucos dies componendo animo insinit, violenta luctu, & nescia tolerandi. Interim adventu ejus audito, intimus quisque amicorum & plerique militares, ut quisque sub Germanico stipendia fecerant, multique etiam ignoti vicinis è municipiis, pars officium in principem rati, plures illos secuti, ruere ad oppidum Brundisium; quod naviganti celerrimum, fidelissimumque adpulsu erat. Atque ubi primum ex alto visa classis, complentur non modo portus & proxima maris, sed niētia ac tecta, quaque longissime prospectari poterat, incurrentium turba, ac rogantium inter se, silentione an voce aliqua egredientem exciperent? neque satis constabat quid pro tempore foret: cum classis paulatim successit, non alacri ut assolet remigio, sed cunctis ad tristitiam compositis. Post-

dre des Chevaliers donna le nom de Germanicus à l'escadron des Juniens, & voulut que l'image de ce Prince fût portée à leur tête le quinze de Juillet. La plûpart de ces honneurs subsistent; quelques-uns furent négligés dès lors, ou abolis par le tems.

Agrippine n'ayant point interrompu sa navigation, malgré la rigueur de la saison & de la mer, arriva dans l'île de Corfou, située vis-à-vis des côtes de Calabre. Là succombant à la violence de sa douleur & trop foible pour tant de maux, elle employa quelques jours à reprendre ses esprits. La nouvelle de son arrivée s'étant répandue, ses plus intimes amis, & la plûpart des Officiers qui avoient servi sous Germanicus accoururent à Brindes dont le port étoit le plus sûr & le plus proche. Un grand nombre d'indifférens les suivit en foule des villes municipales voisines, les uns croyant faire leur cour à Tibère, les autres par curiosité. Dès qu'on apperçut la flotte en mer, le port, le rivage, les toits des maisons, & les lieux même les plus éloignés d'où l'on pouvoit la voir, furent couverts d'une multitude immense de spectateurs. Ils

quàm duobus cum liberis feralem urnam tenens egressa navi, defixit oculos; idem omnium gemitus, neque discerneres proximos, alienos, virorum, feminarumve planctus: nisi quod comitatum Agrippinæ longo mœrore fessum, obvii & recentes in dolore anteibant.

Miserat duas prætorias cohortes Cæsar, addito ut magistratus Calabria, Apulique, & Campani, suprema erga memoriam filii sui munera fungerentur. Igitur tribunorum, centurionumque humeris cineres portabantur: præcedebant incompta signa, versi fasces: atque ubi colonias transgrederentur, atrata plebes, trabeati equites, pro opibus loci, vestem, odores, aliaque funerum solemnia cremabant: etiam quorum diversa oppida, tamen ob-

se demandoient les larmes aux yeux si l'arrivée d'Agrippine devoit être marquée par leur silence ou par leurs cris. Tandis que ces différens mouvemens les agitoient , la flote s'approcha , non avec les cris de joye ordinaires des rameurs , mais plongée dans une tristesse morne. A peine Agrippine fut-elle débarquée avec deux de ses enfans , les yeux fixés en terre * , & tenant l'urne fatale , qu'un cri général se fit entendre. On ne distinguoit ni les proches , ni les étrangers , ni les femmes , ni les hommes. Seulement le cortège d'Agrippine épuisé & comme rassasié de larmes , montrait moins sa douleur qu'un peuple qui voyoit ce spectacle pour la première fois.

Tibere avoit envoyé au-devant d'elle deux Cohortes Prétoriennes avec ordre aux Magistrats de la Calabre , de la Pouille , & de la Campanie , de rendre à la mémoire de son fils les derniers devoirs. Les cendres étoient portées sur les épaules des Tribuns & des Centurions , précédées des enseignes sans or-

* C'est le sens que Gordon donne à *defixit oculos* ; d'autres l'entendent des yeux fixés sur Agrippine , mais le premier sens fait une plus belle image.

vii, & viſtimas atque aras Diis Manibus ſtatuentes, lacrymis & conclamationibus dolorem teſtabantur. Druſus Terracinam progreſſus eſt, cum Claudio fratre liberisque Germanici, qui in urbe fuerant. Conſules M. Valerius & M. Aurelius (jam enim magiſtratum occæperant) & ſenatus, ac magna pars populi viam complevere, diſjeſti, & ut cuique libitum flentes: aberrat quippe adulatio, gnaris omnibus lætam Tiberio Germanici mortem male diſſimulari.

Tiberius atque Auguſta publico abſtinere; inferius majeſtate ſua rati ſi palam lamentarentur; an ne omnium oculis vultum eorum ſcrutantibus, falſi intelligerentur. Matrem Antoniam non apud auctores rerum, non diurna aſtorum ſcrip-

nement , & des faisceaux renversés. Dans toutes les colonies où elles passaient , les peuples vêtus de deuil , les Chevaliers en habit de cérémonies , brûloient en l'honneur du Prince , des habits , des parfums , & d'autres présens funebres , selon la richesse du lieu. Ceux même dont les villes n'étoient pas sur la route accouroient , & témoignant leur douleur par leurs cris & par leurs larmes , consacroient aux Dieux Manes des autels & des victimes. Drusus * alla jusqu'à Terracine , accompagné de Claude ** , & des enfans de Germanicus qui étoient restés dans Rome. Aurélius & Valérius Consuls nouvellement en charge , le Sénat , & une grande partie du peuple remplirent les chemins , tous dispersés au hasard , & pleurant en liberté. Cette douleur étoit d'autant plus vraie que personne n'étoit la dupe du chagrin apparent de l'Empereur.

Tibere & Livie ne se montrèrent point : soit qu'ils crussent déroger à

* Fils de Tibere , & frere de Germanicus par l'adoption que Tibere avoit faite du dernier.

** Frere de Germanicus : il fut Empereur depuis , & succéda à Caligula.

tura, reperio ullo insigni officio functam; cum super Agrippinam, & Drusum, & Claudium, ceteri quoque consanguinei nominatim perscripti sint: seu valetudine prepediebatur, seu victus luctu animus, magnitudinem mali perferre visu non toleravit: facilius crediderim, Tiberio & Augusta, qui domo non excedebant, cohibitam; ut par mœror, & matris exemplo avia quoque & patruus attineri viderentur.

Dies quo reliquæ tumulo Augusti inferebantur, modo per silentium vastus, modo ploratibus inquires: plena urbis itinera, collucentes per campum Martis faeces: illic miles cum armis, sine insignibus magistratus, populus per tribus, concidisse Rempub. nihil spei reliquum clamitabant; promptius apertiusque, quam ut meminisse imperitantium crederes. Nihil tamen Tiberium magis penetravit, quam studia hominum accensa in Agrippinam, cum

leur grandeur en se laissant voir dans l'affliction ; soit qu'ils craignissent que leur visage exposé aux yeux pénétrants du peuple ne les trahît. Les Historiens & les Mémoires du tems qui nomment expressement Agrippine, Drusus, Claude & tous les autres parens de Germanicus, ne parlent point de sa mere Antonia, ni d'aucun devoir rendu par elle * à son fils ; soit qu'une maladie l'en empêchât, soit qu'accablée de douleur elle ne pût voir un si affreux spectacle. Je serois porté à penser que Tibere & Livie l'obligerent à s'abstenir comme eux de paroître, afin qu'on crût l'oncle ** & l'ayeule renfermés à l'exemple de la mere, & aussi affligés qu'elle.

Le jour qu'on porta les restes de Germanicus dans le tombeau d'Auguste, fut marqué tantôt par un vaste silence, tantôt par des gémissemens affreux. Toutes les rues de la ville se remplirent ; des flambeaux funebres éclairaient le

* Fille de Marc-Antoine & d'Octavie sœur d'Auguste ; elle avoit épousé Drusus frere de Tibere, de qui elle eut Germanicus.

** Tibere étoit oncle de Germanicus ; & Livie étoit mere de Drusus frere de Tibere, & pere de Germanicus.

decus patriæ, solum Augusti sanguinem, & unicum antiquitatis specimen appellarent, versique ad cælum ac Deos integram illi sobolem, ac superstitem iniquorum precarentur.

*Fuere qui publici funeris pompam requirerent, compararentque quæ in Drusum patrem Germanici honora & magnifica Augustus fecisset: ipsum quippe asperri-
mo hiemis Ticinum usque progressum, neque abscedentem à corpore simul urbem intravisse: circumfusas lecto Claudiorum Juliorumque imagines, defletum in foro, laudatum pro rostris: cuncta à majoribus reperta, aut quæ posterì invenerint, cum-
mulata. At Germanico ne solitos quidem, & cuicumque nobili debitos honores, contigisse: sane corpus ob longinquitatem itinerum externis terris quoquo modo crema-*

champ de Mars. Là les soldats sous les armes , les Magistrats sans les marques de leur dignité , le peuple rassemblé par Tribus, crioient que la République étoit perdue sans ressource. Leur douleur vive & à découvert sembloit avoir oublié leurs maîtres. Mais rien ne fit plus d'impression sur Tibere que le zele qu'on témoigna pour Agrippine. On l'appelloit le seul sang d'Auguste*, l'honneur de la patrie , le seul reste de l'ancienne République ; & le peuple , les yeux levés au ciel , supplioit les Dieux de conserver sa famille , & de la faire survivre aux méchans.

Plusieurs demandoient qu'on fît au Prince une pompe funebre publique , semblable au moins pour la magnificence à celle qu'Auguste avoit fait faire à Drusus pere de Germanicus. Ils disoient , « qu'Auguste au cœur de l'hy- » ver avoit été au-devant du corps de » Drusus jusqu'à Pavie , qu'il l'avoit » accompagné jusqu'à Rome , qu'on » avoit exposé autour de son lit les » images des Jules & des Claudius , » qu'on l'avoit pleuré dans la place pu-

* Elle étoit fille d'Agrippa & de Julie , fille d'Auguste.

*tum: sed tanto pluta decora mox tribui
par fuisse, quanto prima fors negavisset:
non fratrem nisi unius diei via, non pa-
trium saltem porta tenus obvium: ubi illa
veterum instituta? præpositam toro effi-
giem, meditata ad memoriam virtutis car-
mina, & laudationes & lacrymas, vel
doloris imitamenta?*

*Gnarum id Tiberio fuit; utque preme-
ret vulgi sermones, monuit edicto: multos
illustrium Romanorum ob Remp. obiisse;
neminem tam flagranti desiderio celebra-
tum: idque & sibi, & cunctis egregium, si
modus adjiceretur: non enim eadem deco-
ra principibus viris, & imperatori popu-*

» blique , & loué dans la Tribune aux
» harangues , qu'enfin on avoit accu-
» mulé en sa faveur tous les honneurs
» établis par les anciens , & imaginés
» par leurs descendans ; tandis qu'on
» privoit même Germanicus des plus
» ordinaires & qui se rendoient à tous
» les nobles ; que l'éloignement des
» lieux avoit pû forcer de brûler son
» corps dans une terre étrangere ; mais
» qu'on lui devoit d'autant plus d'hon-
» neurs , que le sort avoit empêché de
» lui en rendre plutôt ; que son frere
» n'avoit été au-devant de lui qu'à une
» journée de chemin , que son oncle
» n'avoit pas même été jusqu'aux por-
» tes de Rome ? Qu'on avoit oublié
» sans doute l'ancien usage de placer
» l'image du mort sur un lit , de chan-
» ter des vers à sa louange , de faire son
» éloge , de le pleurer , enfin de con-
» trefaire au moins la douleur » ?

Tibere n'ignoroit pas ces discours ;
& pour les faire cesser il publia un
EDIT dans lequel il disoit , « que plu-
» sieurs illustres Romains étoient morts
» pour l'Etat , qu'aucun n'avoit été cé-
» lébré par des regrets aussi vifs : que
» cette affliction étoit glorieuse pour les

to; quæ modicis domibus, aut civitatibus: convenisse recenti dolore luctum, & ex mœrore solatia: sed referendum jam animum ad firmitudinem, ut quondam divus Julius amissa unica filia, ut divus Augustus ereptis nepotibus, abstruserint tristitiam. Nil opus vetustioribus exemplis, quoties populus Romanus clades exercituum, interitum ducum, funditus amissas nobiles familias constanter tulerit. Principes mortales, Rempubl. æternam esse: proin repperent solennia; & quia ludorum Megalensium spectaculum suberat, etiam voluptates resumerent.

At Piso præmisso in urbem filio, datisque mandatis, per quæ principem molli-
ret; ad Drusum pergit: quem hæud fratris

» citoyens & pour l'Empereur , pour-
» vû qu'elle eût des bornes. Que la mê-
» me douleur qui honoroit les états &
» les familles médiocres , dégradoit les
» Rois & un peuple maître de la terre ;
» que la perte récente de Germanicus
» avoit mérité leurs larmes & cette
» consolation qu'on y trouve ; mais
» qu'ils devoient enfin ranimer leur cou-
» rage à l'exemple de César & d'Au-
» guste qui avoient renfermé leur dou-
» leur au-dedans d'eux-mêmes , l'un
» après la perte de sa fille unique ,
» l'autre après celle de ses petits-fils.
» Qu'il se dispensoit de leur rappeler
» de plus anciens exemples , & la fer-
» meté avec laquelle le peuple Romain
» avoit autrefois soutenu la défaite de
» ses armées , la mort de ses Généraux ,
» & la destruction des plus nobles fa-
» milles : que les Princes mouroient ,
» mais que la République étoit immor-
» telle : qu'ainsi ils reprissent non-seu-
» lement leurs travaux , mais jusqu'à
» leurs plaisirs que le tems des grands
» jeux alloit bientôt ramener ».

Cependant Pison * envoya devant

* Il avoit été défait par Sentius , & forcé de se rendre à Rome.

interitu truce[m], quam remoto æmulo æquior[em] sibi sperabat. Tiberius quo integrum judicium ostentaret, exceptum comiter juvenem, sueta erga filios familiarum nobiles liberalitate auget. Drusus Pisoni, si vera forent quæ jacerentur, præcipuum in dolore suum locum respondit; sed malle falsa & inania, nec cuiquam mortem Germanici exitiosam esse. Hæc palam, & vitato omni secreto: neque dubitabantur præscripta ei à Tiberio, cum incallidus alioqui & facilis juvenis, senilibus tum artibus uteretur,

Postera die Fulcinius Trio Pisonem apud consules postulavit: contra Vitellius, Verrarius, ceterique Germanicum comitati tendebant, nullas esse partes Trioni, neque se accusatores, sed rerum indices & testes, mandata Germanici perlaturos,

lui son fils avec des instructions pour disposer le Prince en sa faveur. Pour lui il se rendit auprès de Drusus * en qui il comptoit trouver moins de ressentiment de la mort d'un frere, que de reconnaissance de l'avoir défait d'un rival. Tibere pour se donner un air d'intégrité reçut bien le fils de Pison & lui accorda la gratification qu'on accordeoit dans ces occasions aux enfans des nobles. A l'égard de Drusus, il répondit à Pison, « que si le bruit public étoit » vrai, il seroit son premier accusa- » teur ; mais qu'il desiroit que tous ces » soupçons fussent mal fondés, & que » la mort de Germanicus ne devînt fu- » neste à personne ». Drusus affecta de tenir publiquement ce discours : on ne douta point qu'il n'eût été dicté par Tibere à ce jeune Prince, qui jusqu'alors indiscret, sans finesse, & sans expérience, n'eût pû se plier de lui-même à tant d'artifice.

Pison dès le lendemain de son arrivée fut accusé par Fulcinius Trion devant les Consuls. Mais Vitellius, Veranius, & les autres amis de Germani-

* Fils de Tibere : il venoit de partir pour l'Illyrie.

Petitumque est à principe , cognitionem exciperet : quod ne reus quidem abnuebat , studia populi & patrum metuens ; contra Tiberium spernendis rumoribus validum , & conscientiae matris innexum esse : veraque aut in deterius credita , iudice ab uno facilius discerni : odium & invidiam apud multos valere. Haud fallebat Tiberium moles cognitionis , quaque ipse fama distraheretur. Igitur paucis familiarium adhibitis , minas accusantium , & hinc preces audit , integramque causam ad senatum remittit,

Post quæ reo T. Arruntium, Fulcinium, Asinium Gallum , Æterninum Marcel- lum , Sex. Pompeium patronos petenti , iisque diversa excusantibus , M. Lepidus , & L. Piso , & Livenius Regulus adfuere , arrecta omni civitate , quanta fides amicis Germanici , quæ fiducia reo , satini cohiberet ac premeret sensus suos Tiberius , an

cus prétendirent que Fulcinius n'avoit aucun rôle à jouer dans cette cause , qu'ils étoient chargés des volontés de Germanicus , & qu'ils se présentoient non comme accusateurs , mais comme témoins. Tibere fut prié de se réserver la connoissance de l'affaire. L'accusé le desiroit : il craignoit l'animosité du peuple & du Sénat , & se flatoit au contraire que l'Empereur, lié par la complicité de Livie , se mettroit au-dessus du cri public ; que d'ailleurs un seul juge discerneroit mieux le vrai d'avec les faux soupçons qu'une multitude trop susceptible de préventions & de haine. Tibere n'ignoroit pas sa mauvaise réputation & le danger d'un tel jugement ; il reçut donc devant quelques courtisans les plaintes des accusateurs & les défenses de Pison , & renvoya la décision au Sénat.

L'accusé demanda pour défenseurs T. Arruntius , Fulcinius , Asinius Gallus , Æfernius Marcellus , & Sextus Pompée , qui s'excusèrent sous divers prétextes. On lui donna M. Lepidus , L. Pison & Livenius Regulus : toute la ville attentive s'empressoit de voir jusqu'où les amis de Germanicus porte-

promeret : iis haud alias intentior populus , plus sibi in principem occulta vocis , aut suspicacis silentii permisit.

Die senatus Cæsar orationem habuit meditato temperamento : Patris sui legatum atque amicum Pisonem fuisse , adiutoremque Germanico datum à se , auctore senatu , rebus apud Orientem administrandis : illic contumacia & certaminibus asperasset juvenem , exituque ejus lætatus esset , an scelere exstinxisset , integris animis dijudicandum. Nam si legatus officii terminos , obsequium erga imperatorem exiit , ejusdemque morte , & luctu meo lætatus est ; odero , seponamque à domo mea , & privatas inimicitias , non Principis ulciscar : Sin facinus in cujuscunque mortaliū nece vindicandum detegitur ; vos vero & liberos Germanici , & nos parentes justis solatiis adficite : simulque illud reputate , turbide & seditiose tractaverit exercitus Piso ; quæsitæ sint per ambitionem studia militum ; armis repetita provincia ; an falsa hæc in majus vulgaverint accusatores : quorum ego nimis studiis jure succenseo. Nam quo pertinuit nudare corpus ,

roient leur zele , Pison sa confiance , & jusqu'à quel point Tibere renfermeroit ou laisseroit voir ses sentimens. Jamais le peuple n'eut les yeux plus ouverts sur le Prince , & ne se permit à son égard plus de discours secrets ou un silence plus soupçonneux.

L'Empereur s'étant rendu au Sénat y parla avec une modération étudiée. « Il dit que Pison avoit été ami & Lieutenant d'Auguste , qu'il avoit été nommé , de l'avis même du Sénat , pour aider Germanicus dans le gouvernement de l'Orient : qu'il s'agissoit de décider avec intégrité si ayant aigri & bravé la jeunesse de ce Prince , il s'étoit réjoui de sa mort , ou s'il en étoit réellement coupable. Si Pison , dit-il , n'a fait que manquer d'obéissance & d'égards à son Général , s'il a vu sa mort & ma douleur avec joye , je le punirai par ma haine , je l'éloignerai de ma Cour , je vengerai Tibere & non l'Empereur. Mais s'il est convaincu d'un crime dont les lois doivent une réparation même au dernier des hommes , c'est à vous , Sénateurs , à consoler par une juste sévérité le pere & les enfans de Germanicus. Examinez en même

& contrēctandum vulgi oculis permittere; differrique etiam per externos tanquam veneno interceptus esset, si incerta adhuc ista & scrutanda sunt? Defleo equidem filium meum, semperque deflebo: sed neque reum prohibeo quo minus cuncta proferat, quibus innocentia ejus sublevari, aut si qua fuit iniquitas Germanici, coargui possit: vosque oro, ne, quia dolori meo causa connexa est, objecta crimina pro approbatis accipiatis. Si quos propinquus sanguis, aut fides sua patronos dedit; quantum quisque eloquentia & cura valet, juvate periclitantem: ad eundem laborem, eandem constantiam accusatores hortor. Id solum Germanico super leges præstiterimus, quod in curia potius quam in foro, apud senatum quam apud iudices, de morte ejus anquiritur: cetera pari modestia tractentur: nemo Drusi lacrymas, nemo mœstitiam meam spectet, nec si qua nos in adversa fiuntur.

» tems s'il est vrai que Pison ait excité
» les troupes à la révolte , qu'il ait
» voulu gagner les soldats pour se ren-
» dre indépendant , qu'il soit rentré
» dans la Province à main armée ; ou
» si tous ces bruits sont faux & grossis
» par ses accusateurs. Le zele indiscret
» de ces derniers m'offense avec justi-
» ce. A quoi bon exposer nud le corps
» de Germanicus , l'abandonner aux re-
» gards de la populace , & le transpor-
» ter même chez les étrangers , en as-
» surant qu'il étoit mort de poison , si
» cette accusation est jusqu'ici sans preu-
» ve ? Je pleure sans doute & je pleurerai
» toujours mon fils , mais je n'empêche
» point l'accusé de dire hardiment tout
» ce qui pourra servir à sa défense , ou
» même d'accuser Germanicus. Que le
» triste intérêt que je prens à cette af-
» faire ne vous fasse pas regarder des
» imputations comme des preuves. Que
» ses proches & ses amis le soutien-
» nent hautement de leur zele & de leur
» éloquence. J'exhorte ses accusateurs
» aux mêmes soins & à la même fer-
» meté. La seule faveur que les loix
» puissent accorder à Germanicus, c'est
» que la cause soit plaidée ici plutôt

Solum veneni crimen visus est diluiffe. Sed iudices per diversa implacabiles erant : Cæsar ob bellum provinciæ illatum ; Senatus , nunquam satis credito , sine fraude Germanicum interiisse Simul populi ante curiam voces audiebantur , non temperaturos manibus , si patrum sententias evasisset : effigiesque Pisonis traxerant in Gemonias , ac divellebant , ni jussu principis protectæ repositæque forent. Igitur inditus lecticæ , & à tribuno prætoricæ cohortis deductus est : vario rumore , custos salutis , an mortis exactor sequeretur.

Eadem Plancinæ invidia , major gratia : eoque ambiguum habebatur , quantum Cæsari in eam liceret : atque ipsa , donec mediæ Pisoni spes , sociam se cujuscumque

» qu'au barreau , devant le Sénat plutôt
» que devant les Tribunaux ordinaires.
» Du reste elle doit être jugée avec le
» même sang froid ; que personne n'ait
» égard aux larmes de Drusus , à ma
» douleur , ni même aux calomnies
» qu'on peut débiter contre nous ».

Pison se justifia assez bien de l'accusation de poison , mais ses juges étoient déterminés à le perdre par différens motifs ; l'Empereur à cause de la guerre allumée en Syrie , & le Sénat par la persuasion que la mort de Germanicus étoit violente. On entendoit d'ailleurs le peuple crier à la porte de l'assemblée que Pison ne lui échapperoit pas , s'il échappoit au Sénat. Déjà on traînoit ses statues aux Gémonies * , & on les auroit mises en pièces , si l'Empereur ne les eût fait rétablir de force en leur place. L'accusé fut mis dans une litière , & ramené chez lui par un Tribun des Cohortes Prétoriennes , qui selon les uns le conduisoit à la mort , & selon d'autres étoit chargé de le défendre.

Plancine aussi odieuse que son époux avoit plus de crédit ; ce qui faisoit douter du parti que prendroit l'Empereur.

* Lieux où l'on jettoit les corps des malfaiteurs.

*fortunæ , & si ita ferret , comitem exitiū
promittebat. Ut secretis Augustæ precibus
veniam obtinuit , paulatim segregari à ma-
rito , dividere defensionem cœpit : quod
reus postquam sibi exitiabile intelligit , an
adhuc experiretur dubitans , hortantibus
filiis durat mentem , senatumque rursus
ingreditur : redintegratamque accusatio-
nem , infensas patrum voces , adversa &
sæva cuncta perpeffus , nullo magis exter-
ritus est , quam quod Tiberium sine mise-
ratione , sine ira , obstinatum clausumque
vidit , ne quo affectu perumperetur : re-
latus domum tanquam defensionem in pos-
terum meditaretur & cœptâ luce
perfosso jugulo , jacente humi gladio , re-
pertus est.*

*Conspiratione inimicorum , & invidia
falsi criminis oppressus , quatenus veritati
& innocentia meâ nusquam locus est ;
deos immortales testor vixisse me , Cæsar ,
cum fide adversum te , neque alia in ma-
trem tuam pietate : vosque oro liberis meis*

par rapport à elle. Tant que Pison eut quelque espoir, elle déclara qu'elle suivroit sa fortune, & mourroit même avec lui, s'il le falloit; mais les prieres secretes de Livie ayant obtenu la grace de cette femme, elle sépara peu-à-peu sa cause de celle de son mari. Pison sentant combien un tel abandon lui étoit funeste, douta s'il tenteroit encore de se défendre. Encouragé par ses enfans, il eut la force de reparoître devant ses juges. Là ayant essuyé de nouveau l'accusation, & les discours du Sénat irrité, il vit que tout concouroit à sa perte. Mais ce qui l'effraya le plus, ce fut la contenance de Tibere, également sourd à la colere & à la compassion, & opiniâtement fermé à toute sorte de sentimens. Il retourna donc chez lui comme pour se préparer à une nouvelle défense. Le lendemain à la pointe du jour on le trouva égorgé, & une épée à terre auprès de lui.

Avant que de mourir, il écrivit à l'Empereur en ces termes : « Forcé de suc-
» comber aux calomnies dont mes en-
» nemis me noircissent, & ne pouvant
» faire connoître la vérité & mon in-
» nocence, j'atteste les Dieux, César,

consulatis : ex quibus Cn. Piso qualicumque fortunæ meæ non est adjunctus , cum omne hoc tempus in urbe egerit : M. Piso repetere Syriam dehortatus est : atque utinam ego potius filio juveni , quam ille patri senî cessisset ! eo impensius precor , ne meæ pravitatis pœnas innoxius luat. Per quinque & quadraginta annorum obsequium , per collegium consulatus quondam divo Augusto parenti tuo probatus , & tibi amicus , nec quidquam post hæc rogaturus , salutem infelicis filii rogo. De Plancina nihil addidit,

ANN. II. 87.

SÆvitiam annonæ incusante plebe Cæsar statuit frumento pretium quod emptor penderet , binosque nummos se additurum negotiatoribus in singulos modios. Neque tamen ob ea parentis patriæ dela-

» que je vous ai toujours été fidele ;
» ainsi qu'à votre mere. Je vous sup-
» plie l'un & l'autre de prendre soin de
» mes enfans. Cn. Pison l'un d'eux est
» est innocent de mes malheurs , étant
» toujours resté dans Rome ; & M. Pi-
» son a voulu me dissuader de retour-
» ner en Syrie. Plût aux Dieux que
» j'eusse plutôt cédé à la jeunesse d'un
» fils , que lui à la vieillesse d'un pere !
» Je vous en conjure plus instamment
» de ne point le punir de mes fautes.
» Au nom de quarante-cinq ans de fi-
» délité, du Consulat dont je fus hono-
» ré autrefois avec Auguste votre pe-
» re , de l'amitié que vous avez eue
» pour moi l'un & l'autre , accordez à
» un fils infortuné cette grace , la der-
» niere qu'un pere vous demande ». Il
ne dit rien de Plancine.

Portrait de Tibere ; & mort d' Arminius.

LE peuple se plaignant de la cherté
du blé , Tibere en fixa le prix pour
les acheteurs , & fit donner aux ven-
deurs deux sesterces par boisseau. Ce-
pendant il refusa le titre de pere de la

cum & antea vocabulum adsumpsit , acerbeque increpuit eos , qui divinas occupationes , ipsumque dominum dixerant : unde angusta & lubrica oratio sub principe , qui libertatem metuebat , adulationem oderat.

Reperio apud scriptores senatoresque eorundem temporum , Adgandestrii principis Cattorum lectas in senatu litteras , quibus mortem Arminii promittebat , si patranda neci venenum mitteretur : responsumque esse , non fraude neque occultis , sed palam & armatum populum Romanum hostes suos ulcisci ; qua gloria æquabat se Tiberius priscis imperatoribus , qui venenum in Pyrrhum regem vetuerant , prodiderantque.

Ceterum Arminius abscedentibus Romanis & pulso Maroboduo , regnum affectans , libertatem popularium adversam habuit : petitusque armis , cum varia fortuna certaret , dolo propinquorum cecidit : liberator haud dubie Germaniæ , & qui non primordia populi Romani sicut alii reges ducesque , sed florentissimum imperium lacefferit : præliis ambiguus , bel-

patrie , qu'on lui avoit déjà déferé. Quelques courtisans même lui disant , que ses occupations étoient celles d'un Dieu , & lui en donnant le nom , il les en reprit durement : tant la route de la servitude étoit étroite & glissante sous un Prince qui détestoit la flatterie & craignoit la vérité.

Je trouve dans les Historiens & les Mémoires du tems , que le Sénat reçut alors des lettres d'Adgandestrius , Prince des Cattes , qui offroit de faire périr Arminius * par le poison , si on vouloit lui en envoyer. Tibere lui fit répondre que ce n'étoit point par des noirceurs secretes, mais à découvert , & les armes à la main que Rome détruisoit ses ennemis. Il croyoit , en parlant ainsi , s'élever à la gloire des anciens Généraux , qui par leurs avis garantirent Pirrhus du poison.

Cependant Arminius , après la retraite des Romains & l'expulsion de Maroboduus **, voulut se rendre Souverain , & revolta des concitoyens libres : attaqué par eux , il leur fit la

* Général des Germains , qui avoit combattu les Romains avec succès.

** Roi des Suèves , ennemi d'Arminius.

lo non victus : septem & triginta annos
vitæ , duodecim potentiæ explevit ; canit-
urque adhuc barbaras apud gentes ; Græ-
corum annalibus ignotus , qui sua tantum
mirantur : Romanis haud perinde cele-
bris , dum vetera extollimus , recentium
incuriosi.

ANN. III. 65.

EXsequi sententias haud institui , nisi
insignes per honestum , aut notabili
dedecore : quod præcipuum munus anna-
lium reor , ne virtutes fileantur , utque
pravis dictis factisque ex posteritate & in-
famia metus sit. Ceterum tempora illa ad-
eo infecta & adulatione sordida fuere , ut
non modo primores civitatis , quibus cla-
ritudo sua obsequiis protegenda erat , sed
omnes consulares , magna pars eorum qui
prætura functi , multique etiam pedarii se-

guerre avec un succès disputé , & périt enfin par la trahison de ses proches. La Germanie honore en lui son libérateur , qui combattit , non comme tant de Rois & de Généraux , Rome foible & naissante , mais Rome au comble de son pouvoir ; vainqueur quelquefois , quelquefois défait , & jamais vaincu ; sa vie fut de trente-sept ans , sa puissance de douze , & il est encore chanté par les barbares ; quoiqu'inconnu aux Historiens Grecs qui n'admirent que leur pays , & peu célébré des Romains qui ne vantent les grandes actions , que lorsqu'elles sont anciennes.

Parole de Tibere.

EN rapportant dans la suite les avis des Sénateurs , je me bornerai aux plus remarquables , soit par le courage , soit par la bassesse. C'est en effet le principal devoir d'un Historien de ne pas laisser la vertu dans l'oubli , & de faire redouter aux vices l'infamie & la postérité. L'adulation avilit & infecta tellement ces tems malheureux , que non-seulement les premiers de l'Etat , dont la grandeur avoit besoin de la fla-

natores certatim exsurgerent, fœdaque & nimia censerent. Memoria proditur Tiberium, quoties curia egrederetur, Græcis verbis in hunc modum eloqui solitum: ô homines ad servitutem paratos! scilicet etiam illum, qui libertatem publicam nollet, tam projectæ servientium patientiæ tædebat.

ANN. IV. 34.

Cornelio Cossō, Asinio Agrippa Coss. Cremutius Cordus postulatur, novo ac tunc primum audito crimine, quod editis annalibus, laudatoque M. Bruto, C. Cassium Romanorum ultimum dixisset. Accusabant Satrius Secundus, & Pinarîus Natta, Sejani clientes: id perniciosum reo, & Cæsar truci vultu defensionem accipiens: quam Cremutius, relinquendæ vitæ certus, in hunc modum exorsus est: Verba mea P. C. arguuntur: adeo factorum innocens sum. Sed neque hæc in principem, aut principis parentem, quos lex majestatis amplectitur; Brutum & Cassium

terie pour se conserver , mais tous les Consulaires , la plûpart de ceux qui avoient eu la Préture , un grand nombre même de simples Sénateurs se levoient à l'envi pour ouvrir des avis aussi ridicules que vils. On assure que Tibere toutes les fois qu'il sortoit du Sénat , s'écrioit en Grec : *O hommes faits pour l'esclavage !* L'ennemi même de la liberté publique étoit fatigué d'une patience & d'une servitude si basses.

Défense de Cremutius Cordus.

Sous le Consulat de Cornelius Cossus , & d'Asinius Agrippa , on fit à Cremutius Cordus un crime jusqu'alors inconnu , d'avoir publié une histoire où Brutus étoit loué , & Cassius appelé le dernier des Romains. Il avoit pour délateurs Satrius Secundus , & Pinaris Natta créatures de Séjan ; circonstance funeste pour l'accusé , ainsi que le visage severe avec lequel l'Empereur se dispoisoit à l'entendre. Résolu de quitter la vie , il se défendit en ces termes : « Sénateurs , on m'accuse sur mes discours , tant mes actions sont inno-

*laudavisse dicor : quorum res gestas cum plurimi composuerint , nemo sine honore memoravit. Titus Livius eloquentiæ ac fidei præclarus in primis , Cn. Pompeium tantis laudibus tulit , ut Pompeianum eum Augustus appellaret : neque id amicitie eorum offecit. Scipionem , Afranium , hunc ipsum Cassium , hunc Brutum , nusquam latrones & parricidas , quæ nunc vocabula imponuntur , sæpe ut insignes viros nominat. Asinii Pollionis scripta , egregiam eorundem memoriam tradunt. Messalla Corvinus , imperatorem suum Cassium prædicabat : & uterque opibusque atque honoribus perviguere. Marci Ciceronis libro , quo Catonem cælo æquavit , quid aliud dictator Cæsar , quam rescripta oratione , velut apud iudices respondit ? Antonii epistolæ , Bruti conciones , falsa quidem in Augustum probra , sed multa cum acerbitate habent : carmina Bibaculi & Catulli , referta contumeliis Cæsarum leguntur : sed ipse divus Julius , ipse divus Augustus , & tulere ista , & reliquere ; haud facile dixerim , moderatio-
ne magis an sapientia : namque spreta exolescunt : si irascere , agnita videntur.*

» centes. Cependant ces discours mê-
» me ne peuvent être taxés du crime
» de leze-Majesté , n'ayant pour objet
» ni le Prince , ni sa mere. On me re-
» proche d'avoir loué Brutus & Cassius
» dont tant d'Auteurs ont écrit l'histoi-
» re , & qu'aucun n'a nommé sans élo-
» ges. Tite-Live , cet Ecrivain si plein
» de probité & d'éloquence , a donné
» tant de louanges à Pompée qu'Augu-
» ste l'appelloit ordinairement le *Pom-*
» *péen* & ne l'en aimoit pas moins.
» Scipion , Afranius , ce Brutus même
» & ce Cassius n'ont jamais reçu de cet
» Historien les noms de voleurs & par-
» ricides qu'on leur donne aujourd'hui.
» Souvent même il en parle comme de
» gens illustres. Asinius Pollion a célé-
» bré leur mémoire ; Messala Corvinus
» appelloit Cassius son Général , & ces
» deux Ecrivains ont vécu comblés de
» biens & d'honneurs. Marcus Cicéron
» ayant publié un livre où il mettoit
» Caton à côté des Dieux , César tout
» Dictateur qu'il étoit , n'attaqua ce li-
» vre que par écrit , comme il eût fait
» en justice. Les lettres d'Antoine , les
» harangues de Brutus , sont autant de
» satyres d'Auguste , fausses à la véri-

Non attingo Græcos, quorum non modo libertas, etiam libido impunita: aut si quis advertit, dictis dicta ultus est. Sed maxime solutum, & sine obtrectatore fuit, prodere de iis quos mors odio aut gratiæ emisisset: num cum armatis Cassio & Bruto, ac Philippenses campos obtinentibus, belli civilis causa populum per conciones incendio? an illi quidem septuagesimum ante annum perempti, quo modo imaginibus suis noscuntur, quas nec victor quidem abolevit, sic partem memoriæ apud scriptores retinent? suum cuique decus posteritas rependit: nec deerunt, si damnatio ingruit, qui non modo Cassii & Bruti, sed etiam mei meminerint. Egressus dein senatu, vitam abstinentia finivit: libros per ædiles cremandos censuere patres; sed manserunt occultati, & editi. Quos magis sollicitudo meorum irridere libet, qui præsentis

» té , mais très-ameres. On lit encore
» les vers de Bibaculus & de Catulle ,
» remplis d'injures contre les Empe-
» reurs. César même & Auguste ont
» fermé les yeux sur tous ces écrits ,
» soit par modération , soit par pru-
» dence : car le mépris fait oublier les
» satyres , & le ressentiment fait croire
» qu'on les mérite.

» Je ne parlerai point des Grecs chez
» lesquels non - seulement la liberté ,
» mais la licence même étoit impunie ,
» ou chez lesquels du moins une satyre
» n'étoit punie que par une autre. Mais
» jusqu'ici il avoit été permis de louer ,
» sans crainte des délateurs , ceux que
» la mort a soustraits à la faveur ou à la
» haine. Pour avoir célébré Brutus &
» Cassius , ai-je porté les armes avec
» eux dans les champs de Philippes ?
» Ai-je par une harangue animé le peu-
» ple à la guerre civile ? Peut-on empê-
» cher que ces Romains morts il y a
» plus de soixante & dix ans , & dont
» les images subsistent sans avoir pû
» être anéanties par le vainqueur , ne
» conservent aussi quelque place dans
» l'histoire ? La postérité rend à cha-
» cun la justice qu'il mérite : & si

potentia credunt exstingui posse etiam sequentis ævi memoriam. Nam contra, punitis ingeniis gliscit auctoritas : neque aliud externi reges, aut qui eadem sævitia usi sunt, nisi dedecus sibi, atque illis gloriam peperere.

ANN. VI. 8.

E*A tempestate quæ Sejani amicitiam cæteri falso exuerant, ausus est eques Romanus M. Terentius ob id reus, amplecti, ad hunc modum apud senatum or-
diendo : Fortunæ quidem meæ fortasse minus expediat agnoscere crimen, quam abnuere : sed utcunque casura res est, fatebor & fuisse me Sejano amicum, & ut essem expetisse ; & postquam adeptus eram, lætatum, Videram collegam patris regen-*

« vous me condamnez , non-seulement
« on se souviendra de Brutus & de Cas-
« sius , on se souviendra même de moi ».
Il sortit ensuite du Sénat , & se laissa
mourir de faim. Les Sénateurs ordon-
nèrent que ses livres seroient brûlés par
les Ediles : mais on les cacha & on les
lut. Il est bien ridicule de s'imaginer
que l'autorité présente puisse éteindre
jusqu'au souvenir des siècles futurs. Au
contraire l'éclat du châtiment donne du
poids aux Ecrivains ; & quand on a
sévi contre eux , soit chez les étran-
gers , soit ailleurs , on n'a fait que les
rendre célèbres & se deshonor.

Défense de Terentius.

DANS le tems où les amis même de
Séjan * se défendoient de l'avoir
été , M. Terentius , Chevalier Romain
qu'on en accusa , eut le courage d'en
convenir , & tint au Sénat ce discours :
« Il seroit sans doute plus sûr pour moi
« de nier , que de me confesser coupa-
« ble. Mais quoi qu'il en arrive , j'a-

* Favori de Tibere , qui fut ensuite disgracié &
puni de mort.

dis prætoriis cohortibus ; mox urbis & militiæ munia simul obeuntem : illius propinqui & affines honoribus augebantur ; ut quisque Sejano intimus , ita ad Cæsaris amicitiam validus : contra quibus infensus esset , metu ac sordibus conflictabantur : nec quemquam exemplo adsumo : cunctos qui novissimi consilii expertes fuimus ; meo unius discrimine defendam. Non enim *Sejanum Vulsiniensem* , sed *Claudiæ & Juliæ domus partem* , quas affinitate occupaverat , tuum Cæsar generum , tui consulatus socium , tua officia in Republ. capeffentem colebamus. Non est nostrum æstimare , quem supra cæteros , & quibus de causis extollas. Tibi summum rerum iudicium dii dedere : nobis obsequii gloria relicta est. Spectamus porro quæ coram habentur ; cui ex te opes , honores ; quis plurima juvandi nocendive potentia : quæ Sejano fuisse nemo negaverit : abditos principis sensus , & si quid occultius parat , exquirere illicitum , anceps ; nec ideo adsequare. Ne P. C. ultimum Sejani diem ; sed sexdecim annos cogitaveritis : etiam *Satrium atque Pomponium venerabamur* : libertis quoque ac janitoribus ejus notescere , pro magnifico accipiebatur. Quid erigo ? indistincta hæc defensio & promiscua

» vouerai que j'ai été l'ami de Séjan, que
» j'ai désiré de l'être, & que je me suis fé-
» licité de l'être devenu. Je l'avois vu
» commander avec son pere les Cohor-
» tes Prétoriennes, & depuis à la tête de
» toutes les affaires militaires & civi-
» les. Tous ses proches, tous ses alliés
» étoient comblés d'honneurs : plus on
» étoit ami de Séjan, plus on l'étoit de
» César. Ses ennemis au contraire lu-
» toient continuellement contre la hai-
» ne ou le mépris. Je ne veux citer per-
» sonne ; mais je défendrai à mes seuls
» périls tous ceux qui comme moi n'ont
» point trempé dans ses desseins. Non,
» César, ce n'étoit point Séjan de Vul-
» finie que nous honorions, c'étoit les
» maisons Claudia & Julia auxquelles
» il étoit allié ; c'étoit votre gendre,
» votre Collegue dans le Consulat, ce-
» lui qui partageoit avec vous le soin
» de la République. Ce n'est point
» à nous à juger ceux que vous éle-
» vés, ni les motifs de vos graces. Les
» Dieux vous ont donné le pouvoir su-
» prême, & ne nous ont laissé que le
» mérite de l'obéissance. Nous nous en-
» tenons à ce qui frappe nos yeux,
» nous voyons ceux à qui vous don-

*dabitur? imo justis terminis dividatur :
insidiæ in Rempubl. consilia cædis adver-
sum imperatorem , puniantur : de amici-
tia & officiis idem finis & te Cæsar & nos
absolvat.*

*Constantia orationis , & quia repertus
erat qui efferreret quæ omnes animo agita-
bant , eo usque potuere , ut accusatores
ejus , additis quæ ante deliquerant , ex-
silio aut morte multarentur.*

» nez les richesses , les honneurs , le
» pouvoir de servir ou de nuire , & on
» ne peut nier que Séjan n'ait joui de
» ces avantages. A l'égard des disposi-
» tions cachées du Prince , & de ses
» desseins secrets , nous sentons le dan-
» ger de les approfondir , & nous nous
» en abstenons. Sénateurs , ne pensez
» point aux derniers jours de Séjan ,
» mais à seize ans de faveur. On res-
» pectoit jusqu'à Satrius & Pomponius
» ses esclaves. On tenoit à honneur
» d'être connu de ses affranchis & de
» ses portiers. Cependant justifierai-je
» sans distinction toute liaison avec lui ?
» Non. Mettons plus de discernement
» dans notre défense. Qu'on punisse
» les complices de ses desseins contre
» l'Etat & contre la vie du Prince. Que
» ceux qui comme vous , César , n'ont
» été que ses amis , soient absous ».

La fermeté de ce discours dans le-
quel chacun retrouvoit avec plaisir ses
sentimens secrets , fit tant d'impression
sur les esprits , que les accusateurs de
Terentius , déjà chargés d'autres cri-
mes , furent punis par l'exil ou par la
mort.

ANN. VI. 45.

NEque multo post supremi Tiberio consules, Cn. Acerronius, C. Pontius magistratum occæpere: nimia jam potentia Macronis, qui gratiam C. Cæsaris nunquam sibi neglectam, acrius in dies fovebat: impuleratque post mortem Claudiae, quam nuptam ei rettuli, uxorem suam Enniam immittendo, amore juvenem illicere pactoque matrimonii vincere, nihil abnuentem dum dominationis apisceretur. Nam & si commotus ingenio, simulationum tamen falsa, in sinu avi perdidicerat.

Gnarum hoc principi: eoque dubitavit de tradenda Rep. primum inter nepotes, quorum Druso genitus, sanguine & caritate propior, sed nondum pubertatem ingressus: Germanici filio robur juventæ, vulgi studia, eaque apud avum odii causa. Etiam de Claudio agitati, quod is composita ætate bonarum artium cupiens erat, imminuta mens ejus obstitit. Sin
Fin

Fin de Tibere.

PEU de tems après Acerronius & Pontius Consuls entrèrent en charge, & furent les derniers que vit Tibere. Macron * qui au milieu même de son énorme crédit n'avoit jamais négligé la faveur de Caius César **, la recherchoit plus assidument de jour en jour. Après la mort de Claudia femme de ce Prince, il avoit engagé Ennia son épouse à tâcher de le séduire, & à tirer de lui une promesse de mariage ; persuadé que Caius se prêteroit à tout pour devenir le maître : car quoique d'un naturel violent, il avoit appris dans le sein de son ayeul la dissimulation & la fausseté.

Tibere qui le connoissoit à fond délibéra à qui il laisseroit l'empire, & d'abord s'il choisiroit un de ses petits-fils. Le fils de Drusus lui étoit plus cher, & plus lié par le sang, mais n'avoit pas encore l'âge de puberté. Le fils de Germanicus dans la force de la jeunesse

* Affranchi de Tibere qui avoit succédé à la faveur de Séjan.

** Caligula, fils de Germanicus ; il devoit succéder à Tibere, & lui succéda en effet.

extra domum successor quæreretur , ne memoria Augusti , ne nomen Cæsarum in ludibria & contumelias verterent , metuebat : quippe illi non perinde curæ gratiæ præsentium , quam in posteros ambitio. Mox incertus animi , fesso corpore , consilium cui impar erat , fato permisit ; jactis tamen vocibus , per quas intelligeretur providus futurorum. Namque Macroni non abdita ambage , Occidentem ab eo deferi , Orientem spectari exprobravit. Et C. Cæsari forte orto sermone L. Sullam inridenti , omnia Sullæ vitia , & nullam ejusdem virtutem habiturum prædixit : simul crebris cum lacrymis minorem ex nepotibus complexus , truci alterius vultu ; Occides hunc tu , inquit , & te alius. Sed gravescente valetudine , nihil è libidinibus omittebat , in patientia firmitudinem simulans ; solitusque eludere medicorum artes , atque eos qui post tricesimum ætatis annum ad internoscenda corpori suo utilia vel noxia , alieni consilii indigerent....

avoit pour lui les vœux du peuple , & c'étoit pour Tibere une raison de le haïr. Il eut quelques vûes sur Claude homme d'un âge mûr & porté au bien ; mais l'esprit foible de ce Prince l'arrêta. Il craignoit d'un autre côté que s'il cherchoit un successeur hors de sa maison, ce ne fût un affront & un sujet d'injure pour la mémoire d'Auguste , & pour la famille des Césars ; car il avoit moins à cœur l'avantage présent des peuples , que la vanité de perpétuer son nom. Dans cette incertitude , accablé par la maladie , il abandonna au hasard ce qu'il n'étoit plus capable de décider ; laissant néanmoins échapper quelques discours qui marquoient sa prévoyance de ce qui arriveroit bientôt. Il reprocha sans détour à Macron *qu'il tournoit le dos au couchant & le visage au levant* ; & un jour que C. César faisoit quelques railleries de Sylla dans une conversation , il lui prédit *qu'il en auroit tous les vices sans aucune de ses vertus*. En même tems embrassant les larmes aux yeux le plus jeune de ses petits-fils sur lequel Caius jettoit un regard féroce ; *cet enfant* , lui dit-il , *périra par toi , & toi par un autre*. Cepen-

*Interim deferuntur impietatis in principem Cn. Domitius, Vibius Marsus, L. Arruntius. Domitius defensionem meditans; Marsus tanquam inediam destina-
visset, produxere vitam: Arruntius cunctationem & moras suadentibus amicis: Non eadem omnibus decora respondit: sibi satis ætatis: neque aliud pœnitendum, quam quod inter ludibria & pericula anxiam senectam toleravisset; diu Sejano, nunc Macroni, semper alicui potentium invisus: non culpa, sed ut flagitiorum impatiens. Sane paucos & supremos principis dies posse vitari; quemadmodum evasurum imminentis juventam? An cum Tiberius post tantam rerum experientiam, vi dominationis convulsus & mutatus sit, C. Cæsarem vix finita pueritia, ignarum omnium, aut pessimis innutritum, meliora capeffiturum Macrone duce? qui ut deterior ad opprimendum*

« dant quoique sa santé s'affoiblît de jour en jour , il ne relâcha rien de ses débauches , s'armant d'une vigueur & d'une patience feintes , se moquant de la Médecine , & de ceux qui passé trente ans avoient recours aux autres pour connoître les choses utiles ou nuisibles à leur santé.

Cependant Arruntius , Domitius & Marfus furent accusés d'avoir conspiré contre l'Empereur. Domitius & Marfus prolongerent leur vie en feignant l'un de méditer sa défense , l'autre de se laisser mourir de faim. Les amis d'Arruntius lui conseillèrent de gagner aussi du tems ; mais il leur répondit ,

« que le même parti n'étoit pas honorable à tous ; que pour lui , il avoit
» assez vécu , n'ayant d'autre regret
» que d'avoir traîné entre l'insulte &
» le danger une vieillesse inquiète , haï
» d'abord de Séjan , ensuite de Macron ,
» & toujours de quelques courtisans ,
» sans autre crime que celui de détester
» leurs forfaits ; qu'il pouvoit sans doute
» échapper à un Prince à qui il restoit
» peu de jours à vivre , mais comment
» échapper à la jeunesse du tyran
» qui alloit lui succéder ? Que si les

*Sejanum delectus, plura per scelera Remp.
conflictavisset: prospectare jam se acrius
servitium, eoque fugere simul acta & ins-
tantia. Hæc vatis in modum dictitans,
venas resolvit.*

*Jam Tiberium corpus, jam vires, non-
dum dissimulatio deserebat. Idem animi
rigor, sermone ac vultu intentus, quæsitæ
interdum comitate, quamvis manifestam
defectionem tegebat. Erat medicus
arte insignis, nomine Charicles, non qui-
dem regere valetudines principis solitus,
consilii tamen copiam præbere. Is velut
propria ad negotia digrediens, & per spe-
ciem officii manum complexus, pulsum
venarum attigit: neque fefellit: nam Ti-
berius incertum an offensus; tantoque ma-
gis iram premens, instaurari epulas ju-
bet, discumbitque ultra solitum; quasi
honori abeuntis amici tribueret. Charicles*

» écueils du trône avoient eu la force
» de changer & de perdre Tibere , mal-
» gré une longue expérience , on ne de-
» voit pas mieux attendre de Caius Cé-
» sar , à peine sorti de l'enfance , igno-
» rant ses devoirs , nourri dans le vice,
» & conduit par Macron ; qui plus mé-
» chant que Séjan , & par cette raison
» choisi pour le perdre , avoit déchiré
» l'Etat par plus de crimes : que pour lui
» il prévoyoit un esclavage encore plus
» odieux, & qu'il fuioit tout à la fois le
» passé & l'avenir ». Après cette espece
de prédiction , il se fit ouvrir les veines.

Tibere perdoit de jour en jour quel-
que partie de ses forces & de lui-mê-
me , mais rien encore de sa dissimula-
tion. Se roidissant contre ses maux ,
il forçoit son visage & ses discours
pour couvrir tantôt par un courage
feint , tantôt par une douceur étudiée ,
son état évident de défaillance. Il avoit
auprès de lui un Médecin habile nom-
mé Charicles , qui sans le gouverner
dans ses maladies , l'aidoit de ses con-
seils. Cet homme feignant de prendre
congé de l'Empereur pour ses affai-
res , & lui baissant la main comme par
respect , lui tâta le pouls adroitement.

tamen labi spiritum , nec ultra biduum duraturum Macroni firmavit : inde cuncta colloquiis inter præsentes , nuntiis apud legatos & exercitus festinabantur. Decimo septimo Kalend. Aprilis interclusa anima , creditus est mortalitatem explevisse. Et multo gratantum concursu , ad capienda imperii primordia C. Cæsar egrediebatur : cum repente adfertur , redire Tiberio vocem ac visus , vocarique qui recreandæ defectioni cibum adferrent : pavor hinc in omnes ; & cæteri passim dispergi , se quisque mœstum aut nescium fingere : Cæsar in silentium fixus , à summa spe , novissima exspectabat : Macro intrepidus , opprimi senem injectu multæ vestis jubet , discedique ab limine. Sic Tiberius finivit , octavo & septuagesimo ætatis anno.

Tibere s'en apperçut : mais cachant d'autant plus sa colere qu'il se croioit offensé , il ordonna un grand festin , & resta même à table plus qu'à l'ordinaire , & comme par égard pour un ami qui le quittoit. Cependant Charicles assûra à Macron que l'Empereur tiroit à sa fin , & ne passeroit pas deux jours. Cette nouvelle produisit un grand nombre d'entretiens parmi les courtisans , & de promptes dépêches pour les Généraux & l'armée. Le seize mars il perdit tout-à-coup la respiration : on crut qu'il avoit payé le tribut à la nature ; & déjà C. César sortoit au milieu d'une Cour nombreuse pour prendre possession de l'Empire , lorsqu'on apprend tout-à-coup que Tibere recouvroit la vûe & la voix , & demandoit à manger pour réparer sa foiblesse. Tous les Courtisans saisis de frayeur se dispersent à l'instant, les uns feignant d'ignorer , & les autres d'être tristes. C. César plongé dans le silence , ne voyoit plus que la mort à la place du trône. Macron intrépide ordonne d'étouffer le vieillard à force de couvertures & fait sortir tout le monde. Ainsi finit Tibere dans la soixante & dix-huitieme année de son âge.

Morum tempora illi diversa : egregium vita famaue quoad privatus , vel in imperiis sub Augusto fuit : occultum ac subdolum fingendis virtutibus , donec Germanicus ac Drusus superfuere : idem inter bona malaque mixtus , incolumi matre : intestabilis sævitia , sed obiectis libidinibus , dum Sejanum dilexit , timuit : postremo in scelera simul ac dedecora prorupit ; postquam remoto pudore & metu , suo tantum ingenio utebatur.

ANNAL. XV. 70. XVI. 10.

P*roximam necem Plautii Laterani consulis designati Nero adjungit , adeo propere , ut non complecti liberos , non illud breve mortis arbitrium permetteret. Raptus in locum servilibus pœnis dispositum , manu Statii tribuni trucidatur , plenus constantis silentii , nec tribuno obijciens eandem conscientiam.*

Ses mœurs furent différentes suivant les tems. Simple particulier ou Commandant sous Auguste , il jouit d'une réputation méritée ; caché & rusé pendant la vie de Germanicus & de Drusus , il feignit des vertus : jusqu'à la mort de sa mere il fut mêlé de bien & de mal ; tant qu'il aima ou craignit Séjan , il fit horreur par sa cruauté , mais cacha ses débauches ; abandonné enfin à son caractère , & libre de la honte & de la crainte , il se précipita sans réserve dans le crime & dans l'infamie.

*Supplice de plusieurs Romains , complices
de la conjuration de Pison contre
Néron.*

NÉRON étoit si pressé de se défaire de Plautius Latéranus Consul désigné , qu'il ne lui laissa ni le tems d'embrasser ses enfans , ni celui de choisir sa mort. On le traîna dans le lieu destiné à l'exécution des esclaves , & là il fut égorgé par le Tribun Statius ; gardant un courageux silence , & ne reprochant pas même au Tribun qu'il étoit complice.

Sequitur cædes Annæi Senecæ lætissima principi , non quia conjurationis manifestum compererat , sed ut ferro grassaretur , quando venenum non processerat. Solus quippe Natalis , & hætenus prompsit ; missum se ad ægrotum Senecam , ut viseret conquerereturque cur Pisonem aditu arceret ? melius fore si amicitiam familiaris congressu exercuissent. Et respondisse Senecam ; sermones mutuos & crebra colloquia neutri conducere : cæterum salutem suam incolumitate Pisonis inniti. Hæc ferre Granius Silvanus tribunus cohortis , & an dicta Natalis , suaque responsa nosceret , percontari Senecam jubetur. Is , forte , an prudens , ad eum diem ex Campania remeaverat , quartumque apud lapidem suburbano rure substiterat. Illo propinqua vespera tribunus venit , & villam globus militum sepsit. Tum ipsi cum Pompeia Paulina uxore & amicis duobus epulanti mandata imperatoris edidit.

Ce meurtre fut suivi de celui de Séneque ; non qu'il fût convaincu d'avoir conspiré , mais parce que le Tyran fut ravi de s'en délivrer par le fer , n'ayant pû réussir par le poison. Natalis seul avoit fait contre lui cette déposition très-légère ; « que Pison l'avoit envoyé à » Séneque malade , pour se plaindre » de ce qu'il lui refusoit l'entrée de sa » maison , & pour l'engager à entrete- » nir leur amitié par un commerce plus » intime ; à quoi Séneque avoit répondu » que des entretiens fréquens & secrets » étoient dangereux pour l'un & pour » l'autre , qu'au reste sa propre conser- » vation dépendoit de celle de Pison. » Granius Silvanus , Tribun d'une Cohorte Prétorienne , fut chargé d'aller demander au Philosophe s'il convenoit du discours de Natalis & de sa réponse. Séneque , soit à dessein , soit par hasard , étoit parti ce jour-là de Campanie , & s'étoit arrêté dans une maison qu'il avoit à quatre milles de Rome ; il y étoit à table sur le soir avec Pauline son épouse & deux amis , lorsque le Tribun arriva , fit entourer sa maison par des soldats , & lui porta les ordres de Néron.

Seneca , missum ad se Natalem , conquestumque nomine Pisonis quod visendo eo prohiberetur , seq. rationem valetudinis & amorem quietis excusavisse , respondit. Cur salutem privati hominis incolumitati suæ anteferet , causam non habuisse : nec sibi promptum in adulationes ingenium. Idque nulli magis gnarum quam Neroni , qui sæpius libertatem Senecæ , quam servitium expertus esset. Ubi hæc à tribuno relata sunt , Poppæa & Tigellino coram , quod erat sævienti principi intimum consiliorum , interrogat ; an Seneca voluntariam mortem pararet ? Tum tribunus nulla pavoris signa , nihil triste in verbis ejus aut vultu deprehensum confirmavit. Ergo regredi , & indicere mortem jubetur. Tradit Fabius Rusticus non eo quo venerat itinere reditum , sed flexisse ad Fenium præfectum , & expositis Cæsaris jussis , an obtemperaret interrogavisse : monitumque ab eo , ut exsequeretur : fatali omnium ignavia : nam & Silvanus inter conjuratos erat , augebatque scelera in quorum ultionem consenserat. Voci tamen & aspectui pepercit. Intromisitque ad Senecam unum ex centurionibus , qui necessitatem ultimam denuntiaret.

Séneque répondit « que Pison lui
» avoit envoyé Natalis pour se plain-
» dre de ce qu'il refusoit de le voir ;
» qu'il s'en étoit excusé par la raison de
» sa santé, & de l'amour de son repos ;
» qu'il n'avoit jamais eu de sujet de pré-
» férer à sa propre conservation celle
» d'un simple particulier ; que son ca-
» ractere ne le portoit point à la flate-
» rie , & que personne ne le favoit
» mieux que Néron , à qui il avoit plus
» souvent parlé en homme libre qu'en
» esclave ». Le Tribun ayant rapporté
ce discours à l'Empereur en présence
de Poppée & de Tigellinus * , qui
étoient son conseil de cruauté , il de-
manda si Séneque songeoit à se donner
la mort ? le Tribun répondit qu'il n'a-
voit remarqué sur son visage ni dans
ses paroles aucun signe de tristesse ou
de crainte. On lui ordonna de repartir
& d'annoncer la mort à Séneque. Fa-
bius Rusticus dit qu'il ne retourna pas
par le même chemin , mais qu'il alla
trouver le Préfet Fenius ; que lui ayant
fait part des ordres de l'Empereur , il
lui demanda s'il obéiroit , & que ce-
lui-ci le lui conseilla ; tant une lâche-

* Poppée étoit maîtresse de Néron , & Tigellinus
affranchi de ce Prince.

*Ille interritus poscit testamenti tabulas :
ac denegante centurione, conversus ad ami-
cos ; quando meritis eorum referre gratiam
prohiberetur , quod unum jam , attamen
pulcherrimum habebat , imaginem vitæ suæ
relinquere testatur : cujus , si memores essent
bonorum artium , famam , tum constantis
amicitiæ laturos. Simul lacrymas eorum ,
modo sermone , modo intentior in modum
coërcentis , ad firmitudinem revocat , rogi-
ans : Ubi præcepta sapientiæ ? Ubi tot per
annos meditata ratio adversum imminen-
tia ? Cui enim ignarum fuisse sævitiam
Neronis ? Neque aliud superesse post matrem
fratremque interfectos , quam ut educatoris
præceptorisque necem adjiceret.*

té fatale glaçoit tous les cœurs ; car Silvanus étoit lui-même un des conjurés , & contribuoit à aggraver par de nouveaux crimes ceux qu'il avoit voulu punir. Cependant pour s'épargner une commission si odieuse , il ne vit point Sénèque , & lui fit annoncer par un de ses Centurions qu'il falloit mourir.

Sénèque sans se troubler demande à finir son testament ; le Centurion le lui ayant refusé, il se tourne vers ses amis, & leur dit , « que puisqu'on l'empêchoit » de leur témoigner sa reconnoissance , » il leur laissoit au moins le seul bien , » mais le plus précieux qui lui restât , » l'image de sa vie : que le souvenir » qu'ils en conserveroient honoreroit » leurs sentimens & rendroit leur amitié respectable aux siècles à venir ». Tous fondoient en larmes , Sénèque les consolait , tantôt par la douceur de ses discours , tantôt en leur reprochant leur foiblesse , & en leur demandant avec fermeté « qu'étoient devenus les » préceptes de la sagesse, & les réflexions » qui depuis tant d'années avoient dû » les armer contre les malheurs ? Si la » cruauté de Néron leur étoit nouvel-

Ubi hæc atque talia velut in commune differuit, complectitur uxorem: & paululum adversus præsentem fortudinem mollius, rogat oratque temperaret dolori, ne æternum susciperet, sed in contemplatione vitæ per virtutem actæ, desiderium mariti solatiis honestis roleraret. Illa contra, sibi quoque destinatam mortem adseverat, manumque percussoris exposcit. Tum Seneca gloriæ ejus non adversus, simul amore, ne sibi unice dilectam ad injurias relinqueret: Vitæ, inquit, delinimenta monstraveram tibi, tu mortis decus mavis: non invidabo exemplo. Sit hujus tam fortis exitus constantia penes utrosque par, claritudinis plus in tuo fine. Post quæ eodem ic̃tu brachia ferro exsolvunt. Seneca, quoniam senile corpus & parvo victu tenuatum, lenta effugia sanguini præbebat, crurum quoque & poplitum venas abrumpit. Sævisque cruciatibus defessus, ne dolore suo animum uxoris infringeret, atque ipse visendo ejus tormenta, ad impatientiam delaberetur, suadet in aliud cubiculum abscederet. Et novissimo quoque momento suppeditante

» le , & si après avoir tué sa mere &
» son frere , il ne lui restoit pas encore
» à y joindre le meurtre de son Gou-
» verneur & de son maître » ?

Après leur avoir tenu en commun
ce discours , il embrasse son épouse ,
& son courage faisant place à la ten-
dresse , il la conjure de modérer sa dou-
leur , d'y mettre des bornes , & de
chercher dans le souvenir de la vie &
des vertus de son époux un soulage-
ment honorable au malheur qu'elle
avoit de le perdre. Pauline répond
qu'elle veut aussi mourir , & demande
l'exécuteur. Alors Séneque ne cher-
chant point à lui ravir cette gloire , &
craignant d'ailleurs de laisser ce qu'il
aimoit en proie à la méchanceté de ses
ennemis , « Je vous montre , lui dit-il ,
» ce qui peut vous adoucir la vie ;
» vous préférez l'honneur de mourir ,
» je ne vous envierai point un si grand
» exemple ; périssons l'un & l'autre
» avec un égal courage , & vous avec
» encore plus de gloire ». Aussi - tôt ils
se font en même tems ouvrir les vei-
nes. Séneque dont le corps usé par la
vieillesse & par un régime austere , ne
perdoit son sang qu'avec lenteur , se fait

*eloquentia , advocatis scriptoribus , ple-
raque tradidit , quæ in vulgus edita ejus
verbis , invertere supersedeo.*

*At Nero , nullo in Paulinam proprio
odio , ac ne glisceret invidia crudelitatis ,
inhibere mortem imperat. Hortantibus mi-
litibus , servi libertique obligant brachia ,
premunt sanguinem , incertum an ignaræ :
nam ut est vulgus ad deteriora promptum ,
non defuere qui crederent , donec implaca-
bilem Neronem timuerit , famam sociatæ
cum marito mortis petivisse ; deinde oblata
mitiore spe , blandimentis vitæ evictam :
cui addidit paucos postea annos , lauda-
bili in maritum memoria , & ore ac mem-
bris in eum pallorem albentibus , ut osten-
tui esset , multum vitalis spiritus egestum.*

aussi couper les veines des jarrêts & des cuisses. Souffrant alors des douleurs cruelles , & craignant d'accabler son épouse par le spectacle de ses maux ou d'être accablé lui-même par la vue de son épouse mourante , il lui persuada de passer dans une autre chambre ; & dans ses derniers momens son éloquence subsistant encore , il fit appeler des Secrétaires à qui il dicta ces paroles , qui sont aujourd'hui entre les mains de tout le monde , & auxquelles je m'abstiens de toucher.

Néron , qui n'avoit contre Pauline aucun sujet de haine , voulut empêcher une mort qui auroit rendu sa cruauté trop odieuse. Des soldats pressent les esclaves & les affranchis d'arrêter son sang & de bander ses plaies ; on ne fait si elle s'en apperçût : car comme on croit toujours aisément le mal , on prétendit que Pauline tant qu'elle avoit crû Néron implacable , avoit cherché l'honneur de mourir avec son mari , mais que des espérances plus favorables lui étant offertes , elle s'étoit laissé aller à la douceur de vivre. Elle vécut peu d'années depuis , conservant avec honneur le souvenir de son époux ,

*Seneca interim durante tractu, & len-
titudine mortis, Statium Annæum diu
sibi amicitiae fide & arte medicinæ proba-
tum, orat provisum pridem venenum, quo
damnati publico Atheniensium judicio ex-
stinguerentur, promeret: allatumque hau-
sit frustra, frigidis jam artubus & clauso
corpore adversum vim veneni. Postremo
stagnum calidæ aquæ introiit, respergens
proximos servorum, addita voce, libare se
liquorem illum JOVI LIBERATORI.
Exin balneo illatus, & vapore ejus exa-
nimatus, sine ullo funeris solenni crema-
tur. Ita codicillis præscripserat, cum etiam
tum prædives & præpotens, supremis suis
consuleret.*

*Fama fuit, Subrium Flavium cum
centurionibus occulto consilio, neque ta-
men ignorante Seneca, destinavisse, ut
post occisum opera Pisonis Neronem, Piso,*

& montrant par la pâleur de ses membres & de son visage combien elle avoit perdu de vie par ses blessures.

Cependant les douleurs de Séneque durant toujours & amenant lentement la mort , il pria Sextius Annæus , habile Médecin & son ancien ami , de lui faire apporter un poison , qu'il gardoit depuis long-tems , & avec lequel on faisoit mourir à Athenes ceux que le peuple avoit condamnés. Il le but , mais en vain , ses membres déjà froids étant devenus insensibles à la violence du poison ; enfin il entra dans un bain chaud , & jettant quelques gouttes d'eau sur les esclaves les plus proches de lui , il dit qu'il *faisoit des libations de cette eau à JUPITER LIBÉRATEUR*. On le porta ensuite dans une étuve dont la vapeur l'étouffa bien-tôt : il fut brûlé sans aucune pompe , comme il l'avoit demandé par un codicile , dans le tems même de son crédit & de son opulence , qui ne l'empêchoient pas de songer à sa fin.

On assure que Subrius Flavius * dans un conseil secret tenu avec les Centurions de l'aveu de Séneque , avoit dé-

* L'un des Conjurés.

quoque interficeretur, tradereturque imperium Senecæ, quasi insonti claritudine virtutum ad summum fastigium delecto. Quin & verba Flavii vulgabantur; non referre dedecori, si citharædus dimoveretur, & Tragædus succederet: quia ut Nero cithara, ita Piso Tragico ornatu canebat.

Mox eorundem indicio Subrius Flavius tribunus pervertitur, primo dissimilitudinem morum ad defensionem trahens; neque se armatum cum inermibus & effeminatis tantum facinus consociaturum: dein postquam urgébatur, confessionis gloriam amplexus, interrogatusque à Nerone, quibus causis ad oblivionem sacramenti processisset: Oderam te, inquit: nec quisquam tibi fidelior militum fuit, dum amari meruisti: odisse cœpi postquam parricida matris & uxoris, auriga & histrio & incendiarius extitisti. Ipsa rettuli verba, quia non ut Senecæ, vulgata erant: nec minus nosci decebat militaris viri sensus incomptos, sed validos. Nihil in illa conjuratione gravius auribus Neronis accidisse constitit, qui ut faciendis sceleribus promptus

cidé

aidé qu'après s'être défait de Néron par les mains de Pison , ils se défendoient de Pison même , & donneroient l'Empire à ce Philosophe , digne du trône par l'éclat seul de ses vertus : & comme Néron jouoit de la harpe , & Pison la Tragédie , on faisoit tenir à Flavius ce discours : « que la honte de » la République n'étoit point lavée si » en chassant un Musicien on lui don- » noit un Comédien pour successeur ».

Flavius accusé se défendit d'abord , disant qu'un homme de guerre comme lui n'auroit pas voulu pour complices d'un dessein si dangereux , des hommes lâches & efféminés , & de mœurs trop contraires aux siennes ; mais se voyant pressé , il prit le parti honorable de tout avouer. L'Empereur lui demanda quelles raisons lui avoient fait trahir ses sermens ; « Je te haïssois , dit-il : aucun » soldat ne t'a été plus fidele tant que » tu as mérité d'être aimé : j'ai com- » mencé de te haïr quand je t'ai vû » parricide de ta mere & de ta femme , » cocher , bâteleur & incendiaire ». Je rapporte ces paroles parce qu'elles ne sont pas aussi connues que celles de Sénèque , & que le discours sans art mais

tus , ita audiendi quæ faceret , insolens erat. Pœna Flavii Veiano Nigro tribuno mandatur. Is proximo in agro scrobem effodi jussit , quam Flavius ut humilem & angustam increpans , circumstantibus militibus , ne hoc quidem , inquit , ex disciplina : admonitusque fortiter protendere cervicem : Utinam , ait , tu tam fortiter feras.

Proximum constantiæ exemplum , Sulpicius Asper centurio præbuit ; percontanti Neroni , cur in cædem suam conspiravisset ? breviter respondens : Non aliter tot flagitiis ejus subveniri potuisse. Tum justam pœnam subiit.

Opperiebatur Nero , ut Vestinus quoque consul in crimen traheretur , violentum & infensum ratus : sed conjurati consilia cum Vestino non miscuerant , quidam vetustis in eum simulatibus , plures quia præcipitem & insociabilem credebant. Cæterum Neronis odium adversus Vesti-

courageux de cet homme de guerre mérite d'être conservé. Rien dans toute cette affaire ne choqua davantage les oreilles de Néron , aussi accoutumé à commettre des crimes , que peu fait à se les entendre reprocher. On chargea du supplice de Flavius le Tribun Veianus Niger. Celui-ci , avant de le décapiter , fit creuser selon l'usage dans le champ voisin une fosse dont Flavius se moqua comme trop petite & trop étroite : *on ne fait plus même une fosse dans les regles* , dit-il aux soldats qui l'entouroient ; & l'exécuteur lui ayant dit de présenter sa tête avec courage , il répondit : *frappe de même.*

Après lui mourut le Centurion Sulpitius Asper avec beaucoup de constance : Néron lui demandant pourquoi il avoit conspiré ; il lui répondit que c'étoit le seul moyen de mettre fin à tant de crimes , & alla au supplice.

L'Empereur qui connoissoit la haine violente que le Consul Vestinus lui portoit , s'attendoit qu'il seroit accusé ; mais les Conjurés n'avoient fait aucune part de leur dessein à Vestinus , les uns étant depuis long-tems mal avec lui , les autres le regardant comme un

num ex intima sodalitate cæperat , dum hic ignaviam principis penitus cognitam despicit , ille ferociam amici metuit , sæpe asperis faceriis illusus ; quæ ubi multum ex vero traxere , acrem sui memoriam relinquunt. Accesserat recens causa , quod Vestinus Statiliam Messallinam matrimonio sibi junxerat, haud nescius inter adulteros ejus & Cæsarem esse.

Igitur non crimine , non accusatore existente , quia speciem judicis induere non poterat , ad vim dominationis conversus , Gerlanum tribunum cum cohorte militum immittit : jubetque prævenire conatus consulis , occupare velut arcem ejus , opprimere delectam juventutem : quia Vestinus imminentes foro ædes , decoraque servitia , & pari ætate habebat. Cuncta eo die munia consulis impleverat , conviviumque celebrabat , nihil metuens , an dissimulando metu : cum ingressi milites vocari eum à tribuno dixere. Ille nihil demoratus exsurgit : & omnia simul properantur , clau-

homme trop ardent pour entrer dans un complot. La haine de Néron contre Vestinus avoit commencé dès le tems où ils vivoient le plus intimement ensemble. Celui-ci qui connoissoit à fond la bassesse du Prince lui laissoit voir son mépris , celui-là étoit choqué du caractère dur de Vestinus & de ses railleries ameres & piquantes , espece d'insulte dont on conserve un ressentiment profond , lorsqu'on y sent la vérité. Une autre cause de la haine de Néron étoit que Vestinus avoit depuis peu épousé Statilia Messalina, n'ignorant pas que l'Empereur étoit un de ses amans.

Néron ne pouvant donc comme juge condamner un Consul qui n'étoit ni accusé , ni soupçonné , usa de violence comme Prince. Vestinus avoit une maison qui dominoit sur la place & des esclaves jeunes, bien faits & vigoureux : l'Empereur députa le Tribun Gerellanus à la tête d'une cohorte avec ordre de prévenir les mauvais desseins du Consul , de s'emparer de la citadelle qu'il appelloit sa maison , & de s'assurer de la jeunesse qui l'environnoit. Ce jour même Vestinus avoit vacqué à tous ses devoirs de Consul ; il étoit à

*ditur cubiculo , præsto est medicus , abs-
cinduntur venæ , vicens adhuc balneo in-
fertur , calida aqua mersatur , nulla edita
voce , qua semet miseraretur. Circumdati
interim custodia qui simul discubuerant ,
nec nisi provecta nocte emissi sunt , post-
quam pavorem eorum ex mensa exitium
opperientium & imaginatus & irridens
Nero , satis supplicii luisse ait pro epu-
lis consularibus.*

*Exin M. Annæi Lucani cædem impe-
rat. Is profluente sanguine , ubi frigescere
pedes manusque , & paulatim ab extremis
cedere spiritum , fervido adhuc & compote
mentis pectore intelligit ; recordatus car-
men à se compositum , quo vulneratum
militem per ejusmodi mortis imaginem
obiisse tradiderat , versus ipsos rettulit :
eaque illi suprema vox fuit.*

Haud minus prompte L. Vetus , so-

table avec ses amis , soit qu'il n'eut point de crainte , soit qu'il feignit de n'en point avoir , lorsque des soldats entrèrent & lui annoncerent le Tribun. Il se leve aussi-tôt , s'enferme dans sa chambre , appelle le Médecin , se fait ouvrir les veines , est plongé tout vivant encore dans un bain chaud , & expire sans proférer sur lui-même un mot de plainte. Tous ses convives furent enveloppés par les soldats , & on ne les relâcha que bien avant dans la nuit. Néron se représentant avec plaisir leur frayeur , & se moquant de l'attente où ils étoient de voir succéder la mort au festin , dit qu'ils étoient assez punis de leur repas consulaire.

Il ordonna ensuite le meurtre de Lucain. Ce jeune Poëte voyant couler son sang , & conservant encore la force de l'esprit & l'ardeur de l'imagination lors même que la chaleur & la vie commençoient à l'abandonner , se rappella la description qu'il avoit faite en vers d'un soldat blessé & périssant du même genre de mort : il répéta aux assistans ces vers , qui furent ses dernières paroles.

L. Vetus périt aussi très-courageuse-

crusque ejus Sextia & Pollutia filia necem subiere : invisi principi , tamquam vivendo exprobrarent interfectum esse Rubellium Plautum generum Lucii Veteris. Sed initium detegendæ sævitiae præbuit interversis patroni rebus ad accusationem transgrediens Fortunatus libertus , ascito Claudio Demiano , quam ob flagitia vincitum à Vetere Asiæ proconsule , exsolvit Nero in præmium accusationis. Quod ubi cognitum reo , seque & libertum pari sorte componi , Formianos in agros digreditur. Illic eum milites occulta custodia circumdant. Aderat filia super ingruens periculum longo dolore atrox , ex quo percussiores Plauti mariti sui viderat : cruentamque cervicem ejus amplexa , servabat sanguinem , & vestes respersas , vidua implexa luctu continuo , nec ullis alimentis , nisi quæ mortem arcerent. Tum hortante patre , Neapolim pergit. Et quia aditu Neronis prohibebatur , egressus obsidens , audiret insontem , neve consulatus sui quondam collegam dederet liberto , modo muliebri ejulatu , aliquando sexum egressa , voce infensa clamitabat : donec princeps immobilem se precibus & invidiæ juxta ostendit.

ment avec Sextia sa belle-mere & Pol-
lutia sa fille. Le Prince les haïssoit , par-
ce que leur vie sembloit lui reprocher
la mort de Rubellius Plautus gendre de
Vetus. Ils furent dénoncés par Fortu-
natus affranchi , qui après avoir ruiné
son maître , facilita à Néron les moyens
de le perdre. Il se joignit un Claudius
Demianus , que Vetus étant Procon-
sul d'Asie , avoit fait mettre en pri-
son pour ses crimes , & à qui l'Empe-
reur accorda la liberté pour prix de
l'accusation. Vetus en étant informé ,
& voyant qu'on ne le distinguoit point
d'un affranchi , s'en alla à sa terre de
Formies ; on envoya des soldats pour
environner secrettement sa maison. Il
avoit avec lui sa fille , tourmentée non
seulement par le danger présent , mais
par le souvenir cruel de Rubellius son
époux ; elle croyoit voir encore ses as-
sassins , & embrasser sa tête sanglante ;
elle avoit recueilli son sang , conser-
voit les habits qui en étoient couverts ,
pleuroit continuellement sur ces tristes
restes , & ne prenoit d'alimens que ce
qu'il en falloit pour ne point mourir.
Par le conseil de son pere elle se rendit
à Naples : l'entrée du palais lui ayant

Ergo nuntiat patri abjicere spem , & uti necessitate. Simul affertur parari cognitionem senatus , & trucem sententiam. Nec defuere qui monerent magna ex parte hæredem Cæsarem nuncupare , atque ita nepotibus de reliquo consulere : quod aspernatus , ne vitam proxime libertatem actam novissimo servitio fœdaret , largitur in servos quantum aderat pecuniæ : & si quæ asportari possent , sibi quemque deducere , tres modo lectulos ad suprema retineri jubet. Tunc eodem in cubiculo , eodem ferro abscindunt venas , properique & singulis vestibibus ad verecundiam velati , balneis inferuntur : pater filiam , avia neptem , illa utrosque intuens , & certatim precantes labenti animæ celerem exitum , ut relinquerent suos superstites & morituros. Servavitque ordinem fortuna : ac senior prius , tum cui prima ætas , exstinguunt.

été refusée , elle assiégeoit l'Empereur dès qu'il sortoit , lui crioit d'écouter l'innocence & de ne pas sacrifier à un affranchi son ancien Collegue dans le Consulat ; elle prononçoit ces mots tantôt en gémissant , tantôt avec une force & une audace au-dessus de son sexe ; mais Néron fut également sourd à la compassion & à la colere.

Elle annonça donc à son pere qu'il falloit perdre l'esperance , & mourir. Vetus apprit en même tems que le Sénat se dispoisoit à le juger sévèrement. On lui conseilloit de laisser à l'Empereur une grande partie de ses biens , pour conserver le reste à ses petits-fils ; il rejetta ce conseil & ne voulut point en mourant deshonorer par une démarche basse l'esprit de liberté qu'il avoit montré durant sa vie. Il donna à ses esclaves tout ce qu'il avoit d'argent ; leur dit de partager & d'emporter tout ce qu'ils pourroient , & de ne lui réserver que trois lits pour mourir avec sa famille. Alors tous trois dans la même chambre , tous trois avec le même fer , ils se font ouvrir les veines , & couverts d'une maniere convenable , sont portés ensemble dans le bain , le pere regardant sa fille , l'ayeux

tur. Accusati post sepulturam, decretumque ut more majorem punirentur. Et Nero intercessit, mortem sine arbitro permittens: ea cædibus peractis ludibria adjiciebantur.....

'De C. Petronio pauca repetenda sunt. Nam illi dies per somnum, nox officiis, & oblectamenti vitæ transigebatur. Utque alios industria, ita hunc ignavia ad famam protulerat, habebaturque non ganeo & profligator, ut plerique sua haurientium, sed erudito luxu. Ac dicta factaque ejus quanto solutiora, & quandam sui negligentiam præferentia, tanto gratius in speciem simplicitatis accipiebantur. Proconsul tamen Bithyniæ, & mox consul, vigentem se ac parem negotiis ostendit: dein revolutus ad vitia, seu vitiorum imitationem, inter paucos familiarium Neroni assumptus est, elegantiae arbiter, dum nihil amœnum, & molle affluentia putat, nisi quod ei Petronius approbavisset. Unde

le sa petite-fille, & celle-là l'un & l'autre, chacun conjurant les Dieux de lui ôter promptement le peu de vie qui lui restoit, pour ne pas survivre à ce qu'il aimoit & qu'il voyoit périr. L'ordre de la nature fut observé; les plus âgés expirent d'abord. Ils furent accusés après leur sépulture, & condamnés au dernier supplice. Néron s'y opposa, & leur laissa le choix de leur mort. C'est ainsi qu'après tant de meurtres il insultoit encore les victimes de sa cruauté.

Pétrone, qui mourut après eux, mérite que nous disions d'abord un mot de sa personne. Il donnoit le jour au sommeil & la nuit aux devoirs & aux plaisirs. La réputation qui est pour les autres le fruit de l'adresse ou du mérite, avoit été pour lui le fruit de la paresse; ce n'étoit point comme tant d'autres, un dissipateur qui se ruinât en viles débauches, mais un homme d'un luxe élégant & de bon goût. Une aisance naturelle & une sorte de négligence qu'il mettoit dans ses discours & dans ses actions, lui donnoient l'air & les graces de la simplicité. Devenu Proconsul de Bithynie, & ensuite Consul, il se montra homme de tête & capable

invidia Tigellini , quasi adversus æmulum , & scientia voluptatum potio- rem . Er- go crudelitatem principis , cui cæteræ libi- dines cedebant , aggreditur , amicitiam Sce- vini Petronio objectans , corrupto ad indi- cium servo , ademptaque defensione , & majore parte familiæ in vincla raptæ .

Forte illis diebus Campaniam petiverat Cæsar , & Cumas usque progressus Petro- nius illic attinebatur . Nec tulit ultra ti- moris aut spei moras : neque tamen præ- ceptis vitam expulit , sed incisas venas , ut libitum obligatas , aperire rursus , & al- loqui amicos , non per seria , aut quibus constantiæ gloriam peteret . Audiebatque referentes , nihil de immortalitate animæ , & sapientium placitis , sed levia carmina & faciles versus : servorum alios largitio- ne , quosdam verberibus affecit : iniit &

d'affaires ; revenu ensuite par son propre penchant à ses vices , ou plutôt à ce qui leur ressembloit , il fut admis par Néron dans le petit nombre de ses Courtisans , & devint l'arbitre de ses fêtes. Ce Prince ne trouvoit rien de galant , de délicieux & de magnifique que ce qui avoit eu l'approbation de Pétrone. Tigellinus fut bientôt jaloux d'un rival qui le surpassoit dans la science des voluptés. Il eut donc recours pour le perdre à la cruauté de l'Empereur , plus forte que tous ses autres vices ; il fit accuser Pétrone de liaison avec Scévinus , par un esclave corrompu , fit mettre en prison les autres , & lui ôta le moyen de se défendre.

Néron fit alors par hasard un voyage en Campanie , & Pétrone s'étant avancé jusqu'à Cumes y fut arrêté. Aussitôt, sans porter plus loin les incertitudes de l'espérance ou de la crainte, il se fit ouvrir les veines ; mais ne voulant pas quitter brusquement la vie , il les fit refermer & rouvrir à différentes reprises, parlant à ses amis de choses très-peu sérieuses , & ne cherchant pas même la gloire de mourir avec courage. On l'entretenoit non de l'immortalité de l'ame

vias : somno indulſit , ut quamquam coacta mors , fortuitæ ſimilis eſſet . Ne codicillis quidem (quod plerique pereuntium) Neronem aut Tigellinum , aut quem alium potentium adulatus eſt : ſed flagitia principis ſub nominibus exoletorum feminarumque , & novitate cujuſque ſtupri perſcripſit , atque obſignata miſit Neroni : fregitque annulum , ne mox uſui eſſet ad faciendâ pericula

Trucidatis tot inſignibus viris , ad poſtremum Nero virtutem ipſam exſcindere concupivit , interfecto Thraſea Pæto & Barea Sorano , olim utriſque inſenſus ; & accedentibus cauſſis in Thraſeam : quod ſenatu egreſſus eſt cum de Agrippina referretur , ut memoravi : quodque Juvenalium ludicro parum expetibilem operam præbuerat : eaque offenſio altius penetrabat , quia idem Thraſea Patavii , unde ortus erat , ludis Ceſticis à Trojano Antenore inſtitutis habitu tragico cecinerat : die quoque quo prætor Antiftius ob probra in Nero-

& des maximes des Philosophes , mais de chansons & de vers agréables. Il récompensa quelques-uns de ses esclaves, en fit châtier d'autres , se promena , se laissa même aller au sommeil , afin que sa mort quoique forcée eût l'air naturel. Il ne chercha pas même , comme la plûpart de ceux qui mouroient , à flatter dans un testament , ou Néron , ou Tigellinus , ou quelqu'un des Courtisans : mais ayant écrit sous des noms empruntés l'histoire des débauches du Prince les plus infames & les plus récentes , il l'envoya cachetée à Néron , & brisa son cachet , de crainte qu'il ne servit à perdre quelque innocent.

Néron, après le meurtre de tant d'hommes illustres , résolut enfin de faire périr la vertu même dans la personne de Pœtus Thrasea & de Barea Soranus. Irrité depuis long-têms contre l'un & l'autre, il étoit sur-tout ulcéré contre Thrasea; parce qu'il étoit sorti du Sénat dans l'affaire d'Agrippine , comme je l'ai rapporté , & parce qu'il ne s'étoit point prêté aux jeux & aux spectacles de la Cour ; ce qui choquoit d'autant plus Néron que ce même Thrasea avoit joué la Tragédie dans les jeux Cestiques établis à Pa-

*nem composita ad mortem damnabatur ;
mitiora censuit obtinuitque : & cum deum
honores Poppææ decernuntur , sponte ab-
sens , funeri non interfuit. Quæ oblitterari
non sinebat Capito Cossutianus , præter
animum ad flagitia præcipitem , inimicus
Thrasææ , quod auctoritate ejus concidisset
juvantis Cilicum legatos , dum Capitonem
repetundarum interrogant.*

*Quin & illa objectabat ; principio anni
vitare Thrasæam solemne jusjurandum :
nuncupationibus votorum non adesse ,
quamvis Quindecimvirali sacerdotio præ-
ditum : nunquam pro salute principis , aut
cælesti voce immolavisse : assiduum olim &
indefessum , qui vulgaribus quoque patrum
consultis semet fautorem aut adversarium
ostenderet , triennio non introiisse curiam :
nuperrimeque cum ad coercendos Silanum
& Veterem certatim concurreretur , privatis
potius clientium negotiis vacavisse : seces-
sionem jam id & partes ; & si multi idem
audeant , bellum esse. Ut quondam C. Cæ-*

doue sa patrie par le Troyen Antenor : de plus le jour que le Préteur Antistius alloit être condamné à mort pour des satyres contre Néron , Thrasea avoit ouvert & fait passer un avis plus doux : & lorsqu'on avoit décerné à Poppée les honneurs divins, il avoit affecté de s'absenter & de ne point paroître aux funérailles. Le délateur Cossutianus ne laissoit point oublier à Néron tous ces prétendus crimes. Cet homme méchant par caractère , haïssoit encore personnellement Thrasea, qui par son crédit l'avoit fait succomber dans une accusation de péculat intentée par les Ciliciens.

Il reprochoit à Thrasea, « qu'au com-
» mencement de l'année il évitoit de
» prêter serment ; qu'il ne se trouvoit
» jamais , quoiqu'il fût de l'Ordre des
» Quindecimvirs , aux prieres publi-
» ques ; qu'il n'avoit jamais fait de sa-
» crifices pour la conservation du Prin-
» ce & de sa voix divine : que ce Ma-
» gistrat autrefois si infatigable & si as-
» sidu , qui prenoit parti avec chaleur
» dans les affaires même les moins im-
» portantes , n'avoit point paru aux as-
» semblées depuis trois ans ; qu'en der-
» nier lieu tous les Sénateurs accou-

sarem , inquit , & M. Catonem ; ita nunc te , Nero , & Thraseam avida discordiarum civitas loquitur. Et habet sectatores vel potius satellites , qui nondum contumaciam sententiarum , sed habitum vultumque ejus sectantur , rigidi & tristes , quo tibi lasciviam exprobrent. Huic uni incolumitas tua sine arte , sine honore. Prosperas principis res spernit : etiam ne luctibus & doloribus non satiatur ? Ejusdem animi est , Poppæam divam non credere , cujus in acta divi Augusti & divi Julii non jurare. Spernit religiones , abrogat leges. Diurna populi Romani per provincias , per exercitus , curatius leguntur , ut noscatur quid Thrasea non fecerit. Aut transeamus ad illa instituta , si potiora sunt : aut nova cupientibus auferatur dux & auctor. Ista secta Tiberones & Favonios veteri quoque Reipubl. ingrata nomina genuit. Ut imperium evertant , libertatem præferunt : si perverterint , libertatem ipsam aggredientur. Frustra Cassium amovisti , si gliscere & vigere Brutorum æmulos passurus es. Denique nihil ipse de Thrasea scripseris , disceptatorem senatum nobis relinque. Extollit ira promptum Cossutiani animum Nero : adjicitque Marcel- lum Eprum acri eloquentia.

» rant à l'envi pour condamner Sila-
» nus & Vetus , il avoit préféré de va-
» quer aux affaires particulieres de ses
» cliens : qu'il y avoit dans toute cette
» conduite un esprit marqué de parti &
» de révolte , qui n'attendoit que des
» complices pour faire une guerre.
» Comme autrefois , dit-il , on se plai-
» soit à comparer César & Caton , on
» en fait de même aujourd'hui, Néron,
» de vous & de Thrasea dans une ville
» avide de troubles. Il a des partisans
» ou plutôt des satellites qui n'osant en-
» core imiter l'insolence de ses discours,
» l'imitent au moins dans son extérieur ,
» tristes & rigides comme lui , pour
» vous reprocher vos plaisirs. Thrasea
» seul ne prend aucun intérêt à votre
» conservation & à vos talens ; insen-
» sible aux prospérités du Prince , qui
» fait s'il ne se rassasie pas en secret de
» vos chagrins & de vos larmes ? C'est
» par un même principe qu'il nie la di-
» vinité de Poppée , & refuse de jurer
» sur les actes de César & d'Auguste. Il
» méprise les sermens, se met au-dessus
» des loix : l'histoire du peuple Romain
» si répandue dans les provinces & dans
» les armées , est l'histoire de ce que

At Baram Soranum jam sibi Ostorius Sabinus eques Romanus poposcera reum ex proconsulatu Asiæ, in qua offensiones principis auxit, justitia atque industria: & quia portui Ephesiorum aperiendo curam insumpserat: vimque civitatis Pergamenæ prohibentis Acratum Cæsaris libertum statuas & picturas avehere, inultam omiserat. Sed crimini dabatur amicitia Plauti, & ambitio conciliandæ provinciæ ad spes novas.

» Thrasea n'a point fait. Il faut ou l'imi-
» ter , s'il le mérite , ou enlever aux
» esprits remuans leur exemple & leur
» chef. La secte dont il fait profession a
» déjà produit des Tuberons & des Fa-
» ronius , ces noms si odieux aux an-
» ciens Romains. Pour perdre le Prince
» ces séditieux parlent de liberté , &
» quand ils auront réussi , ils attaque-
» ront la liberté même ; en vain Cassius
» est banni , si vous laissez les imita-
» teurs de Brutus vivre & se multiplier.
» Au reste n'ordonnez rien de vous-
» même contre Thrasea ; laissez-en le
» soin au Sénat & à nous ». Néron ani-
ma par ses éloges la fureur de Cossu-
tianus , & lui associa Marcellus Eprius ,
Orateur violent.

Ostorius Sabinus , Chevalier Ro-
main, avoit déjà accusé Barea Soranus,
revenu de son Proconsulat d'Asie , où
il avoit offensé l'Empereur par sa justi-
ce & son mérite ; ayant fait élargir le
port d'Ephese , & laissé impunis les ha-
bitans de Pergame , qui avoient empê-
ché Acratus affranchi de l'Empereur ,
d'enlever leurs tableaux & leurs sta-
tues. On lui faisoit sur-tout un crime
de sa liaison avec Plautus , & d'avoir

Tempus damnationi delectum , quo Tiridates accipiendo Armeniæ regno adventabat : ut ad externa rumoribus intestinum scelus obscuraretur , an ut magnitudinem imperatoriam cæde insignium virorum quasi regio facinore ostentaret.

Igitur omni civitate ad excipiendum principem spectandumque regem effusa , Thrasea occursum prohibitus non demisit animum : sed codicillos ad Neronem composuit , requirens objecta , & expurgatorum asseverans , si notitiam criminum & copiam diluendi habuisset. Eos codicillos Nero properanter accepit , spe exterritum Thraseam scripsisse , per quæ claritudinem principis extolleret , suamque famam dehonestaret. Quod ubi non evenit , vultumque & spiritus & libertatem insontis ultro extimuit , vocari patres jussit. Tum Thrasea inter proximos consultavit , tentaretne defensionem , an sperneret. Diversa consilia afferebantur.

cherché

cherché dans l'affection des Peuples de la Province , un appui à ses mauvais desfeins.

Le tems où Tiridate devoit venir à Rome pour recevoir la Couronne d'Arménie fut choisi par Néron pour faire mourir l'un & l'autre ; soit afin que le peuple fut distrait par ce spectacle du meurtre infame qu'on commettoit sous ses yeux , soit afin que la mort de ces hommes illustres fût comme un crime digne du Prince , & servît de décoration à sa grandeur.

Toute la ville étant donc sortie en foule pour aller au-devant de l'Empereur & voir le Roi , Thrasea reçut ordre de rester chez lui ; sans perdre courage il écrivit à Néron , lui demandant quels étoient ses crimes , & l'assurant qu'il se justifieroit si on vouloit le lui permettre. Néron ouvrit la lettre avec empressement , se flatant que Thrasea dans un moment de crainte y auroit glissé quelques flateries , & fait une tache à sa gloire ; mais voyant qu'il n'en étoit rien , & craignant la fierté & la liberté qu'inspireroit à Thrasea son innocence , il fit assembler le Sénat. Alors Thrasea délibéra avec ses proches , s'il

Quibus intrari curiam placebat, securos esse de constantia ejus dixerunt; nihil dicturum, nisi quo gloriam auget. Segnes & pavidos supremis suis secretum circumdare. Aspiceret populus virum morti obvium, audiret senatus voces quasi ex aliquo numine supra humanas: posse ipso miraculo etiam Neronem permoveri: sine crudelitati insisteret, distinguere certe apud posteros memoriam honesti exitus ab ignavia per silentium pereuntium.

Contra qui opperendum domi censebant, de ipso Thrasea eadem; sed ludibria & contumelias imminere: subtraheret aures conviciis & probris. Non solum Cossutianum aut Eprium ad scelus promptos, superesse qui forsitan manus ictusque..... Etiam bonos metu sequi. Detraheret potius senatui, quem perornavisset, infamiam

tenteroit ou s'il négligeroit de se justifier ; les avis furent partagés.

Ceux qui lui conseilloyent d'aller au Sénat lui dirent « qu'ils étoient sûrs
» de son courage ; que sa défense augmenteroit encore sa gloire ; qu'il n'y
» avoit que des hommes foibles & timides qui enveloppassent dans l'obscurité leurs derniers momens. Que le
» peuple verroit un homme vertueux allant au-devant de la mort ; que le
» Sénat entendroit ses discours plus qu'humains & les recueilleroit comme de la bouche d'un Dieu ; que ce
» spectacle pourroit opérer un prodige sur Néron même ; & que quand la
» cruauté l'emporteroit , Thrasea devoit au moins pour la postérité se distinguer par une mort glorieuse de
» tant de lâches conjurés égorgés en silence ».

Ceux qui conseilloyent à Thrasea de rester chez lui , convenoient de son courage , mais ils lui faisoient craindre d'être le jouet & la fable de l'assemblée. Ils lui représentoient , « qu'il devoit détourner ses oreilles des calomnies & des injures ; que Cossutianus & Eprius n'étoient pas les seuls mé-

tanti flagitii ; & relinqueret incertum ; quid viso Thrasea reo decreturi patres fuerint. Ut Neronem flagitiorum pudor caperet , irrita spe agitari : multoque magis timendum , ne in conjugem , in familiam , in cætera pignora ejus sæviret. Proinde intemeratus , impollutus , quorum vestigiis & studiis vitam duxerit , eorum gloria peteret finem. Aderat consilio Rusticus Arulenus flagrans juvenis , & cupidine laudis offerebat se intercessurum senatusconsulto : nam plebis trib. erat. Cohibuit spiritus ejus Thrasea , ne vana & reo non profutura , intercessori exitiosa inciperet. Sibi actam ætatem , & tot per annos continuum vitæ ordinem , non deferendum : illi initium magistratuum , & integra quæ supersint. Multum ante secum expenderet , quod tali in tempore capessendæ Reip. iter ingrederetur. Ceterum ipse an venire in senatum deceret , meditationi suæ reliquit.

» chans ; qu'on pourroit même dans
» des accès de fureur porter les mains
» sur sa personne ; que la crainte entraî-
» neroit jusqu'aux gens de bien ; qu'il
» devoit à un corps dont il avoit été
» l'ornement , de lui épargner la honte
» d'une action si infame , & de laisser la
» postérité incertaine du parti que le
» Sénat auroit pris en voyant Thrasea
» vis-à-vis de ses délateurs ; qu'il ne
» falloit point s'attendre que Néron pût
» devenir sensible à la honte ; qu'il fal-
» loit craindre plutôt que sa fureur ne
» s'étendît sur l'épouse de Thrasea , sur
» ses enfans & sur ce qu'il avoit de plus
» cher ; qu'ainsi , jusqu'alors sans bas-
» sesse & sans tache , il imitât par une
» mort glorieuse ceux dont il avoit étu-
» dié & imité la vie ». Rusticus Arule-
nus , jeune homme plein de zele , pré-
sent à ce discours , s'offroit par un mou-
vement de vanité de s'opposer com-
me Tribun du Peuple au decret du Sé-
nat. Thrasea réprima son impétuosité ,
& le détourna d'une entreprise inutile
pour l'accusé , & funeste pour le dé-
fenseur ; il ajoûta « qu'il avoit vécu ,
» qu'il ne devoit point renoncer au
» plan de vie qu'il s'étoit fait depuis

At postera luce duæ prætoriæ cohortes armatæ, templum genitricis Veneris insedere. Aditum senatus globus togatorum obsederat, non occultis gladiis; dispersique per fora ac basilicas cunei militares, inter quorum aspectus & minas ingressi curiam senatores.

Et oratio principis per Quæstorem ejus audita est: nemine nominatim compellato, patres arguebat, quod publica munia defererent, eorumque exemplo equites Rom. ad segnitiam verterentur. Etenim quid mirum è longinquis provinciis haud venire, cum plerique adepti consulatum & sacerdotia, hortorum potius amœnitati inservirent: quod velut telum arripuere accusatores.

» tant d'années ; que Rusticus ne fai-
» soit que d'entrer dans la Magistrature ;
» qu'il étoit encore à tems de prendre
» un parti , & qu'il fût réflexion dans
» quelles circonstances il commençoit
» à prendre part au Gouvernement ».
Au reste il se remit à lui-même à déci-
der s'il convenoit qu'il se rendît au Sé-
nat.

Le lendemain deux cohortes Préto-
riennes sous les armes entourèrent le
temple de Vénus. La porte par où le
Sénat devoit entrer fut assiégée d'un
gros de citoyens ayant sous leurs ro-
bes des épées qu'ils laissoient voir ; on
disperfa des soldats dans les places &
les temples voisins : ce fut au milieu de
ces visages menaçans que les Séna-
teurs entrèrent.

Le Questeur de Néron parla d'abord
au nom du Prince. Il se plaignit sans
nommer personne , de ce que certains
Sénateurs abandonnoient les affaires
publiques & donnoient aux Chevaliers
Romains l'exemple de l'oisiveté ; il
ajouta qu'il n'étoit point étonnant que
des Provinces éloignées on ne vint plus
à Rome , puisque ceux qui étoient par-
venus au Consulat & au Sacerdoce ,

Et initium faciente Cossutiano, majore vi Marcellus, summam Reip. agi clamitabat: contumacia inferiorum, lenitatem imperitantis deminui. Nimum mites ad eandem patres, qui Thraseam desciscientem, qui generum ejus Helvidium Priscum in iisdem furoribus, simul Paconium Agrippinum paterni in principes odii heredem, & Curtium Montanum detestanda carmina faciliantem, eludere impune sinerent. Requiere se in senatu consularem, in votis sacerdotem, in jurejurando civem, nisi contra instituta & caerimonias majorum, proditorem palam & hostem Thrasea induisset. Denique agere senatorem, & principis obtrektatores protegere solitus, veniret, censeret quid corrigi aut mutari vellet: facilius perlaturus singula increpantem, quam nunc silentium perferrent omnia damnantis. Pacem illi per orbem terræ, an victorias sine damno exercituum displicere? Ne hominem bonis publicis mæstum, & qui fora, theatra, templa pro solitudine haberet, qui minitaretur ex-

renfermés pour la plûpart dans leurs jardins , s'y livroient à une vie molle & voluptueuse. Ce discours fut comme un trait dont les accusateurs se saisirent.

Cossutianus commença ; Marcellus lui coupant la parole , s'écrioit avec véhémence : « que la République étoit à » deux doigts de sa perte ; que l'infolence des sujets insultoit à la clémence du Prince ; que les Sénateurs , trop doux jusqu'à ce jour, souffroient qu'un Thrasea révolté, qu'un Helvidius son gendre complice de ses fureurs , qu'un Paconius Agrippinus héritier de la haine de son pere contre les Césars , qu'un Curtius Montanus auteur de chansons infâmes , bravassent impunément leur justice. Qu'il sommoit Thrasea de se rendre au Sénat comme consulaire , aux prières comme Prêtre , au serment comme citoyen , si par un mépris affecté pour les coûumes & les cérémonies anciennes , il ne vouloit point se montrer ennemi & traître. Qu'accoûtumé , comme il étoit , à jouer le Sénateur intègre & à protéger les calomniateurs du Prince , il

filium suum, ambitionis pravæ compotem facerent. Non illi consulta hæc, non magistratus, aut Romanam urbem videri. Abrumperet vitam ab ea civitate, cujus caritatem olim, nunc & aspectum exuisset.

Cum per hæc atque talia Marcellus, ut erat torvus & minax, voce, vultu, oculis ardesceret, non illa nota & crebritate periculorum sueta jam senatus mæstitia, sed novus & altior pavor, manus & tela militum cernentibus: simul ipsius Thrasæ venerabilis species obversabatur: & erant qui Helvidium quoque miserarentur, innoxie affinitatis pœnas daturum. Quid A-

» vint librement déclarer ce qu'il trou-
» voit à reprendre ou à corriger dans
» le Gouvernement ; qu'il feroit moins
» odieux blâmant chaque chose en dé-
» tail , que condamnant tout par son fi-
» lence : Est-ce , disoit Marcellus , la
» paix dont jouit toute la terre qui lui
» déplait ? Sont - ce tant de victoires
» remportées sans aucune perte ? Séna-
» teurs , cessez de favoriser l'orgueil
» d'un homme que le bien public affli-
» ge , pour qui les places , les théâtres ,
» les temples sont autant de deserts , &
» qui menace de s'exiler d'une ville
» dans laquelle il ne trouve plus ni Sé-
» nat , ni Magistrats , ni Rome. Qu'il
» se délivre pour toujours de cette pa-
» trie dont il a depuis long-tems éloi-
» gné son cœur , & dont il éloigne mê-
» me jusqu'à ses yeux ».

Ce discours prononcé par Marcellus avec fureur , d'un air menaçant , les yeux égarés & le visage en feu , ne produisit point dans les Sénateurs cette tristesse morne à laquelle l'oppression les avoit accoutumés , mais une terreur nouvelle & plus profonde , augmentée par les soldats qu'ils voyoient en armes. Néanmoins ils se représen-

grippino objectum, nisi tristem patris fortunam? quando & ille perinde innocens Tiberii sævitia concidisset. Enimvero Montanum probæ juventæ, neque famosi carminis, quia protulerit ingenium, extorrem agi.

Atque interim Ostorius Sabinus Sorani accusator ingreditur, orditurque de amicitia Rubellii Plauti, quodque proconsulatum Asiæ Soranus pro claritate sibi potius accommodatum, quam ex utilitate communi egisset, alendo seditiones civitatum. Vetera hæc: sed recens, discrimini patris filiam connectebat, quod pecuniam Magis dilargita esset. Acciderat sane pietate Serviliæ (id enim nomen puellæ fuit) quæ caritate erga parentem, simul imprudentiæ ætatis, non tamen aliud consultaverat, quam de incolumitate domus, & an placabilis Nero, an cognitio senatus nihil atrox afferret. Igitur accita est in senatum, steteruntque diversi ante tribunal consulum, grandis ævo parens, contra filia in-

toient en même tems le visage vénérable de Thrasea ; leur compassion s'étendoit sur Helvidius même que l'on vouloit punir injustement de lui être allié. Ils considéroient qu'Agrippinus n'avoit d'autres crimes que les malheurs de son pere immolé lui-même quoiqu'innocent, par la cruauté de Tibere ; & que Montanus , jeune homme vertueux & dont les vers ne contenoient aucune satire , alloit être puni de ses talens par l'exil.

Cependant Ostorius Sabinus , délateur de Soranus , entra & commença par l'accuser de liaison avec Rubellius Plautus , & d'avoir songé dans son Proconsulat d'Asie à son propre intérêt plus qu'à celui de l'Etat , en fomentant les séditions des peuples. A ces chefs anciens d'accusation , il en ajoûtoit un tout récent. Il prétendoit que la fille de Soranus , en allant consulter les devins pour de l'argent , avoit partagé les crimes de son pere. Il étoit vrai que Servilia (c'étoit le nom de la fille de Soranus) , moitié par une tendresse louable , moitié par une imprudence pardonnable à son âge , avoit consulté les devins , mais seulement pour se

tra vicesimum ætatis annum , nuper marito Annio Pollione in exilium pulso , viduata desolataque : ac ne patrem quidem intuens , cujus onerassè pericula videbatur.

Tum interrogante accusatore , an cultus dotales , an detractum cervici monile venum dedisset , quo pecuniam faciendis magicis sacris contraheret ? primum strata humi , longoque fletu & silentio ; post altaria & aram complexa : Nullos , inquit , impios deos , nullas devotiones , nec aliud infelicibus precibus invocavi , quam ut hunc optimum patrem tu Cæsar , & vos patres servaretis incolumem. Sic gemmas & vestes & dignitatis insignia dedi , quomodo si sanguinem & vitam poposcissent. Viderint isti , antehac mihi ignoti , quo nomine sint , quas artes exerceant : nulla mihi principis mentio , nisi inter numina fuit. Nescit tamen miserrimus pater : & sè

raffurer sur le danger de son pere , pour
savoir si Néron seroit inexorable , &
si le jugement du Sénat n'auroit rien
de funeste. Elle fut donc appelée au
Sénat , & on vit en même tems devant
le tribunal des Consuls , d'un côté un
pere avancé en âge , de l'autre une fil-
le à peine dans sa vingtième année ,
pleurant encore Annius Pollion son ma-
ri que l'exil venoit de lui faire perdre ,
& n'osant pas même jeter les yeux
sur son pere , dont elle sembloit aggra-
ver le péril.

Alors l'accusateur lui ayant deman-
dé s'il étoit vrai qu'elle eut vendu son
collier & ses présens de nôces pour en
employer l'argent à des opérations ma-
giques , d'abord elle se coucha par ter-
re & y demeura long-tems dans le si-
lence & dans les larmes ; puis embras-
sant les autels : » Je n'ai sacrifié , dit-
» elle , à aucune Divinité funeste , je
» n'ai demandé d'autres graces aux
» Dieux dans mes prieres malheureu-
» ses , sinon que vous César , & vous
» Sénateurs , vous me rendissiez ce pe-
» re que j'aime ; j'ai donné mes habits ,
» mes pierreries & tout ce que je pos-
» sède , comme s'il m'eut fallu rache-

Loquentis adhuc verba excipit Soranus, proclamatque; non illam in provinciam secum profectam, non Plauto per ætatem nosci potuisse, non criminibus mariti connexam; nimicæ tantum pietatis ream, separarent à se quamcumque sortem subiret. Simul in amplexus occurrentis filiæ ruebat, nisi interjecti lictores utrisque obstitissent. Mox datus testibus locus: & quantum misericordiæ sævitia accusationis permoverat, tantum iræ P. Egnatius testis concivit. Cliens hic Sorani, & tunc emptus ad opprimendum amicum, auctoritatem Stoicæ sectæ præferebat, habitu & ore ad exprimendam imaginem honesti exercitus; cæterum animo perfidiosus, & subdolus, avaritiam, ac libidinem occultans. Quæ postquam pecunia reclusa sunt, dedit exemplum præcavendi, quomodo fraudibus in-

» ter mon sang & ma vie. C'est à ceux
» que j'ai consultés , & que jusqu'alors
» je ne connoissois pas , de vous dire
» quels noms ils invoquent, quelle pro-
» fession ils exercent : pour moi je n'ai
» parlé du Prince qu'avec le respect
» qu'on doit aux Dieux ; mais si ma
» curiosité est une faute , ce pere in-
» fortuné l'ignore & je suis la seule
» coupable ».

Soranus l'interrompt comme elle par-
loit encore , & s'écrie « qu'elle n'a
» point été avec lui en Asie , qu'elle
» est trop jeune pour avoir connu Plau-
» tus , qu'elle n'a point eu de part aux
» fautes de son mari , qu'elle n'est cou-
» pable que d'un excès de tendresse ;
» qu'on ne la confonde point avec lui
» quelque sort qu'il doive attendre ».
En même tems le pere & la fille cou-
roient se précipiter dans les bras l'un
de l'autre , si les Licteurs , se jettant
entre deux , ne les eussent arrêtés.
On fit ensuite entrer les témoins , &
la compassion qu'avoit excité la mé-
chanceté des accusateurs , fit place à
l'indignation lorsque P. Egnatius pa-
rut. Ce client de Soranus , corrompu
par argent pour perdre son bienfaiteur,

volutos, aut flagitiis commaculatos; sic specie bonarum artium falsos, & amicitiae fallaces.

Idem tamen dies & honestum exemplum tulit Cassii Asclepiodoti, qui magnitudine opum præcipuus inter Bithynos, quo obsequio florentem Soranum celebraverat, labentem non deseruit. Exutusque omnibus fortunis, & in exsilium actus; æquitate deum erga bona malaque documenta.

Thraseæ, Soranoque, & Serviliæ datur mortis arbitrium. Helvidius & Paconius Italia depelluntur. Montanus patri concessus est, prædicto ne in Rep. haberetur. Accusatoribus Eprio & Cossutiano quinquagies sestertium singulis, Ostorio duodecies & quæstoria insignia tribuuntur.

se paroît des sentimens & de l'air imposant d'un Stoïcien. Exercé à porter sur son visage & dans son extérieur l'image de la vertu, il cachoit dans son cœur la perfidie, la fourberie, l'avarice, & la débauche. L'argent découvrit tous ces vices, & apprit à se défier non-seulement des fourbes décriés & deshonorés, mais des vertus fausses & des amis perfides.

Néanmoins dans ces jours malheureux Cassius Asclepiodotus donna un exemple mémorable de courage. Cet homme, l'un des plus riches de la Bithinie, avoit aimé & célébré Soranus dans le tems de sa fortune, il ne l'abandonna pas dans sa disgrâce; aussi fut-il dépouillé de ses biens & banni; tant la justice des Dieux fait discerner le crime d'avec la vertu.

Thrasea, Soranus & Servilia eurent le choix de leur mort. Helvidius & Paccanius furent bannis d'Italie. On accorda la grace de Montanus à son père, mais on le déclara incapable des charges; Eprius & Cossutianus eurent chacun plus de cinq cens mille livres, & Ostorius plus de cent vingt mille avec les ornemens de la Questure.

Tum ad Thraseam in hortis agentem quæstor consulis missus, vesperscente jam die: illustrium virorum familiarumque cætus frequentes egerat, maxime intentus Demetrio Cynicæ institutionis doctori: cum quo, ut conjectare erat intentione vultus, & auditu si qua clarius proloquebantur, de natura animæ, & dissociatione spiritus corporisque inquirebat: donec advenit Domitius Cæcilianus ex intimis amicis, & ei quid senatus censuisset, exposuit. Igitur flentes quiritantesque qui aderant, facessere propere Thrasea, neu pericula sua miscere cum sorte damnati hortatur. Arriamque tentantem mariti suprema, & exemplum Arriæ matris sequi, monet retinere vitam, filiæque communi subsidium unicum non adimere.

Tum progressus in porticum: illic à quæstore reperitur, lætitiæ propior, quia Helvidium generum suum Italia tantum arceri cognoverat. Accepto dehinc senatusconsulto, Helvidium & Demetrium in cubiculum inducit: porrectisque utriusque brachii venis, postquam cruorem effudit,

On envoya sur le soir un Questeur du Consul à Thrasea , retiré dans ses jardins. Il étoit pour lors environné d'hommes & de femmes du premier rang , & entretenoit Démétrius Philosophe cynique : on jugeoit à l'attention peinte sur leur visage , & à quelques mots qu'ils laissoient entendre , que leur entretien rouloit sur la nature de l'ame & sur sa séparation d'avec le corps. Enfin Domitius Cœcilianus l'un de ses intimes amis s'approcha & lui annonça le décret du Sénat. Cette nouvelle ayant excité les cris & les pleurs des assistans , Thrasea les pria de se retirer , & de ne point ajoûter à son malheur le spectacle de leur péril ; Arria son épouse vouloit à l'exemple de sa mere suivre son mari dans le tombeau ; il la supplia de vivre & de ne pas priver leur fille unique du seul appui qui alloit lui rester.

Alors il s'avança jusqu'à sa galerie ; il y trouva le Questeur & témoigna quelque joie d'apprendre que son gendre Helvidius ne fut qu'exilé d'Italie ; ayant en même tems reçu le décret , il fit entrer dans sa chambre Helvidius & Démétrius ; il étendit ses bras & se

*humum super spargens , propius vocato
quæstore , Libemus , inquit , JOVI LI-
BERATORI. Specta juvenis , & omen
quidem dii prohibeant ; ceterum in ea tem-
pora natus es , quibus firmare animum ex-
pediat constantibus exemplis.*

Annalium finis.

HIST. I. I.

INITIMUM mihi operis Ser. Galba ite-
rum , T. Vinus consules erunt. Nam
post conditam urbem DCC & XX prioris
ævi annos multi auctores retulerunt ; dum
res populi Romani memorabantur , pari
eloquentia ac libertate. Postquam bellatum
apud Actium , atque omnem potestatem ad
unum conferri pacis interfuit ; magna illa
ingenia cessere. Simul veritas pluribus mo-
dis infracta ; primum inscitia Reipubl. ut
alienæ , mox libidine assentandi , aut rur-
sus odio adversus dominantes : ita neutris

laissa ouvrir les veines : priant ensuite le Questeur d'approcher, & répandant en sa présence une partie du sang qu'il perdoit : « Je fais , dit-il , cette libation à JUPITER LIBÉRATEUR ; » garde jeune homme , & que les Dieux détournent de toi ce présage ; » mais tu es né dans un tems où le courage a besoin de grands exemples ».....

Ici finissent les Annales ; le reste est perdu.

*Préface de l'Histoire. **

JE commencerai cet ouvrage par le second Consulat de Galba & le premier de Vinius. L'Histoire des sept cent vingt années précédentes de la fondation de Rome a été suffisamment écrite dans ces siècles mémorables où l'éloquence & la liberté réunies célébroient la gloire du Peuple Romain. Mais après la bataille d'Actium le bien

* L'Histoire de Tacite , composée avant les Annales , contenoit depuis le règne de Galba successeur de Néron , jusqu'à la fin du règne de Domitien. Une grande partie en est perdue.

*cura posteritatis , inter infensos vel obnoxios. Sed ambitionem scriptoris facile ad-
 verferis : obtrectatio & livor pronis auri-
 bus accipiuntur : quippe adulationi fœ-
 dum crimen servitutis , malignitati falsa
 species libertatis inest. Mihi Galba , Otho ,
 Vitellius , nec beneficio nec injuria cogni-
 ti. Dignitatem nostram à Vespasiano in-
 choatam , à Tito auctam , à Domitiano
 longius provectam non abnuerim ; sed in-
 corruptam fidem professis nec amore quis-
 quam , & sine odio dicendus est. Quod si
 vita suppeditet , principatum divi Nervæ
 & imperium Trajani , uberiores securio-
 remque materiam senectuti seposui : rara
 temporum felicitate , ubi sentire quæ ve-
 lis , & quæ sentias dicere licet.*

*Opus aggredior opimum casibus , atrox
 de*

de la paix ayant demandé que le pouvoir fût transmis à un seul, les grands génies disparurent. La vérité fut bientôt défigurée de plusieurs manières ; premièrement par l'ignorance des affaires de l'Etat devenu comme étranger, ensuite par la flatterie, enfin par la haine qu'on portoit au Gouvernement ; ainsi nos Historiens avilis par le ressentiment ou par la bassesse, ont oublié la postérité. Il est vrai qu'elle se défiera aisément des éloges ; mais elle recevra avidement les calomnies & les satyres ; elles ont un faux air de liberté, & les louanges une tache d'esclavage. Pour moi je n'ai ni à me plaindre ni à me louer de Galba, d'Othon & de Vitellius. Vespasien, je l'avoue, a commencé ma fortune ; Tite l'a augmentée ; Domitien y a mis le comble : mais un Historien qui fait vœu de dire la vérité, doit être sourd à l'amitié comme à la haine. Si les Dieux m'accordent des jours, je destine à l'occupation & à la consolation de ma vieillesse l'histoire intéressante & tranquille de Nerva & de Trajan : tems heureux & rares, où l'on est libre de penser & de parler.

J'entreprends de peindre un siècle fer-

præliis , discors seditionibus , ipsa etiam pace sævum. Quatuor principes ferro interempti. Tria bella civilia , plura externa , ac plerumque permixta : prosperæ in Oriente , adversæ in Occidente res. Turbatum Illiricum ; Galliæ nutantes ; perdomita Britannia , & statim amissa : cohortæ Sarmatarum ac Suevorum gentes , nobilitatus cladibus mutuis Dacus. Mota etiam prope Parthorum arma falsi Neronis ludibrio. Jam vero Italia novis cladibus , vel post longam sæculorum seriem repetitis , afflicta. Haustæ aut obrutæ urbes fecundissima Campaniæ ora. Urbs incendiis vastata , consumptis antiquissimis delubris , ipso Capitolio civium manibus incenso. Pollutæ cærimoniæ : magna adulteria : plenum exsiliis mare , infecti cædibus scopuli : atrocius in urbe sævitum. Nobilitas , opes , omissi gestique honores pro crimine , & ob virtutes certissimum exitium. Nec minus præmia delatorum invisa quam scelera : cum alii sacerdotia & consulatus ut spolia adepti , procurationes alii & interiorem potentiam , agerent verterent cuncta : odio & terrore corrupti in dominos servi , in patronos liberti : & quibus deerat inimicus , per amicos oppressi.

tile en événemens , en combats cruels , en troubles , en séditions , terrible même durant la paix ; quatre Princes égor-gés ; trois guerres civiles , plusieurs étrangères , & souvent les unes & les autres à la fois ; des succès en Orient , en Occident des malheurs ; l'Ilirie troublée , la Gaule chancelante , la Bretagne subjuguée & aussitôt perdue , la révolte des Sarmates & des Sueves , les Daces illustrés par nos défaites & par nos victoires mêmes , les Parthes soulevés au nom d'un faux Néron , l'Italie affligée par des malheurs nouveaux , ou du moins inconnus depuis plusieurs siècles , les plus belles villes de la Campanie englouties ou renver-sées , Rome en proie aux incendies , les anciens temples consumés , le Capitole brûlé par les mains des Citoyens même , les cérémonies de la Religion profanées , l'adultère en honneur , la mer couverte d'exilés , les rochers souillés de sang ; des cruautés plus atroces au milieu de la Capitale ; la noblesse , les biens , les honneurs & le refus des honneurs même tenant lieu de crime , la mort assurée à la vertu , les récompenses des délateurs aussi odieuses que leurs

Non tamen adeò virtutum sterile sæculum , ut non & bona exempla prodiderit. Comitatae profugos liberos matres , secutæ maritos in exsilia conjuges , propinqui audentes , constantes generi , contumax , etiam adversus tormenta , servorum fides. Supremæ clarorum virorum necessitates , ipsa necessitas fortiter tolerata , & laudatis antiquorum mortibus pares exitus. Præter multiplices rerum humanarum casus , cælo terraque prodigia , & fulminum monitus , & futurorum præsagia , læta , tristitia , ambigua , manifesta. Nec enim unquam atrocioribus populi Romani cladibus , magisve justis judiciis approbatum est , non esse curæ deis securitatem nostram ; esse ultionem.

personnes ; le Sacerdoce , le Consulat , le Gouvernement intérieur & extérieur abandonnés à ces hommes vils comme autant de dépouilles ; les esclaves , soit par haine , soit par crainte , accusant leurs maîtres , les affranchis leurs bienfaiteurs ; & ceux qui n'avoient point d'ennemis , perdus par leurs amis.

Ce tems si stérile en vertus en montra néanmoins quelques-unes ; des mères qui accompagnerent en exil leurs enfans , des femmes qui suivirent leurs époux , des gendres & des proches pleins de fermeté , des esclaves dont la fidélité brava les tourmens , de grands hommes au comble de l'infortune , supportant & quittant la vie avec un égal courage , & des morts pareilles aux plus belles de l'antiquité. Ces grands événemens mêlés à l'ordinaire de beaucoup d'autres furent annoncés dans le ciel & sur la terre par des prodiges , par des coups de foudre , par des présages , clairs , douteux , funestes , favorables. Jamais le Peuple Romain n'éprouva par des malheurs plus grands & plus mérités , que les Dieux ne veillent sur les hommes que pour les punir.

HIST. I. 49.

Hunc exitum habuit Ser. Galba tribus & septuaginta annis, quinque principes prospera fortuna emensus, & alieno imperio felicior, quam suo. Vetus in familia nobilitas, magnæ opes: ipse medium ingenium, magis extra vitia quam cum virtutibus. Famæ nec incuriosus, nec venditor. Pecuniæ alienæ non appetens, suæ parcus, publicæ avarus. Amicorum libertorumque, ubi in bonos incidisset, sine reprehensione patiens: si mali forent, usque ad culpam ignarus. Sed claritas natalium, & metus temporum obtentui, ut quod segnitia erat, sapientia vocaretur. Dum vigeat ætas, militari laude apud Germanias floruit. Proconsul Africam moderate: jam senior, citeriorem Hispaniam pari justitia continuit, major privato visus, dum privatus fuit, & omnium consensu capax imperii, nisi imperasset.

Portrait de Galba , successeur de Néron.

AINSI finit Galba à l'âge de soixante & treize ans , ayant joui paisiblement de sa fortune sous cinq Empereurs , & plus heureux sous le regne d'autrui que pendant le sien ; sa noblesse étoit ancienne , ses biens immenses , son esprit médiocre ; plutôt sans vices que vertueux , il n'eut ni mépris ni avidité pour la gloire ; avare des deniers publics , il ménageoit son bien sans désirer celui d'autrui ; supportoit sans peine la vertu de ses amis & de ses affranchis quand ils en avoient , & ignoroit aussi leurs vices avec une indifférence coupable. Mais sa naissance & le malheur des tems firent donner à cette négligence le nom de Philosophie. Dans la vigueur de l'âge il se distingua à la guerre de Germanie ; il gouverna l'Afrique avec modération en qualité de Proconsul , & dans sa vieillesse l'Espagne citérieure avec la même justice ; au-dessus d'un particulier jusqu'à ce qu'il eût cessé de l'être , & digne de l'Empire au jugement de tout le monde tant qu'il ne regna pas.

HIST. II. 45.

Opperiebatur Otho nuntium pugnae ; nequaquam trepidus , & consilii certus : mæsta primum fama ; dein profugi è prælio perditas res patefaciunt. Non expectavit militum ardor vocem imperatoris : bonum habere animum jubebant : superesse adhuc novas vires , & ipsos extrema passuros , ausurosque : neque erat adulatio. Ire in aciem , excitare partium fortunam furore quodam & instinctu flagrabant : qui procul astiterant , tendere manus , & proximi prehensare genua ; promptissimo Plotio Firmo. Is prætorii præfectus , identidem orabat , ne fidiissimum exercitum , ne optime meritos milites desereret : majore animo tolerari adversa quam relinqui : fortes & strenuos etiam contra fortunam insistere spei : timidos & ignavos ad desperationem formidine properare. Quas inter voces , ut flexerat vultum , aut induraverat Otho , clamor & gemitus. Nec prætoriani tantum , proprius Othonis miles , sed præmissi è Mæsia , eandem obstinationem adventantis exercitus , legiones Aquileiam ingressas , nuntiabant : ut nemo du-

Mort d'Othon.

OTHON * décidé sur le parti qu'il avoit à prendre , attendoit la nouvelle du combat sans la craindre. Les premiers bruits furent peu favorables , & bientôt après quelques fuyards lui apprirent qu'il étoit vaincu. L'ardeur des soldats prévint les discours du Chef : ils l'exhorterent à ne point perdre courage , l'assurant qu'il leur restoit encore assez de force pour tout oser & tout souffrir. Cette ardeur n'étoit point feinte ; animés par une espèce d'instinct à défier de nouveau la fortune, ils brûloient avec fureur de retourner au combat. Les soldats les plus proches d'Othon embrassoient ses genoux : les plus éloignés lui tendoient les mains. Plotius Firmus , Capitaine des Gardes , se distingua entre les autres. « Il supplia l'Empereur de ne pas abandonner une armée fidelle , & qui l'avoit bien servi : il lui représenta , qu'il y avoit

* Vitellius , qui disputoit l'Empire à Othon , successeur de Galba , venoit de livrer bataille aux Généraux d'Othon ; & les avoit défaits.

bitet potuisse renovari bellum atrox, lugubre, incertum victis, & victoribus.

Ipsè aversus à consiliis belli: Hunc, inquit, animum, hanc virtutem vestram ultra periculis objicere, nimis grande vitæ meæ pretium puto. Quanto plus spei ostenditis, si vivere placeret, tanto pulchrior mors erit. Experti invicem sumus, ego ac fortuna: nec tempus computaveritis: difficilius est temperare felicitati, qua te non putes diu usurum. Civile bellum à Vitellio cæpit, & ut de princi-

» plus de courage à supporter l'adver-
» sité qu'à lui céder ; que dans la mau-
» vaise fortune , la crainte & le déses-
» poir étoient l'asyle des lâches , &
» l'espérance la ressource des grandes
» âmes ». Pendant ce discours , Othon
attendrissant & raffermissant tour-à-
tour son visage , excitoit des cris de
joie ou des gémissemens. Non-seule-
ment les Prétoriens , ses propres sol-
dats , mais d'autres venus depuis peu
de Mésie l'assuroient qu'une armée qui
les suivoit , le défendrait jusqu'à la
mort ; & que ses Légions étoient déjà
dans Aquilée. Chacun s'attendoit à voir
renouveler une guerre longue , cruel-
le , incertaine pour les vaincus & pour
les vainqueurs ; mais Othon avoit ré-
solu de la terminer.

« Exposer plus longtems , leur dit-il ,
» votre courage & votre vertu , ce se-
» roit mettre un trop grand prix à ma
» vie : plus vous me montrez d'espé-
» rance , si je veux vivre , plus ma mort
» sera belle. Nous nous sommes essayés
» la fortune & moi : ne croyez pas que
» cette épreuve ait trop peu duré ;
» j'ai cet avantage de plus , d'avoir usé
» modérément d'un bonheur que je crai-

patu certaremus armis , initium illic fuit :
ne plusquam semel certemus , penes me
exemplum erit : hinc Othonem posteritas
æstimet. Fruetur Vitellius fratre , conju-
ge , liberis : mihi non ultione , neque sola-
tiis opus est. Alii diutius imperium tenuer-
int ; nemo tam fortiter reliquerit. An ego
tantum Romanæ pubis , tot egregios exer-
citus , sterni rursus , & Reip. eripi patiar ?
Eat hic mecum animus , tamquam peritu-
ri pro me fueritis : sed este superstites : nec
diu moremur , ego incolumitatem vestram ,
vos constantiam meam. Plura de extremis
loqui , pars ignaviæ est : præcipuum desti-
nationis meæ documentum habete , quod de
nemine queror ; nam incusare deos vel ho-
mines , ejus est qui vivere velit.

Talia locutus , ut cuique ætas aut digni-
tas , comiter appellatos , irent propere , neu
remanendo iram victoris asperarent , juve-

» gnois de perdre. C'est Vitellius qui a
» commencé la guerre civile ; c'est la pre-
» miere fois que nous combattons pour
» l'Empire ; ce fera la derniere. Don-
» nons à l'univers cet exemple ; que la
» postérité juge par-là d'Othon. Vitel-
» lius jouira de son frere , de son épou-
» se , de ses enfans. Pour moi , je n'ai
» besoin ni de consolation ni de ven-
» geance. D'autres Princes auront ré-
» gné plus long-tems que moi ; aucun
» n'aura mieux fini. Pourrois - je voir
» une si brillante armée , l'élite de la
» jeunesse Romaine , immolée de nou-
» veau , & enlevée à la République ?
» Souffrez que j'emporte en mourant
» l'espérance que vous m'auriez encore
» sacrifié vos jours. Mais vivez , & ne
» nous opposons plus , moi à votre con-
» servation , vous à mon courage. C'est
» une espece de lâcheté que de parler
» long-tems de sa mort. Jugez , puisque
» je ne me plains de personne , combien
» je suis décidé : car c'est quand on veut
» vivre qu'on se plaint des Dieux ou
» des hommes » :

Après ce discours , il parla avec beau-
coup de douceur à ses Officiers , cha-
cun selon sa dignité & son âge , cher-

nes auctoritate, senes precibus movebat: placidus ore, intrepidus verbis, intempestivas suorum lacrymas coercens. Dari naves ac vehicula abeuntibus jubet: libellos epistolasque, studio erga se, aut in Vitellium contumeliis, insignes, abolet: pecunias distribuit, parce, nec ut periturus. Mox Salvium Cocceianum fratris filium prima juvenia, trepidum & mœrentem, ultro solatus est, laudando pietatem ejus, castigando formidinem; an Vitellium tam inmitis animis fore, ut pro incolumi tota domo, ne hanc quidem sibi gratiam redderet? mereri se festinato exitu clementiam victoris. Non enim ultima desperatione, sed poscente praelium exercitu remisisse Reipubl. novissimum casum. Satis sibi nominis, satis posteris suis nobilitatis quaesitum: post Julios, Claudios, Servios, se primum, in familiam novam imperium intulisse: proinde erecto animo capefferet vitam, neu patrum sibi Othonem fuisse, aut oblivisceretur unquam, aut nimium meminisset.

chant par la tranquillité de son visage & l'intrépidité de ses conseils à arrêter des larmes inutiles ; il ordonna aux plus jeunes , il conjura les vieillards , de le quitter promptement pour ne point aigrir le vainqueur. Il leur fit donner des vaisseaux & des voitures pour leur retraite ; brûla tous les écrits trop injurieux à Vitellius , & trop flatteurs pour lui ; distribua de l'argent , mais sans profusion , comme s'il n'eût pas résolu de mourir. S'adressant ensuite à Salvius Cocceianus , fils de son frere , dont l'extrême jeunesse laissoit voir toute la douleur & toute la crainte ; il loua & calma l'une , & le reprit séverement de l'autre. « Croyez-vous , lui dit-il , que
» Vitellius dont j'ai conservé toute la
» famille soit assez ingrat & assez cruel
» pour ne pas vous épargner ? Ma
» prompte mort vous méritera la clémence
» du vainqueur. Ce n'est point
» dans un moment de désespoir , c'est
» à la tête d'une armée qui veut com-
» battre , que j'épargne à la République
» le coup mortel. La gloire de mon re-
» gne suffit à mes descendans & à moi.
» Je suis le premier qui ait porté dans
» une famille peu ancienne la couron-

*Post quæ , dimotis omnibus tum
allatis pugionibus duobus , cum utrumque
pertentasset , alterum capiti subdidit : &
explorato , jam profectos amicos , noctem
quietam , utque affirmatur , non insomnem
egit. Luce prima in ferrum pectore incu-
buit Funus maturatum : ambitiosis
id precibus petierat , ne amputaretur caput ,
ludibrio futurum. Tulere corpus prætorix
cohortes , cum laudibus & lacrymis , vul-
nus manusque ejus exosculantes. Quidam
militum , juxta rogam interfecere se , non
noxa neque ob metum ; sed æmulatione
decoris , & caritate principis : ac postea
promiscue Bedriaci , Placentiæ , aliisque
in castris , celebratum id genus mortis. O-
thoni sepulchrum exstructum est , modicum
& mansurum.*

» ne des Jules , des Claudes & des Ser-
» vius. Supportez donc la vie avec cou-
» rage , & évitez également , ou d'ou-
» blier Othon , ou de trop vous en sou-
» venir ».

S'étant retiré après ce discours , il se fit apporter deux poignards , & les ayant essayés l'un & l'autre , il en choisit un qu'il mit sous son chevet. Assuré du départ de ses amis , il passa une nuit tranquille ; on dit même qu'il reposa : & il se perça le cœur à la pointe du jour. Ses funérailles furent faites à la hâte ; il l'avoit instamment recomman- dé , craignant qu'on ne lui coupât la tête pour servir de jouet à ses ennemis. Les Cohortes Prétoriennes le portèrent sur le bucher , célébrant son courage , baissant sa blessure & ses mains , & les arrosant de leurs larmes. Quelques soldats se tuerent au pied de ce bucher , non par repentir ou par crainte du vainqueur , mais pour imiter la mort glorieuse d'un Prince qu'ils aimoient. Leur exemple fut suivi de plusieurs , à Bedriague , à Plaissance , & en divers autres lieux. On lui éleva un tombeau simple , & qui dura.

HIST. IV. 5.

HElvidius Priscus. ingenium illustre altioribus studiis juvenis admodum dedit : non ut plerique , ut nomine magnifico segne otium velaret , sed quo firmior adversus fortuita , Rempubl. capefferet : doctores sapientiæ secutus est , qui sola bona quæ honesta , mala tantum quæ turpia : potentiam , nobilitatem , ceteraque extra animum , neque bonis neque malis annumerant. Quæstorius adhuc , à Pæto Thrasea gener delectus , è moribus soceri nihil æque ac libertatem hausit : civis , senator , maritus , gener , amicus , cunctis vitæ officiis æquabilis , opum contemptor , recti pervicax , constans adversus metus. Erant quibus appetentior famæ videretur : quando etiam sapientibus , cupido gloriæ novissima exuitur.

*Portrait d'Helvidius Priscus , gendre
de Thrasea.*

HELVIDIUS avoit dès sa plus grande jeunesse cultivé ses rares talens par des études profondes : non pour voiler comme tant d'autres son oisiveté du titre honorable de sage , mais pour se rendre utile à la République en apprenant à s'affermir contre les malheurs. Il embrassa cette secte de Philosophes qui soutiennent que rien n'est bon que ce qui est honnête , ni mauvais que ce qui est honteux ; & que le pouvoir , la naissance , & tout ce qui est hors de l'homme n'est pour lui ni bien ni mal. A peine sorti de la Questure il fut choisi par Thrasea pour gendre : l'esprit de liberté fut ce qu'il puisa sur-tout dans les mœurs de son beau-pere : citoyen , Sénateur , mari , gendre , ami , fidele à tous ses devoirs , méprisant les richesses , inflexible dans le bien , & inaccessible à la crainte. On l'accusoit d'aimer un peu trop la gloire , car cette passion est la dernière qui s'éteint chez les sages même.

DE MOR. GERMAN.

*A*rgentum & aurum propitii an irati
dii negaverint, dubito.

*Reges ex nobilitate ; duces ex virtute
sumunt. Nec regibus infinita aut libera po-
testas ; & duces exemplo potius quam im-
perio , si prompti , si conspicui ; si ante
aciem agant , admiratione præfunt.*

*Nec cohibere parietibus deos , neque in
ullam humani oris speciem assimilare , ex
magnitudine cælestium arbitrantur.*

*De minoribus rebus principes consul-
tant , de majoribus omnes : ita tamen , ut
ea quoque , quorum penes plebem arbitrium
est , apud principes pertractentur.*

*Illud ex libertate vitium , quod non si-
mul , nec jussi conveniunt , sed & alter , &
tertius dies cunctatione coeuntium absumi-
tur. Ut turbæ placuit , confidunt armati.
Silentium per sacerdotes , quibus tum co-*

Passages tirés des Mœurs des Germains.

LEs Dieux leur ont refusé l'or & l'argent , soit par faveur , soit dans leur colere.

La naissance fait leurs Rois , & la valeur leurs Chefs. La puissance des premiers n'est point arbitraire & sans bornes. Les chefs commandent principalement par leur exemple ; ils marchent à la tête des troupes ; c'est la confiance & l'admiration qu'ils inspirent , qui menent les soldats au combat.

Ils croient que c'est faire injure à la Majesté des Dieux , de les renfermer dans les murs d'un temple , ou de les représenter sous une forme humaine.

Les affaires peu importantes sont jugées par les Chefs seuls : les grandes sont portées au Tribunal de la nation , après avoir auparavant été agitées par les Chefs.

La liberté dont ils jouissent a cet inconvénient , qu'il leur faut du tems pour former leurs assemblées. Comme personne n'en donne l'ordre , deux & trois jours y suffisent à peine. Dès qu'ils

ercendi jus est imperatur. Mox rex vel princeps , prout ætas cuique , prout nobilitas , prout decus bellorum , prout facundia est , audiuntur , auctoritate suadendi magis quam jubendi potestate.

Proditores & transfugas arboribus suspendunt : ignavos , & imbelles , & corpore infames , cœno ac palude , injecta insuper crate , mergunt. Diversitas supplicii illuc respicit , tamquam scelera ostendi oporteat dum puniuntur , flagitia abscondi.

Principes pro victoria pugnant , comites pro principe. Nec arare terram , aut exspectare annum , tam facile persuaferis , quam vocare hostes & vulnera mereri : pigrum quinimo & iners videtur sudore acquirere , quod possis sanguine parare.

le jugent à propos , ils prennent leurs places , les armes à la main ; les Prêtres (qui conservent même alors quelque pouvoir) font faire silence. Alors le Roi, ou le Chef , ou tout autre sont écoutés selon le rang que leur donne , ou la noblesse , ou la gloire des armes , ou l'éloquence ; l'autorité de la persuasion est plus forte que celle du commandement.

Ils pendent les traîtres & les transfuges , & précipitent au fond d'un marais bourbeux avec une claye par-dessus les lâches & ceux qui ont prostitué leur corps à la débauche. La raison qu'ils apportent de cette différence de supplice , est que la punition des grands crimes doit les montrer , & que celle des actions basses & infames doit les ensevelir.

Les Chefs combattent pour la victoire , & les soldats pour le Chef. Ils aiment mieux courir à l'ennemi & chercher des blessures , que de labourer leurs champs & d'attendre la moisson , & croient qu'il y auroit de la paresse & de la lâcheté à recueillir à la sueur de leur corps ce qu'ils peuvent enlever au prix de leur sang.

*Nemo illic vitia ridet : nec corrumpere
& corrumpi , sæculum vocatur. . . . Plus-
que ibi boni mores valent , quam alibi bo-
næ leges.*

*Gaudent muneribus : sed nec data im-
putant , nec acceptis obligantur.*

*De reconciliandis invicem inimicis , &
jungendis affinitatibus , & adsciscendis
principibus , de pace denique ac bello ple-
rumque in conviviis consultant : tamquam
nullo magis tempore aut ad simplices co-
gitationes pateat animus , aut ad magnas
incalescat. Gens non astuta nec callida ,
aperit adhuc secreta pectoris licentia loci.
Ergo detecta & nuda omnium mens poste-
ra die retractatur : & salva utriusque tem-
poris ratio est. Deliberant dum fingere nes-
ciunt : constituunt dum errare non pos-
sunt.*

*Supereffe adhuc Herculis columnas fa-
ma vulgavit : sive adiit Hercules , seu quid-
quid ubique magnificum est , in claritatem
ejus referre consuevimus. Nec defuit au-
dientia Druso Germanico , sed obstitit O-*

On

On ne plaïsante point chez eux sur les vices ; être corrompu ou corrompre ne s'appelle point le train du siècle. Les bonnes mœurs ont plus de force parmi ces peuples que les bonnes lois n'en ont ailleurs.

Ils aiment les présens, mais ne croient ni lier ceux à qui ils en font , ni se lier par ceux qu'ils reçoivent.

Lorsqu'ils ont à reconcilier des ennemis , à faire des alliances , à nommer des Chefs , à traiter de la guerre ou de la paix , c'est dans des repas qu'ils prennent les avis ; ce tems étant celui où l'ame s'ouvre le plus aux sentimens simples , & s'échauffe aussi le plus pour les grandes choses. La liberté du festin fait que ce peuple sans art n'a point alors de secrets. Le lendemain ils pesent les avis ouvertement donnés la veille. Cette conduite est très-sage ; ils délibèrent dans le tems où ils ne sauroient feindre , & prennent leur parti lorsqu'ils peuvent le moins se tromper.

On prétend qu'à l'extrémité de leur pays se voyent encore les colonnes d'Hercule , soit qu'Hercule y ait été , soit que nous ayons pris l'habitude de lier le nom de ce héros à toutes les cho-

ceanus in se simul atque in Herculem inquiri. Mox nemo tentavit: sanctiusque ac reverentius visum, de actis deorum credere, quam scire.

Suionibus Sitonum gentes continuantur. Cetera similes, uno differunt, quod femina dominatur: in tantum non modo à libertate, sed etiam à servitute degenerant.

Fennis mira feritas, fœda paupertas; non arma, non equi, non penates: victui herba, vestitui pelles, cubile humus: sola in sagittis spes, quas inopia ferri ossibus asperant. Idemque venatus viros pariter ac feminas alit. Passim enim comitantur, partemque prædæ petunt. Nec aliud infantibus ferarum imbriumque suffugium, quam ut in aliquo ramorum nexu contendantur: huc redeunt juvenes, hoc senum receptaculum. Id beatiùs arbitrantur, quam ingemere agris, illaborare domibus, suas alienasque fortunas spe metuque versare. Securi adversus homines, securi adversus deos, rem difficillimam affecuti sunt, ut illis ne voto quidem opus sit.

ses extraordinaires. Drusus Germanicus osa chercher à s'en éclaircir ; mais l'Océan ne laissa connoître ni lui ni Hercule : personne depuis n'a fait de tentatives, & on a trouvé plus respectueux de croire les actions des Dieux que de les sçavoir.

Les Sitons semblables aux Suions leurs voisins en different seulement en ce qu'ils sont gouvernés par une femme ; tant ils dégénèrent non-seulement de la liberté, mais de la servitude même.

Les Fenniens portent à l'extrême la férocité & la pauvreté ; sans armes, sans chevaux, sans maisons, ils ont l'herbe pour nourriture, des peaux pour vêtement, & la terre pour lit. Des fleches, qu'au défaut de fer ils aiguïsent avec des os, font toutes leurs forces. La chasse suffit à la nourriture des hommes & des femmes. Ces dernières y accompagnent leurs maris & là partagent. Les enfans n'ont d'autre refuge contre la pluie ou les bêtes féroces, que quelques cabanes faites de branches d'arbres. C'est aussi la retraite des jeunes gens & l'asyle des vieillards. Ce genre de vie leur paroît plus heu-

EX VITA AGRICOLÆ.

Clarorum virorum facta moresque posteris tradere antiquitus usitatum, ne nostris quidem temporibus quamquam incuriosa suorum ætas omisit, quoties magna aliqua ac nobilis virtus vicit ac supergressa est vitium parvis magnisque civitatibus commune, ignorantiam recti & invidiam. Sed apud priores ut agere memoratu digna pronum, magisque in aperto erat; ita celeberrimus quisque ingenio, ad proendam virtutis memoriam sine gratia aut ambitione, bonæ tantum conscientie prætio ducebatur. Ac plerique suam ipsi vitam narrare, fiduciam potius morum, quam arrogantiam arbitrati sunt: nec id Rutilio & Scauro citra fidem, aut obtretationi fuit: adeo virtutes iisdem tempori-

reux que de gémir dans un champ ou dans une maison sous le poids du travail , de tourmenter sans cesse par la crainte & par l'espérance leur fortune & celle d'autrui. En sûreté contre les hommes, en sûreté contre les Dieux, ils sont parvenus à ce rare avantage de n'avoir pas besoin même de desirs.

Préface de la vie d'Agricola.

N OS pères transmettoient à la postérité les actions & le caractère des grands hommes : notre siècle , quoique peu sensible à ce qui l'honore , a quelquefois conservé cet usage , en faveur d'un petit nombre de vertus éclatantes , supérieures à l'ignorance & à l'envie , vices des grands & des petits Etats. Mais comme nos ancêtres avoient plus de penchant & de liberté pour les actions mémorables , ce n'étoit aussi la flatterie ni la vanité , c'étoit le plaisir seul de rendre hommage à la vertu qui animoit le génie. Plusieurs mêmes, non par orgueil, mais par cette confiance que la probité inspire , osèrent écrire leur propre vie : Rutilius &

bis optime æstimantur, quibus facillime gignuntur. At mihi nunc narraturo vitam defuncti hominis, venia opus fuit: quam non petissem, ni cursaturus tam sæva & infesta virtutibus tempora.

Legimus cum Aruleno Rustico Pætus Thrasea, Herennio Senecioni Priscus Helvidius laudati essent, capitale fuisse; neque in ipsos modo auctores, sed in libros quoque eorum sævitum, delegato triumviris ministerio, ut monumenta clarissimorum ingeniorum in comitio ac foro urerentur. Scilicet illo igne vocem Pop. Rom. & libertatem Senatus, & conscientiam generis humani aboleri arbitrabantur, expulsis insuper sapientiæ professoribus, atque omni bona arte in exilium acta, ne quid usquam honestum occurreret. Dedimus profecto grande patientiæ documentum, & sicut vetus ætas vidit, quid ultimum in libertate esset, ita nos quid in servitute, adempto per inquisitiones & loquendi audientique commercio. Memoriam quoque ipsam cum voce perdidissemus, si tam in nostra

Scaurus n'en ont été ni moins estimés ni moins crus ; tant il est vrai que les siècles où la vertu est la plus commune , sont aussi ceux où elle est le mieux jugée. Pour moi , qui n'ose écrire l'histoire d'Agricola qu'après sa mort , j'ai besoin d'indulgence pour cette foiblesse ; le tems où il a vécu , tems cruel & funeste à toute espèce de mérite , me servira d'excuse.

Nous lisons que l'éloge de Thrasea par Arulenus Rusticus , & celui d'Helvidius par Sénécion , furent pour ces deux Ecrivains un crime capital ; on sévit & contre eux , & contre leurs immortels Ouvrages , que les Triumvirs furent chargés de faire brûler dans la place publique & dans les assemblées de la nation. Nos Tyrans croyoient peut-être étouffer dans ces flammes la voix du peuple Romain , la liberté du Sénat , & le cri intérieur de tous les hommes. Déjà on avoit chassé les Philosophes ; toutes les Sciences honnêtes étoient bannies , afin qu'il ne restât aucune trace de vertu. Sans doute nous avons donné à l'univers un grand exemple de patience ; & comme les âges précédens ont vû la liberté à son

potestate esset oblivisci, quam tacere.

Nunc demum redit animus : & quamquam primo statim beatissimi sæculi ortu Nerva Cæsar res olim dissociabiles miscuerit, principatum ac libertatem, augeatque quotidie facilitatem imperii Nerva Trajanus, nec spem modo ac votum securitas publica, sed ipsius voti fiduciam, ac robur assumpserit ; natura tamen infirmitatis humanæ, tardiora sunt remedia quam mala : & ut corpora lente augescunt, cito exstinguuntur, sic ingenia studiaque oppresseris facilius, quam revocaveris. Subit quippe etiam ipsius inertię dulcedo : & invisæ primo desidia, postremo amatur. Quid si per quindecim annos, grande mortalis ævi spatium, multi fortuitis casibus, promptissimus quisque sævitia principis interciderunt ? Pauci, & ut ita dixerim, non modo aliorum, sed etiam nostri superstites sumus, exemptis è media vita tot annis, quibus juvenes ad senectutem, senes prope ad ipsos exactæ ætatis terminos per silentium venimus.

plus haut point , le nôtre a vû la servitude à son comble : les espions & les délateurs ôtoient la douceur même de se voir & de se parler ; & nous eussions perdu jusqu'au souvenir de nos maux , si on étoit maître d'oublier comme de se taire.

L'espoir nous revient enfin. Nerva dans le commencement de cet heureux siècle , a le premier allié deux choses jusqu'alors incompatibles , la souveraineté & la liberté ; Trajan rend de jour en jour l'autorité plus douce : nous jouissons avec une ferme confiance de cette tranquillité publique que nous nous contentions autrefois de desirer & d'attendre. Mais tel est le malheur de la condition humaine , que les remèdes ont un effet plus lent que les maux ; & comme les corps sont longtemps à croître , & se détruisent en un moment , il est aussi plus facile d'étouffer la lumière & le courage que de les rendre. La douceur de l'oïveté gagne d'ailleurs peu à peu ; on commence par haïr l'indolence , on finit par l'aimer. De plus , durant l'espace de quinze ans , tems considérable dans la vie humaine , combien de citoyens ont disparu , plu-

A G R I C. 39.

HUnc rerum cursum, quamquam nulla verborum jactantia epistolis Agricolaë auctum, ut Domitiano moris erat, fronte lætus, pectore anxius excepit. Inerat conscientia, derisui fuisse nuper falsum è Germania triumphum, emptis per commercia, quorum habitus & crines in captivorum speciem formarentur: at nunc veram magnamque victoriam, tot millibus hostium cæsis, ingenti fama celebrari. Id sibi maxime formidolosum, privati hominis nomen supra principis attolli: frustra studia fori, & civilium artium decus in silentium acta, si militarem gloriam alius occuparet: & cetera utcumque facilius dissimulari, ducis boni imperatoriam virtu-

fiéurs par des coups du hafard , & les plus courageux par la cruauté du Prince ? Réduits à un petit nombre , nous avons furvécu , pour ainfi dire , non-feulement aux autres , mais à nous-mêmes ; ayant perdu les plus belles années de notre vie pour arriver en fîlence , les jeunes gens à la vieillesfe , & les vieillards au bord du tombeau.

Fin de l'Histoire d'Agricola.

QUOIQUE' AGRICOLA * , dans fes dépêches, rendît compte de fa victoire fans aucune oftentation , Domitien , fuivant fa coûtume ; reçut cette nouvelle la joie fur le vifage & l'amertume dans le cœur. Inquiet fur les raileries qu'il venoit de mériter pour un faux triomphe fur les Germains , dans lequel il avoit fait paroître comme prifonniers des efclaves acquis à prix d'argent , il comparoit cette comédie à la victoire réelle d'Agricola , célébrée par la renommée , & fcellée du fang du plufieurs milliers d'ennemis. Il fentoit

* Agricola étoit beau-père de Tacite. Il avoit été envoyé en Angleterre , & la foumit.

*tem esse. Talibus curis exercitus, quodque
sævæ cogitationis indicium erat, secreto
suo satiatus, optimum in præsentia statuit
reponere odium, donec impetus famæ &
favor exercitus languesceret.*

*Igitur triumphalia ornamenta, & illust-
ris statuæ honorem, & quidquid pro trium-
pho datur, multo verborum honore cumu-
lata, decerni in senatu jubet: addique in-
super opinionem, Syriam provinciam A-
gricolæ destinari.*

*Tradiderat interim Agricola successori
suo provinciam quietam tutamque. Ac ne
notabilis celebritate & frequentia occuren-
tium introitus esset, vitato amicorum offi-
cio, noctu in urbem, noctu in palatium,
ita ut præceptum erat, venit: exceptusque*

Sur tout combien il étoit dangereux qu'on élevât un particulier au-dessus du Prince : qu'en vain il avoit cherché la gloire dans les exercices du barreau & dans des études obscures , s'il se laissoit enlever celle des armes ; que la qualité de Général étoit la première d'un Empereur , & le faisoit plus aisément dispenser des autres. Tourmenté par cette inquiétude , & (ce qui étoit la marque d'un funeste dessein) se nourrissant de son secret dans le silence , il jugea à propos de laisser reposer sa haine , jusqu'à ce que l'amour des soldats pour le chef & le bruit de la renommée fussent rallentis.

Domitien fit donc décerner en plein Sénat à Agricola les ornemens du triomphe , l'érection d'une statue , & tout ce qui se donne au lieu du triomphe , en l'accablant des plus grands éloges : il fit aussi courir le bruit qu'il lui destinoit le gouvernement de Syrie.

Agricola partit pour Rome laissant à son successeur une province soumise & tranquille ; mais de crainte que l'empressement de ses amis & l'affluence des grands & du peuple à sa rencontre ne rendît son arrivée trop pompeuse ,

brevi osculo & nullo sermone, turbæ servientium inmixtus est. Ceterum ut militare nomen, grave inter otiosos, aliis virtutibus temperaret, tranquillitatem atque otium penitus auxit, cultu modicus, sermone facilis, uno aut altero amicorum comitatus: adeo ut plerique, quibus magnos viros per ambitionem æstimare mos est, viso aspectoque Agricola, quærerent famam, pauci interpretarentur.

Crebro per eos dies apud Domitianum absens accusatus, absens absolutus est: causa periculi non crimen ullum, aut querela læsi cujusquam, sed infensus virtutibus princeps, & gloria viri, ac pessimum inimicorum genus, laudantes. Et ea insēcuta sunt reipublicæ tempora, quæ siliari Agricola non sinerent. Cum damna damnis continuarentur, atque omnis annus funeribus & cladibus insigniretur, poscebatur ore vulgi dux Agricola: comparantibus cunctis vigorem, constan-

il entra de nuit dans la ville , & suivant l'ordre de Domitien , se rendit de nuit au palais. L'Empereur l'embrassa froidement sans rien dire , & le laissa bien-tôt disparoître dans la foule des esclaves. Cependant Agricola , pour tempérer par ses autres vertus l'éclat de ses exploits , trop à charge à des hommes oisifs , rendit sa retraite plus rigoureuse ; simple dans son extérieur , affable dans ses discours , il ne paroissoit jamais qu'avec un ou deux amis. Aussi la plûpart de ceux qui le voyoient , accoûtumés à n'estimer que par vanité les grands hommes , cherchoient sa réputation dans son extérieur , & peu l'y démêloient.

Depuis ce tems , absent de la cour , il fut souvent accusé auprès du Prince , & le Prince forcé de l'absoudre. Sans reproches , & sans avoir donné lieu à personne de se plaindre , il se trouvoit continuellement exposé par la haine de l'Empereur pour la vertu , par l'éclat de sa gloire , & par des ennemis d'autant plus méchans , qu'ils le louoient. Nos disgraces qui suivirent de près sa retraite , la rendirent plus remarquable. Une longue succession de mal-

tiam & expertum bellis animum, cum inerti-
tia & formidine eorum. Quibus sermoni-
bus satis constat Domitiani quoque aures
verberatas, dum optimus quisque libertor-
um amore & fide, pessimi malignitate &
livore, pronum deterioribus principem ex-
stimulabant. Sic Agricola simul suis vir-
tutibus, simul vitiis aliorum, in ipsam
gloriam præceps agebatur.

Aderat jam annus quo proconsulatum
Asiæ & Africae sortiretur, & occiso Civica
nupèr, nec Agricola consilium dèerat, nec
Domitiano exemplum. Accessere quidam
cogitationum principis periti, qui iturus-
ne esset in provinciam ultro Agricolam in-
terrogarent: ac primo occultius quietem &
otium laudare, mox operam suam in ap-
probanda excusatione offerre: postremo
non jam obscuri, suadentes simul terren-
tesque, pertraxere ad Domitianum: qui
paratus simulatione, in arrogantiam com-
positus, & audiit preces excusantis, &
cum annuisset, agi sibi gratias passus est:

heurs , & chaque année marquée par des morts & des défaites , faisoient demander hautement Agricola pour Général : on comparoit son expérience , sa fermeté & son courage avec la lâcheté & la négligence des autres. Ce cri vint jusqu'aux oreilles de l'Empereur. Tous ses affranchis appuyant la voix publique , les plus vertueux par attachement à sa personne , les plus méchans par envie & par malignité , fortifioient également son penchant pour le crime. Ainsi les vertus d'Agricola & la malice de ses ennemis le menoient à la gloire par un précipice.

Le tems s'approchoit où il devoit tirer au fort le Proconsulat d'Asie ou d'Afrique ; & le meurtre récent de Civica servoit tout - à - la - fois & d'avis pour Agricola , & d'exemple pour Domitien. Quelques courtisans instruits des intentions du Prince allerent , comme d'eux-mêmes , demander à Agricola s'il songeoit à un Gouvernement. D'abord ils se bornerent à louer sa retraite & son repos : ils s'offrirent ensuite de faire agréer au Prince son refus ; enfin , levant le masque & mêlant dans leurs discours les menaces aux

nec erubuit beneficii invidia. | Salarium tamen proconsulari solitum offerri, & quibusdam à seipso concessum, Agricola non dedit: sive offensus non petitem, sive ex conscientia, ne quod vetuerat videretur emisse. Proprium humani ingenii est odisse quem læseris: Domitiani vero natura præceps in iram, & quo obscurior, eo irrevocabilior, moderatione tamen prudentiaque Agricola leniebatur: quia non contumacia, neque inani jactatione libertatis, famam fatumque provocabat. Sciant quibus moris illicita mirari, posse etiam sub malis principibus magnos viros esse: obsequiumque ac modestiam, si industria ac vigor adsint, eo laudis excedere, quo plerique per abrupta, sed in nullum reipubl. usum, ambitiosa morte inclinarunt.

conseils , ils le traînerent devant Domitien. L'Empereur préparé à feindre, reçut Agricola avec une hauteur étudiée ; écouta les raisons de son refus , les approuva ; & sans rougir d'une grace aussi odieuse, souffrit qu'Agricola l'en remerciât. Il le priva de la récompense qu'il donnoit selon l'usage aux Proconsulaires, soit qu'il fût offensé de ce que Agricola ne la demandoit pas , soit qu'il craignît de paroître avoir acheté le repos auquel il le forçoit. C'est le caractère du cœur humain, de haïr ceux à qui on a fait du mal. Le naturel de Domitien enclin à la fureur ; & son ressentiment d'autant plus implacable qu'il paroissoit moins , étoit cependant adouci par la prudence & la modération d'Agricola. Il ne cherchoit point par une vaine ostentation de liberté & par aucune satyre à défier la renommée & la mort. Son exemple apprend aux admirateurs de la licence, qu'il peut y avoir de grands hommes même sous un méchant Prince ; qu'une soumission décente au Souverain , & une modération prudente , mais ferme, est préférable à une vertu remuante qui procure une mort orgueilleuse & inutile à la patrie.

*Finis vitæ ejus nobis luctuosus , amicis
tristis , extraneis etiam ignotisque non si-
ne cura fuit. Vulgus quoque , & hic aliud
agens populus , & ventitavere ad domum ,
& per fora & circulos locuti sunt : nec quis-
quam audita morte Agricolæ , aut lætatus
est , aut statim oblitus est. Augebat misera-
tionem constans rumor , veneno intercep-
tum. Nobis nihil comperti affirmare au-
sim : ceterum per omnem valetudinem ejus ,
crebrius quam ex more principatus per nun-
tios visentis , & libertorum primi , & me-
dicorum intimi venere : sive cura illud ,
sive inquisitio erat. Supremo quidem die
momenta deficientis per dispositos cursores
nuntiata constabat , nullo credente sic ac-
celerari , quæ tristis audiret. Speciem tamen
doloris animo vultuque præ se tulit , secu-
rus jam odii , & qui facilius dissimularet
gaudium quam metum. Satis constabat lec-
to testamento Agricolæ , quo coheredem op-
timæ uxori & piissimæ filiæ Domitianum
scripsit , lætatum eum , velut honore judi-
cioque : tam cæca & corrupta mens assi-
duis adulationibus erat , ut nesciret à bo-
no patre non scribi heredem , nisi malum
principem.*

Sa perte déplorable pour sa famille, triste pour ses amis , n'a pas même été indifférente aux inconnus & aux étrangers. Tous , jusqu'à cette populace que toute autre chose occupe , venoient s'informer de son état. C'étoit le sujet des conversations particulieres & publiques. Personne en apprenant la fin d'Agricola , n'en témoigna de joie ; personne même ne l'oublia aussi-tôt. Le soupçon très-répandu de poison rendoit sa mort plus intéressante. Je n'en garantis point la vérité ; il est constant au moins que pendant toute sa maladie , l'Empereur lui envoyoit fréquemment non de simples couriers , suivant la coûtume des Princes , mais ses premiers Affranchis & ses plus habiles Médecins , soit par un air d'intérêt , soit par une curiosité cruelle. Il avoit disposé des exprès de distance en distance pour être plus promptement informé de ses derniers momens ; & personne ne pouvoit croire qu'il fût si avide d'apprendre une nouvelle qui l'eût affligé. Il feignit pourtant quelque douleur , tranquille désormais sur l'objet de sa haine , & dissimulant plus aisément sa joie que sa crainte. On assure qu'ayant

*Natus erat Agricola Caio Cæsare tertium cons. Idib. Junii : excessit sexto & quinquagesimo anno , decimo Kal. Sept. Collega Priscoque Coss. Quod si habitum quoque ejus posteri noscere velint , decen-
tior quam sublimior fuit : nihil metus in vultu : gratia oris supererat : bonum virum facile crederes , magnum libenter. Et ipse quidem , quamquam medio in spatio integre ætatis ereptus , quantum ad gloriam longissimum ævum peregit. Quippe & vera bona , quæ in virtutibus sita sunt , impleverat , & Consularibus ac Triumphalibus ornamentis prædito , quid aliud adstruere fortuna poterat ? Opibus nimis non gaudebat , speciosæ contigerant : filia atque uxore superstitibus , potest videri etiam beatus , incolumi dignitate , florente fama , salvis affinitatibus & amicitiiis futura ef-
fugisse. Nam sicuti durare in hac beatissi-*

là le testament d'Agricola, & s'y voyant institué cohéritier avec l'épouse & la fille du défunt, il en fut flatté comme d'une marque d'honneur & d'estime. Aveuglé & corrompu par des flateries continuelles, il ne voyoit pas qu'un Prince devoit être bien méchant, pour qu'un bon pere de famille l'instituât son héritier.

Agricola étoit né sous le troisiéme Consulat de Caius, le treize de Juin. Il mourut dans sa cinquante-fixième année, le vingt-trois Août, sous le Consulat de Collega & de Priscus. Son extérieur, si la postérité s'y intéresse, étoit noble sans fierté; son visage étoit tranquille & agréable; on le croyoit aisément un homme de bien, & volontiers un grand homme. Quoiqu'enlevé au milieu de sa course, il a vécu très-long-tems pour sa gloire: il a joui des vrais avantages que procure la vertu; & après les honneurs du Consulat & du triomphe, que pouvoit lui donner encore la fortune? Son bien étoit honnête sans être excessif. Heureux de n'avoir point survécu à son épouse & à sa fille, il l'est encore d'avoir joui en paix de son mérite, de sa gloire, de ses pro-

mi sæculi luce , ac principem Trajanum videre , augurio votisque apud nostras aures ominabatur : ita festinatæ mortis grande solatium tulit , evasisse postremum illud tempus , quo Domitianus non jam per intervalla ac spiramenta temporum , sed continuo & velut uno ictu rempublicam exhausit.

Non vidit Agricola obsessam curiam , & clausum armis senatum , & eadem strage tot consularium cædes , tot nobilissimarum feminarum exilia & fugas. Una adhuc victoria Carus Metius censebatur , & intra Albanam villam sententia Messallini strepebat , & Massa Bebius jam tum reus erat. Mox nostræ duxere Helvidium in carcerem manus : nos Maurici , Rusticique visus , nos innocenti sanguine Senecio perfudit. Nero tamen subtraxit oculos ; iussitque scelera , non spectavit : præcipua sub Domitiano miseriarum pars erat , videre & aspici : cum suspiria nostra subscriberentur : cum denotandis tot hominum palloribus sufficeret sævus ille vultus & rubor , à quo se contra pudorem muniebat. Tu vero felix Agricola non vitæ tantum
ches

ches & de ses amis , & d'avoir échappé à l'avenir qui le menaçoit. En effet , si d'un côté il désiroit de voir Trajan régner & de jouir avec nous de ce siècle heureux qu'il n'a fait que présager & qu'entrevoir ; il se consolait de l'autre d'échapper par une mort prématurée à ces tems cruels , où Domitien ne laissant plus respirer l'Etat par intervalles , l'engloutit comme d'un seul coup.

Agricola n'a point vû le Sénat assiégé & enfermé de gens armés , tant de Consulaires massacrés , tant de femmes du premier rang exilées & prosrites. Le délateur Metius n'avoit encore eu qu'un succès ; les discours cruels de Messallinus étoient renfermés dans sa maison d'Albe ; & Massa Bebius étoit encore un criminel. Bientôt nous traînâmes de nos propres mains Helvidius en prison ; nous vîmes périr Mauricus & Rusticus ; Senecion nous couvrit de son sang innocent. Néron du moins détournoit les yeux & ordonnoit les crimes sans les voir : sous Domitien la présence de l'Empereur étoit plus cruelle que les supplices même ; nos soupirs étoient écrits & comptés ; & le visage

claritate, sed etiam opportunitate mortis, ut perhibent qui interfuerunt novissimis sermonibus tuis, constans & libens fatum excepisti, tamquam pro virili portione innocentiam principi donares. Sed mihi filiaque, præter acerbitatem parentis erepti, auget mæstitiam, quod assidere valetudini, fovere deficientem, satiari vultu, complexuque non contigit: excepissemus certe mandata vocesque, quas penitus animo figeremus. Noster hic dolor, nostrum vulnus: nobis tam longæ absentiæ conditione ante quadriennium amissus es. Omnia sine dubio, optime parentum, assidente amantiſſima uxore, superfuere honori tuo: paucioribus tamen lacrymis compositus es, & novissima in luce desiderare aliquid oculi tui.

du Prince enflammé par le crime & inaccessible à la honte, servoit à rendre plus touchante la pâleur de tant de mourans. Pour vous, heureux Agricola, vous avez sçu non-seulement vivre avec gloire, mais mourir à tems ; vous avez, comme l'assurent ceux qui ont recueilli vos dernieres paroles, reçu courageusement la mort, avec la consolation d'épargner autant qu'il étoit en vous des crimes à votre Prince. A la perte cruelle que votre fille & moi avons faite, se joint la douleur de n'avoir pû adoucir votre maladie par notre présence, la soulager par nos soins, jouir de vos regards & de vos embrassemens. Nous eussions avidement écouté vos instructions & vos dernieres volontés pour en conserver toujours le souvenir ; cette privation amere laisse dans notre cœur la plus profonde blessure ; une longue & malheureuse absence nous condamnoit à perdre quatre ans avant sa mort le meilleur de tous les peres. Vous avez reçu sans doute par les soins d'une tendre épouse tous les honneurs qui vous étoient dûs : mais trop peu de larmes ont arrosé votre tombeau, & vos yeux en se fermant ont désiré quelque chose.

*Si quis piorum manibus locus ; si ut sapientibus placet , non cum corpore extinguuntur magnæ animæ ; placide quiescas , nosque domum tuam ab infirmo desiderio , & muliebribus lamentis ad contemplationem virtutum tuarum voces , quas neque lugeri , neque plangi fas est : admiratione potius temporalibus laudibus , & si natura suppeditet , imitando * decoremus. Is verus honos , & conjunctissimi cujusque pietas. Id filię quoque uxoriq; præceperim , sic patris , sic mariti memoriam venerari , ut omnia facta dictaque ejus secum revolvant , famamque ac figuram animi magis quam corporis complectantur : non quia intercedendum putem imaginibus quæ marmore aut ære finguntur : sed ut vultus hominum , ita simulacra vultus imbecilla ac mortalia sunt ; forma mentis æterna , quam tenere & exprimere non per alienam materiam & artem , sed tuis ipse moribus possis. Quidquid ex Agricola amavimus , quidquid mirati sumus , manet , mansurumque est in animis hominum , in æternitate temporum , fama rerum. Nam multos veterum velut inglorios & ignobiles obli-*

* J'ai substitué ce mot à *miliuum* qui est certainement un mot corrompu.

S'il y a pour les manes des gens de bien un lieu de retraite ; si leur ame, comme le pensent les sages , ne s'éteint pas avec le corps , jouissez désormais du repos ; que votre famille oubliant d'inutiles regrets se console par le souvenir & l'exemple de vos vertus ; ce n'est point en les pleurant que nous les louons comme elles le méritent , & que nous remplirons les devoirs de la nature ; c'est en les admirant & en tâchant de les imiter. J'exhorte votre épouse & votre fille à honorer la mémoire de leur époux & de leur pere en se rappelant toutes vos actions & toutes vos paroles , & à jouir de votre gloire & de votre ame plus encore que de votre image ; ce n'est pas que je désapprouve ces monumens d'airain ou de marbre ; mais les statues des héros s'alterent & périssent comme leurs traits ; ceux de leur ame seuls sont éternels , & peuvent être exprimés & conservés , non par un art & un modele étranger , mais en retraçant leurs mœurs par les siennes. Tout ce que nous avons admiré d'Agriкола , tout ce que nous en avons aimé , subsiste , & subsistera dans le cœur des hommes , dans l'éternité des tems ,

*vio obruet , Agricola posteritati narratus
& traditus , superstes erit.*

FINIS.

& dans la mémoire des grandes choses. Plusieurs anciens héros inconnus & sans gloire sont ensevelis dans l'oubli : Agricola par son histoire vivra dans la postérité.

F I N.

Fautes à corriger.

T O M E I.

*Page 127. ligne 4. au lieu de des, lis. de.
P. 203. lig 3. au lieu de bientôt, lis.
dans l'Encyclopédie.*

*P. 240. lig. 2. au lieu de introduction,
lis. induction.*

T O M E II.

*P. 10. à la marge, au-dessus de 1645.
mettez 1635.*

*P. 64. à la marge, au-dessus de 1669.
mettez 1667.*

*P. 95. lig. 6. à compter d'en-bas, au lieu
de celle-ci, lis. celles-ci.*



**La Bibliothèque
Université d'Ottawa**

Échéance

Celui qui rapporte un volume
après la dernière date timbrée
ci-dessous devra payer une
amende de dix sous, plus cinq
sous pour chaque jour de retard.

**The L
University**

Date

For failure to
return on or before the
date stamped
below there will be
a fine of ten cents, and
of five cents for
each day.

--	--	--	--

